H.-M. de Mathuisieulx

Explorateurs et Terres lointaines

Éditions Mame, Tours

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/explorateursette0000mhie

EXPLORATEURS

ET

TERRES LOINTAINES

(N° 83)

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

MAISON ALFRED MAME ET FILS

De la montagne au désert. In-8°, 3e série.
En captivité chez les pirates tonkinois. Gr. in-8°, 3e série.
La Vagabonde. Gr. in-8° carré, 1re série.
Dans la brousse. In-8°, 3e série.
La Tour des Andes. In-8°, 3e série.
Récits exotiques. In-8°, 3e série.
Récits d'un explorateur. In 8°, 3e série.
Les Naufragés du "Campana". In-12, 6e série.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

A travers la Tripolitaine. 1901, in-12.
La Tripolitaine d'hier et de demain. 1912, in-12.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.

LE

LIVRE D'OR DES EXPLORATEURS

ET VOYAGEURS FRANÇAIS

PRÉFACE

Nous nous sommes efforcé de réunir ici des pages empruntées aux livres des explorateurs et voyageurs français qui ont le plus littérairement raconté leurs séjours hors de la métropole.

A notre connaissance, une pareille sélection n'a jamais été tentée, du moins sous cette forme. Il nous a semblé que nous devions combler cette lacune. Puisque l'on glane dans les œuvres d'imagination (poésie, roman, théâtre) pour en constituer des anthologies, nous en faisons autant des auteurs qui ont écrit, avec un talent souvent égal aux meilleurs, ce qu'ils ont vu et éprouvé.

Ces pèlerins scientifiques manient souvent la

paysages ou les scènes dans les dimensions du cadre accordé. Il en résulte parfois qu'il faut renoncer à un épisode émouvant ou à un panorama éblouissant, faute de le pouvoir ajuster en son entier. Dans ces conditions, il ne peut être question de classification, ni de préséance. Les citations se succéderont donc au hasard, comme les croquis sur les pages d'un album.

L'abondance et la richesse des matières n'en souffrira cependant pas sensiblement. Mais, pour que la multiplicité de ces citations éparses soit toujours compréhensible, sans de fastidieuses recherches ou des efforts de mémoire, nous avons fait précéder chacune de ces citations de courtes notices qui rappellent ce qu'est l'auteur et où il en était au moment où nous lui cédons la parole.

Nous n'achèverons pas ces explications sans affirmer que ce livre contient de réels chefs-d'œuvre ; nous en avons le droit, puisque notre modeste rôle de transcripteur n'y est pour rien. De savoir ce volume entre les mains de nos jeunes compatriotes est une joie et une récompense bien plus grandes que ne méritait la tâche à laquelle nous nous sommes consacré avec tant de plaisir.

EXPLORATEURS

ET

TERRES LOINTAINES

ÉLISÉE RECLUS

Nul écrivain n'a plus de titres qu'Élisée Reclus à figurer en tête de ce recueil. On ignore généralement qu'il passa sa vie à parcourir le globe autant qu'à écrire sa monumentale *Géographie universelle*. L'œuvre écrite de ce savant atteste sa valeur scientifique par les dix-sept traductions qui en ont été faites. Le style du grand géographe est admirable par son élégance, sa précision et surtout par les couleurs vives dont il reflète ce qu'il nous peint. L'auteur n'a pu exercer précisément ainsi son beau talent d'écrivain que parce qu'il a contemplé un grand nombre des spectacles de la nature.

C'est avec justesse que le *Temps* disait récemment :

« Dans la préface de son grand ouvrage *la Terre*, il a raconté comment lui était venue l'idée de décrire les phénomènes de la vie du globe. Ce sont de belles et nobles pages. On y sent je ne sais quel souffle de Rousseau ; mais c'est un Rousseau beaucoup plus viril et plus net. »

Voici comment Élisée Reclus racontait lui-même sa vocation de géographe.

« Le livre qui paraît aujourd'hui (1867), je l'ai commencé, il y a bientôt quinze années, non dans le silence du cabinet, mais dans la libre nature. C'était en Irlande, au sommet d'un tertre qui commande les rapides du Shannon, ses îlots tremblant sous la pression des eaux et le noir défilé d'arbres dans lequel le fleuve s'engouffre et disparaît après un brusque détour. Étendu sur l'herbe, à côté d'un débris de muraille qui fut autrefois un château fort, je jouissais doucement de cette immense vie des choses qui se manifestait par le jeu de la lumière et des ombres, par le frémissement des arbres et le murmure de l'eau brisée contre les rocs. C'est là, dans ce site gracieux, que naquit

en moi l'idée de raconter les phénomènes de la terre. Depuis lors je n'ai cessé de travailler à cette œuvre, dans les diverses contrées où l'amour des voyages et les hasards de la vie m'ont conduit. J'ai eu le bonheur de voir de mes yeux et d'étudier à même presque toutes les grandes scènes de destruction et de renouvellement. Pour garder la netteté de ma vue et la probité de ma pensée, j'ai parcouru le monde en homme libre, j'ai contemplé la nature d'un regard à la fois candide et fier, me souvenant que l'antique Freya était en même temps la déesse de la terre et celle de la Liberté. »

C'est en visitant la Nouvelle-Grenade (aujourd'hui république de Colombie), qu'il a rédigé le *Voyage à la sierra Nevada de Sainte-Marthe,* auquel nous empruntons les citations qui vont suivre.

Il avait vingt-cinq ans. Il venait de parcourir l'Amérique du Nord, et il déroulait la voile dans laquelle il avait passé la nuit, pour contempler du pont de son navire les côtes du continent méridional, brusquement surgies dans l'aurore.

Sans bagages, sans autre arme défensive que

la boucle de son ceinturon, il allait explorer à pied le massif verdoyant qui se dresse sur la mer où débouche le rio Magdalena. Nul n'a exprimé comme lui le charme langoureux de la vie exotique, sous la végétation tropicale.

LA VIE EXOTIQUE[1]

Comment blâmer ces populations de s'abandonner à la joie de vivre, lorsque tout les y invite? La faim et le froid ne les torturent jamais; la perspective de la misère ne se présente point devant leurs esprits; l'impitoyable industrie ne les pousse pas en avant de son aiguillon d'airain. Ceux dont tous les besoins sont satisfaits par la bienveillante nature ne cherchent guère à réagir contre elle par le travail et jouissent paresseusement de ses bienfaits : ils sont encore les enfants de la terre, et leur vie s'écoule en paix comme celle des grands arbres et des fleurs.

Sous nos tristes climats du Nord, pendant la saison d'hiver, bien des actes de la vie causent

[1] Élisée Reclus, *Voyage à la sierra Nevada de Sainte-Marthe*, 1 vol. in-12, 4 fr. (Hachette et Cie, éditeurs, Paris.)

une véritable souffrance. Le matin surtout, il faut presque de la force d'âme pour se lever sans hésiter. Au moment du réveil, on a les membres enveloppés de couvertures, comme d'une triple atmosphère de chaleur. Dans la chambre, au contraire, tout semble contracté par le froid ; des cristaux de glace couvrent les vitres de leurs fleurs étincelantes ; la blancheur mate qui les pénètre fait pressentir qu'une épaisse couche de neige est étendue sur la terre ; des bouffées sifflantes de vent se plaignent au-dessus des toits et s'engouffrent dans la cheminée avec un murmure plaintif. Alors ceux qui n'ont pas à leur disposition toutes les ressources du confort doivent tout d'un coup relever leurs chaudes couvertures, bondir sur le plancher de la chambre glacée et plonger les mains dans l'eau froide. C'est à l'eau froide, au souffle glacé de l'hiver qu'il faut peut-être attribuer en grande partie la force inébranlable, la calme résolution des hommes du Nord. Celui qui brave le froid peut braver tous les dangers.

Combien au contraire le réveil est suave et délicieux dans les doux pays du Midi, dans une plaine comme celle de Sainte-Marthe ! Les vagues parfums des corolles qui s'entr'ouvrent

viennent flotter dans la chambre, les oiseaux battent de l'aile et gazouillent leurs mille chansons, l'ombre du feuillage se dessine sur la muraille blanche et joue avec les rayons naissants. L'atmosphère, si douce à l'intérieur des maisons, est en dehors plus douce encore, plus fraîche, plus vivifiante ; le vent qui passe fait entrer la joie dans le corps et dans l'âme. Au milieu de cette nature qui s'éveille avec tant d'amour à la vie, il est impossible de ne pas revivre soi-même de toute l'ardeur de son être. Sur le sein de cette terre si belle aux premiers rayons du soleil, on respire avec enivrement, on se sent renouvelé.

Dès le point du jour, les cavaliers et les piétons couvrent les chemins qui mènent au petit fleuve Manzanarès, ainsi nommé par les *conquistadores* en souvenir du ruisseau de Madrid, et chacun va choisir une anse ombragée pour y faire ses ablutions du matin. Le sentier que je prenais d'ordinaire passe à travers les jardins. Les hautes herbes en tapissent si bien les bords, les arbres pressés entrelacent si bien leurs branches en forme de voûte au-dessus de l'allée, qu'on pourrait se croire dans un immense berceau de verdure. Le soleil fait

pénétrer çà et là une aiguille de lumière, et par de rares échappées apparaissent les feuilles en panache des cocotiers qui se balancent à dix mètres au-dessus des arbres du chemin. Les prunes des tropiques jonchent le sol, les émanations des fleurs épanouies et des fruits mûrs se répandent dans l'air. Souvent aussi une jolie Indienne passe, assise sur son âne, et on échange avec elle le salut d'usage : *Ave Maria !* — *Sin pecado concebida.*

Arrivés au pont du Manzanarès, monument remarquable dans son genre, puisqu'il est le seul de la province, mais qui se compose simplement d'un tablier en bois assez mal posé sur des culées déjà lézardées et penchantes, les groupes se séparent; chaque baigneur descend la berge en s'aidant des branches des caracolis ou des mimosas, et va s'étendre dans l'eau transparente sur le sable micacé de la rivière, semblable à une mosaïque d'or et d'argent. A cette heure matinale, tous les oiseaux chantent, les essaims de moustiques ne tourbillonnent pas encore dans l'air, la chaleur du soleil n'a pas traversé l'épais branchage des arbres, et l'eau, à peine descendue des montagnes, garde encore la fraîcheur du rocher.

Après quelques minutes de ce bain délicieux et vivifiant, on remonte sur la rive, puis on se disperse au hasard dans les jardins avoisinants. Telles se passent les matinées à Sainte-Marthe.

Une grande partie de la journée est employée à faire la sieste, du moins par les hommes, car les femmes, actives dans tous les pays du monde, n'interrompent que rarement leurs travaux du ménage.

Avec la soirée viennent les bals et les promenades. Les joueurs de tambourin et de castagnettes se réunissent au coin des rues, improvisent des concerts que des enfants imitent de loin à grand renfort de chaudrons et de crécelles. Les jeunes filles se rassemblent chez celle de leurs amies qui célèbre sa fête patronale, et dansent autour d'un reposoir décoré de fleurs et de guirlandes. Entre qui veut, soit pour danser, soit pour goûter aux rafraîchissements qui circulent aux frais de l'hôte et de ses niñas.

Grâce à la beauté des nuits, les promeneurs sont encore plus nombreux sur la plage que les danseurs dans les salles de bal ; les groupes se mêlent, se détachent, se reforment ; çà et là des chants se font entendre et marient leurs voix au bruit harmonieux des vagues. Ceux

qui n'ont pas vu la splendeur des nuits tropicales ne peuvent se figurer combien sont douces les heures passées sous la lumière voilée « qui descend des étoiles »; ils ne savent pas à quel degré peut s'élever la jouissance exquise de l'être physique caressé par la limpide atmosphère qui le baigne : chaque mouvement est si doux à faire, qu'on pourrait se croire dégagé des chaînes de la pesanteur. Le ciel, où les étoiles scintillent avec une clarté quatre fois plus grande que dans la zone tempérée, est presque toujours libre de nuages, et l'on y peut contempler tout entière l'arche flambante de la voie lactée. A chaque instant, les étoiles filantes, beaucoup plus volumineuses en apparence que celles de nos climats et laissant derrière elles de longues traînées de diverses couleurs, traversent le ciel dans tous les sens. Parfois on dirait les fusées d'un feu d'artifice.

Les parfums des jardins et de la forêt augmentent encore l'influence presque enivrante des nuits tropicales. Les fleurs de chaque espèce s'ouvrent l'une après l'autre et versent dans l'air la senteur spéciale qui les distingue. Quelques-unes de ces odeurs, entre autres celle du palmier *Corud*, font une irruption soudaine et

envahissent brusquement l'atmosphère ; d'autres, plus discrètes, s'insinuent avec lenteur et s'emparent graduellement des sens ; d'autres encore, imprimant une espèce de rythme aux vagues aériennes, jaillissent des fleurs par intervalles ; mais toutes se succèdent dans un ordre régulier et produisent ainsi une vraie gamme de parfums. A l'imitation de Linné, qui parlait de construire une horloge de fleurs où les heures seraient marquées par l'épanouissement des corolles, Spix et Martuis, les célèbres explorateurs du Brésil, proposaient de disposer un jardin en une vaste horloge tropicale, où chaque division du temps eût été indiquée par une odeur différente, s'échappant d'une fleur entr'ouverte comme la fumée s'échappe de l'encensoir.

LE COLONEL BARATIER

LE COLONEL BARATIER

Le colonel Baratier, l'héroïque *second* de la fameuse mission Marchand, manie la plume aussi brillamment que l'épée. C'est donc à lui qu'il incombe de représenter ici la valeur de l'homme de guerre, jointe à un mérite égal d'écrivain. Dans son beau livre, il nous fait assister avec une vive émotion à la mort généreuse du lieutenant de Chevigné.

LA MORT D'UN HÉROS [1]

A ceux qui refusent aux colonies d'être une terre où se préparent des « âmes » et affectent de n'y trouver qu'un terrain de concours pour le grade ou la croix; à ceux qui nient l'utilité du sacrifice; à ceux aussi qui doutent de la per-

[1] *A travers l'Afrique*, par le colonel Baratier. (Arthème Fayard, éditeur, 1 fr. 50.)

manence en l'armée des vieilles vertus de la race, je dédie le récit des actes d'héroïsme que renferme ce livre, et je mets en tête, comme exemple pour tous, la mort de mon ami le lieutenant de Chevigné.

Au fort Bonnier [1], le clairon sonne le réveil. A l'autre bout de la ville, du fort Hugueny, comme un écho, la trompette répond.

L'Orient cendré s'argente, les minarets des mosquées sortent de l'ombre; les maisons cubiques écrasées, aplaties dans l'obscurité, se redressent; un filet de lumière borde le contour des terrasses; une lueur indécise glisse le long des murs, pénètre dans les rues, fait briller les clous et les ferrures, ornements des portes... Tombouctou s'éveille. Et pendant que les marabouts, devant le soleil levant, rappellent au peuple prosterné la grandeur d'Allah, sur le fort Bonnier monte le drapeau de la France.

A ce moment, une compagnie de tirailleurs et deux pelotons de spahis sortent de la ville, défilent au pied du pavillon tricolore et le saluent : *Morituri te salutant!*

Combien reviendront, de ceux qui partent ainsi à la recherche du rezzou de Touareg

[1] A Tombouctou.

signalé dans l'est, au bord du Niger? Les Touareg! guerriers légendaires, invisibles et toujours présents, survenant au galop de leurs chevaux ou de leurs méhara, tels une trombe soulevée par le vent, ouragan qui passe, renverse tout et s'évanouit à l'horizon, en fumée. Les Touareg! hommes voilés du désert, dont le *litham*[1] ajoute un mystère à celui de leur retraite.

A leur poursuite, le détachement s'élance. Il oblique vers le sud pour rejoindre le fleuve et cherche sa route à travers la prairie marécageuse due aux inondations annuelles; il s'écarte du désert, laissant à plusieurs kilomètres, dans le nord, cette mer aux lames de sable, ces dunes tourmentées propices aux embuscades. Vareuses bleues des tirailleurs, vestes rouges des spahis s'éloignent dans la plaine; sur l'herbe, la marche des hommes, le mouvement des chevaux jettent, au hasard des reflets du soleil, l'éclair d'un sabre ou d'une baïonnette.

Les cavaliers qui forment l'avant-garde ont pris le galop pour gagner leur distance. Derrière eux, Tombouctou va disparaître; ses contours dentelés se noient dans un rayonnement

[1] Voile noir qui couvre la face et ne laisse voir que les yeux et le nez.

d'or, le drapeau français n'est plus qu'un point ; la silhouette de la ville s'amincit, s'étire ; tout se confond, tout s'efface ; partout la prairie s'étend comme une nappe verte coupée d'îlots sablonneux, trouée de larges marais ; et, dans la fixité radieuse du ciel, cette étendue flambée de clartés, mais immobile et sans ombres, paraît une solitude morne, presque sombre.

Aux côtés du lieutenant de Chevigné, qui commande les spahis, marche le lieutenant de Latour, le chef du 2e peloton.

Le soleil de midi répand une impression d'écrasement : les chevaux ont la tête basse, les cavaliers ferment les yeux, aveuglés par une brume ardente ; dans l'universelle torpeur qui saisit la nature, les voix semblent étouffées, le tintement des étriers ou des sabres assourdi : c'est à peine si le cri d'un aigle pêcheur, au-dessus du Niger, parvient à déchirer l'air de sa note stridente, prolongée, lamentable.

La colonne avance toujours. Bientôt les ombres se dessinent sur le sol, elles s'allongent ; le soleil décline ; l'herbe prend une teinte plus foncée ; le couchant s'irradie de lueurs orangées, il est temps de songer au bivouac.

Au flanc d'une petite dune de sable, couron-

née de palmiers nains aux éventails aigus, les faisceaux sont formés ; les chevaux, attachés à la corde, secouent la musette remplie de mil ; indigènes et Européens mangent leur ration d'endaubage ; il n'est pas permis d'allumer de feux, dont la fumée décèlerait la présence de la troupe à l'ennemi.

La prairie s'assombrit de plus en plus, le ciel se décolore, un léger brouillard monte du fleuve, la nuit tombe.

Tirailleurs et spahis s'endorment, les mains posées sur leurs fusils et leurs carabines.

A l'extrémité de la dune, un homme veille, debout, l'arme au pied, tourné vers le nord-est ; il scrute la plaine du regard. Le lieutenant de Chevigné s'approche de lui :

« Attention, Samba ! Écoute surtout. Les Touareg glissent comme des serpents. »

Sans tourner la tête, la sentinelle répond par le claquement de langue habituel aux noirs : elle a compris.

L'officier reste un instant immobile ; ses yeux cherchent à percer les ténèbres ; mais seules les mares, grossies par les premières pluies de la saison, reflètent la lueur des étoiles qui brillent au milieu des roseaux.

Comment se garder dans cette plaine? Dans le désert, on trouve des acacias rachitiques ou des mimosas rabougris pour former la *zeriba*, le retranchement fait de branches emmêlées, hérissées d'épines et d'aiguillons. Ici, nulle autre protection que celle de l'obscurité!

Revenu près de ses hommes allongés sur le sable devant la ligne des chevaux, le lieutenant les contemple et songe à sa responsabilité. Il vient de recevoir l'ordre de partir, le lendemain matin, en avant des tirailleurs, qui attendront au campement son retour. Pourra-t-il, avec quarante spahis, dans un pays pareil, découvrir l'ennemi sans être surpris lui-même? Sa mission est aventurée! On lui dit bien d'éviter le combat; mais on lui prescrit aussi de renseigner nettement sur la force, la composition et l'emplacement du rezzou. Renseigner nettement implique l'obligation d'aller jusqu'au combat. Enfin, c'est un ordre, il n'a pas à le discuter.

Au moment de s'étendre à côté du lieutenant de Latour endormi, il entend un roulement lointain. Il se penche, prêt à donner l'alarme; mais subitement il se ravise; le bruit qui l'inquiète se produit au sud : le danger n'est pas dans cette direction.

Le maréchal des logis Matar-Gaye s'est soulevé ; il écoute et se recouche en riant :

« Ça, mon lieutenant, c'est des sauvages qui se marient. »

En effet, le son du tam-tam vient du village de Kagha, sur l'autre rive du fleuve. Le grondement du tambour continue, un peu sourd d'abord, par saccades, par à-coups ; bientôt plus vif, plus pressant, plus éclatant, couvrant sans doute les plaintes de l'épousée ; puis la cadence s'accentue, le rythme se précipite, ce n'est plus qu'un roulement, un chant de triomphe, — et le silence tombe brusquement. Le tam-tam, lassé, s'est endormi.

L'officier rêve : sur sa route de mort, il salue la vie. La vie, qui dans ce village poursuit son cours et le suspendra peut-être demain pour lui, pour ses compagnons ! L'énigme de ce lendemain l'oppresse ; le silence lui paraît angoissant, l'obscurité opaque. Il songe à la France, à ceux qu'il a quittés... Les reverra-t-il jamais ?

La France ! A ce mot surgit la vision de ce qu'il est venu chercher si loin : un but à son énergie, un peu de gloire pour son pays !

Et ses yeux s'illuminent, la nuit qui l'enveloppait s'éclaircit. Il voit le ciel étinceler, les

étoiles palpiter, le Niger couler plus clair entre ses berges noyées d'ombre ; le silence se transforme, il le sent léger, subtil ; il lui semble que des ondes passent dans l'immobilité de la nature, que l'âme de toutes choses se dégage ; son âme elle-même devient plus libre.

Il sourit, s'étend à son tour, et des lueurs, des flammes, des orbes rayonnantes resplendissent en son rêve : le jour qui va se lever ne peut être qu'un jour de gloire.

Le bivouac s'éveille, des traînées de vapeur flottent au ras de la prairie humide ; les chevaux sellés, gaiement les spahis se mettent en marche. Peu à peu le soleil monte, les brouillards s'effilochent, se dissolvent ; l'air s'échauffe et s'élève au-dessus du sol, tremblant, frémissant, comme autour d'une chaudière.

Sur le flanc de la colonne, les vestes rouges d'une patrouille apparaissent, puis s'enfoncent dans les roseaux d'un marais ; mais les chéchias restent visibles et fleurissent la pointe des herbes.

Il est midi. En passant en face du village de Serery, le lieutenant essaye d'obtenir des renseignements sur le rezzou qu'il poursuit. Toutes ses interrogations demeurent sans réponse ; les

indigènes, d'accord avec les Touareg ou terrorisés par eux, ne veulent pas parler. Et les pelotons reprennent leur route, zigzaguant à travers les mares; parfois ils les longent de trop près; les chevaux s'y enfoncent et sortent en bondissant de la fondrière.

« Mauvais terrain de charge, » pense le chef du détachement.

A ce moment, au nord, le brigadier Maressal, commandant la patrouille de flanc, s'arrête au sommet d'un tertre et fait signe.

D'un temps de galop, le lieutenant de Chevigné le rejoint, accompagné du lieutenant de Latour. Tous deux gravissent le monticule de sable parsemé de palmiers nains, couvert de touffes de drinn qu'une brise imperceptible agite comme des chevelures. Au pied de la dune s'étend une zone marécageuse prolongée, dans l'ouest, par une suite de mares; au delà du terrain d'inondation, le désert apparaît; au nord, à moins d'un kilomètre, un buisson d'acacias ferme l'horizon.

Le brigadier indique la ligne obscure du buisson :

« Mon lieutenant, le long des arbustes, des ombres glissent. »

L'officier regarde. Une colonne, défilé de chenilles noires, s'écoule ; abritée par les bois, on la voit à peine.

« De Latour, dit-il sans quitter des yeux le mouvement des Touareg, mettez les deux pelotons en bataille au pied de la dune. Au galop ! »

Le bruit d'un torrent qui roule, un cliquetis d'armes, un commandement : « Halte ! » des chevaux qui s'ébrouent. Les spahis sont là. Les chenilles noires se sont détachées du bois : le terrain s'anime ; une masse épaisse approche en rampant.

« Combat à pied, ordonne de Chevigné. A huit cents mètres, commencez le feu ! »

Les coups de fusil éclatent, espacés d'abord, puis de plus en plus pressés. Les chenilles avancent toujours : grouillement, remous surmonté d'un hérissement de lances enveloppées de lumière. A présent on distingue le voile noir qui cache le visage des Touareg. A l'est et à l'ouest, des cavaliers surgissent ; ils ont dépassé la ligne d'ombre du buisson d'acacias, leurs silhouettes se découpent sur le fond du désert, qui se dégrade en teinte grisâtre ; ils s'étendent au galop de chaque côté de leur infanterie, tels deux bras prêts à se refermer sur les spahis.

Encore quelques minutes, et l'on devra reculer.

« Feu rapide! »

Déjà la horde sombre recouvre les dunes, submerge la prairie, roule comme une vague, les zagaies dressées, semblables à une crête d'écume. Le flot monte, monte sans cesse, s'échappe du bois, sort de terre, tombe du ciel et, sur la plaine éclairée par le grand soleil, s'étale ainsi que l'ombre gigantesque d'un nuage.

« En retraite! ordonne de Chevigné. A cheval! »

Il faut revenir vers le sud, du côté du fleuve; le terrain sera meilleur, s'il est nécessaire de charger.

Un hurlement de triomphe salue ce mouvement; des milliers de bras agitent les lances au-dessus des têtes. En même temps sort, d'un pli de terrain qui le masquait, le dernier groupe des fantassins touareg montés sur des chameaux, et cette réserve se précipite, à la suite de sa cavalerie, sur les spahis en retraite.

Les deux pelotons ont pris position face à l'est, la droite couverte par le fleuve, la gauche par des marécages.

Les cavaliers ennemis arrivent au galop, brandissent leurs armes, le couteau fixé au bras gauche, la croix formée par le manche contre le poignet; la croix que chaque Targui porte à son poignard, symbole peut-être de l'ancienne religion de ses pères, avec laquelle il frappe aujourd'hui l'infidèle, le chrétien.

Les carabines sont impuissantes à arrêter cet élan; il ne reste qu'à prendre la fuite.

Au moment où de Chevigné va commander demi-tour, le maréchal des logis Salles lui signale un essaim de cavaliers qui tournent leur gauche. La retraite est coupée! ils sont cernés! des deux côtés ils seront un contre dix!

Le lieutenant n'hésite pas; mourir pour mourir, ils ne mourront pas en ayant l'air de fuir! Du reste, pourraient-ils combattre ceux qui les tournent et sont encore loin, en ayant à dos ceux dont l'attaque vient de l'est? Ces derniers sont trop près. A eux d'abord! Ensuite... la mort! Et, la voix ferme :

« De Latour, chargez avec votre peloton! »

Puis, se tournant vers le maréchal des logis de Libran :

« Prenez huit hommes; vous ne chargerez qu'après moi, à la dernière extrémité. »

Déjà de Latour a crié :

« Chargez! »

Les spahis bondissent, les éperons au ventre de leurs chevaux. A leurs cris de guerre répondent des rugissements. Les poitrails se choquent, l'élan fou des cavaliers rouges brise la muraille des cavaliers noirs; puis le rang se tord, se disloque; les sabres se lèvent, s'abaissent, heurtent les lances; des éclairs jaillissent; les chevaux se cabrent sous les coups des mors : hennissements, bruit de fer, haleines oppressées, spasmes d'agonie; tourbillon dans lequel les vareuses écarlates noyées apparaissent, semblables à des taches de sang. Une à une, les taches rouges s'effacent; elles ne sont plus que des îlots perdus dans la marée qui les engloutit.

Une deuxième fois retentit le cri terrible :

« Chargez! »

Avec son peloton, de Chevigné s'élance et crève la mêlée hurlante. Sa haute taille domine le combat. Il veut rejoindre son ami; il ne le voit plus; du moins, il le vengera!

Sous le choc irrésistible, les rangs des Touareg, ébranlés par la première attaque, se sont ouverts; mais leur infanterie vient d'arriver, elle saute à bas des chameaux et se rue sur les

spahis. Ce n'est plus un contre dix, c'est un contre vingt qu'il faut lutter.

Les hurlements de rage étouffent le râle des poitrines, les plaintes rauques des mourants; les sabres tournoient dans un éclaboussement de sang et jettent une clarté livide; les Touareg blessés se redressent et, le poignard au poing, coupent les jarrets des chevaux, se cramponnent aux jambes des cavaliers, se hissent jusqu'à eux pour frapper.

Culbutés, hachés, déchiquetés, les spahis s'effondrent, écrasés sous le nombre. Une lance traverse de part en part Chevigné; il chancelle. Un dernier effort! Ses genoux étreignent la selle; mais ses yeux se troublent. Il pare, il frappe, immergé dans un chaos de faces bestiales aux regards de haine, au rictus de démon; vision d'enfer au milieu de laquelle il va succomber. En vain le brigadier Amady-Bocar, qui ne l'a pas quitté, lui fait un rempart de son corps.

Alors, une troisième fois, le cri : « Chargez! » retentit. Cri de désespoir, cri de mort.

Ce sont les huit derniers spahis qui vont, avec le maréchal des logis de Libran, entourer leur officier.

Cinq tombent; mais la trouée qu'ils ont faite

permet au lieutenant de se dégager, de rallier ce qui reste des deux pelotons et de tenter la retraite, la fuite. Comme un sanglier, dans le sursaut suprême, secoue la meute qui le recouvre, les survivants, surhumains, s'arrachent à la horde sauvage.

Ils ne sont plus que quatorze !

Une seconde d'hésitation a suspendu l'attaque, un seconde d'admiration peut-être, car les Touareg sont des guerriers.

De tous côtés errent des chevaux affolés, le poitrail ouvert, trébuchant sur des cadavres. Ici gît un spahi, la poitrine trouée, les bras en croix, les yeux vers le ciel; là, un Targui, le crâne entaillé, le visage caché par le litham devenu rouge.

Les cavaliers ennemis se sont reformés; ils évitent d'aborder ceux qu'ils croient à leur merci, ils les suivent au galop, les harcèlent, les entourent et jettent leurs zagaies de loin.

Pour sauver les débris de ses pelotons, de Chevigné dompte la mort. Deux lances l'atteignent de nouveau dans les côtes, et successivement un homme tombe, puis un autre, trois sont blessés. De Libran, la tempe fendue, est aveuglé par le sang.

Ils ne sont plus que douze !

A bout de forces, de Chevigné, soutenu par le brigadier Amady-Bocar, regarde vers le nord : les Touareg, qui, au début de la charge, exécutaient un mouvement tournant dans cette direction, ont disparu ; ils ont probablement rallié la masse des combattants pendant la mêlée. Du côté de Tombouctou, la route est libre, et les tirailleurs, soutien de la reconnaissance, sont à moins d'une étape. Le salut est là pour ceux qui peuvent encore galoper et s'enfuir. C'est lui, le chef, qui retarde la marche ; pour lui, les derniers braves se sacrifient. Son devoir est de les sauver !

Épuisé, il affermit sa voix :

« Maréchal des logis, je vous donne l'ordre de fuir. Je vais mourir, laissez-moi là. Vous tous, au galop ! »

Le maréchal des logis fait un geste de dénégation :

« Si j'étais capable de vous abandonner, ceux-là refuseraient. »

Et il montre le spahi Baba-Maréko, luttant pour relever et prendre en croupe un homme qui vient de tomber. Un coup de sabre hache l'épaule du spahi et met l'os à nu, trois lances

s'abattent sur lui ; mais il ne lâche son camarade qu'au moment où ce dernier meurt, la poitrine traversée.

Ils ne sont plus que onze !

Le lieutenant de Chevigné comprend que, lui vivant, pas un de ces héros ne le quittera.

« Maréchal des logis, lorsque je serai mort, vous fuirez ; c'est un ordre. »

Et sans attendre la réponse, rassemblant ce qui lui reste de vie pour mourir, il saisit son revolver et se tire à la tempe[1].

Un cri de douleur des siens, un hurlement de triomphe des Touareg. Puis il n'entend plus rien, un grand silence plane sur lui ; il reconnaît le silence de la veille, le même calme le pénètre, les mêmes pensées reviennent : sa mère, la France. Comme la veille, il sent que dans ce silence son âme se dégage, ses lèvres s'entr'ouvrent en un sourire.

Le jour qui s'est levé était bien un jour de gloire.

[1] Nous n'avons pas à discuter l'intention du lieutenant de Chevigné, qui, subjectivement, était droite et honnête. Il était inspiré par le dévouement fraternel et le patriotisme. Mais on ne saurait approuver le fait en lui-même, parce que le suicide est défendu par la loi naturelle.

*
* *

Le sacrifice du lieutenant de Chevigné permit au maréchal des logis de Libran et aux dix spahis survivants de rejoindre la compagnie de tirailleurs et de rentrer à Tombouctou.

Les corps des Européens et des spahis tués au combat de Serery purent être retrouvés quelques jours après et ramenés à Tombouctou, où ils furent inhumés.

Ce retour sur le terrain du combat, retour tardif, montra la résistance acharnée qu'avaient opposée, avant de mourir, les spahis blessés et démontés qui n'avaient pu s'enfuir.

Près d'un mimosa, plus de soixante étuis de cartouches brillaient sur le sable, et le sol gardait encore l'empreinte laissée par deux hommes qui, agenouillés, avaient dû faire une longue défense et n'avaient été pris qu'après épuisement de leurs munitions.

On sut également que le maréchal des logis Matar-Gaye, blessé, mais armé, avait réussi à gagner le fleuve, à atteindre une pirogue et à passer sur la rive gauche, où, jusqu'au lendemain, il était resté inabordable. Le chef

de Serery s'était emparé de lui par trahison et l'avait livré, après lui avoir promis de faciliter sa fuite.

Deux autres spahis avaient pu aussi monter dans une pirogue ; mais derrière eux les Touareg en avaient fait autant, et sur le Niger s'était engagée une lutte désespérée. Au jour seulement les spahis avaient succombé.

Combien d'autres, retranchés le long de la rive, adossés aux arbustes, groupés, serrés les uns contre les autres, ont peut-être péri après des prodiges de valeur et d'héroïsme, attendant toujours un secours qui ne venait pas ! Et, lorsqu'ils sont tombés, leurs regards, une dernière fois, ont dû se tourner vers le campement où, le matin, ils avaient laissé les tirailleurs.

GASTON DESCHAMPS

GASTON DESCHAMPS

Après le géographe et le militaire, voici l'archéologue, chez qui l'homme de lettres rivalise de valeur avec le savant. Quand M. Gaston Deschamps parcourt le monde hellénique, l'historien du passé ne fait qu'un avec le voyageur. Il ne dédaigne pas d'interrompre les descriptions colorées et les narrations épiques pour raconter un menu fait de la journée ; mais alors c'est un récit typique qui définit le caractère d'un peuple ou d'un individu. Tel les suivantes péripéties que les douaniers turcs lui ont fait traverser à Chio et qui fixent, comme une eau-forte, l'aspect de l'administration ottomane.

LA DOUANE DE CHIO [1]

C'est une opération très difficile, que de débarquer avec armes et bagages dans une ville de

[1] Gaston Deschamps, *Sur les routes d'Asie.* (Librairie Armand Colin, in-12 3 fr. 50.)

l'empire ottoman. Les douaniers turcs ne sont pas seulement, comme dans les autres pays, des percepteurs chargés d'alléger le plus possible la bourse des voyageurs ; ce sont aussi des censeurs fort tracassiers, qui ont la mission de rechercher si les valises des Européens ne recèlent pas quelque ouvrage malin, quelque journal impérieux, quelque livre perfide, capable de porter atteinte à la religion de Mahomet et à la majesté du Commandeur des croyants. Le Divan impérial a presque aussi grand'peur des imprimés que des armées moscovites. Un policier à mine de forban, vêtu d'une tunique déguenillée, où pendaient lamentablement des aiguillettes vertes, sortit d'une petite maison, devant laquelle un gendarme montait la garde, pieds nus, avec un fusil rouillé. C'était le douanier en chef. Il fit comprendre à Karalambos[1] que nous étions obligés d'ouvrir nos malles. Très complaisamment, j'étalai à terre ma petite bibliothèque de voyage. Le douanier mit des lunettes et flaira successivement tous mes papiers. Le *Mémoire* de Fustel de Coulanges sur l'île de Chio ne lui inspira point d'inquiétude : Karalambos lui fit croire

[1] Guide grec qui accompagne le visiteur.

que c'était un éloge de l'administration turque, écrit en Occident par un savant des plus renommés. La *Description de l'île de Chio,* par J. Justiniani; le *Voyage dans le Levant,* du sieur Paul Lucas, échappèrent à la censure, non sans de nombreuses explications, par lesquelles furent endormis les scrupules du brave homme. Mais un Strabon, un modeste et tout petit Strabon lui inspira des doutes. Il le retourna en tous sens dans ses grosses mains, le fit voir au gendarme qui montait la garde, et déclara, malgré nos protestations, qu'il voulait le montrer à un lettré, pour savoir s'il pouvait en permettre l'introduction dans l'île. Puis, mis en défiance par l'innocent géographe, il manifesta l'intention de faire main basse sur tous mes papiers, y compris mes carnets et mes lettres.

Je me fâchai, Karalambos se fâcha et traduisit ma colère dans le turc le plus expressif. Rien n'y fit. J'eus recours au grand moyen dont on se sert en pareil cas, et je criai que je me plaindrais à mon consul. Après quoi, nous nous mîmes à la recherche de l'agent consulaire.

Nous arrêtions au passage les portefaix du port.

Nous entrions dans les cafés grecs et nous demandions :

« As-tu vu le proxène de France? »

On nous répondit partout :

« Il doit être dans sa pharmacie! »

Cette pharmacie ne nous étonna point; car les agents consulaires, n'étant pas rétribués par leur gouvernement, exercent d'ordinaire quelque petit métier.

Notre « proxène » était, en effet, dans son officine, tout près du bazar. C'était un homme grisonnant, petit, vêtu d'un « complet » de toile blanche, et d'aspect fort débonnaire. Je lui achetai quelques grammes de quinine pour mes futures fièvres, et je lui exposai ma requête. Il s'attendrit sur le malheureux sort de Strabon, et prit son ombrelle blanche à doublure blanche pour descendre avec nous jusqu'au port. Cet excellent homme était tout fier : le long des boutiques de conserve et de poisson salé, il saluait ses amis d'un petit signe de tête important. Enfin ce rêve, caressé peut-être pendant toute sa vie, se réalisait : le pharmacien du bazar de Chio représentait pour tout de bon une grande puissance. Dans cette île, où les Français ne débarquent presque jamais, il protégeait un de ses

nationaux ! Le visage pénétré et grave de Karalambos laissait voir aux citadins de Chio que quelque chose de grand allait s'accomplir.

Le gendarme montait toujours la garde. En nous apercevant, il nous fit signe qu'il n'y avait plus personne dans le bureau des douanes. Il nous expliqua qu'on avait emporté au palais du gouverneur tous les livres suspects.

« Montons au konak ! » soupira l'agent consulaire.

Son Excellence le *bimbachi*[1] : un gros homme congestionné, bouffi, qui paraît tout près d'éclater dans sa tunique étroite ; un grand sabre traîne derrière lui, mal attaché à des courroies trop longues. Courtois d'ailleurs et affable, ce Turc se livre, en nous voyant, à la mimique très compliquée de la politesse ottomane : un geste pour faire semblant de ramasser de la poussière ; un autre geste pour porter cette poussière à son cœur ; un troisième geste pour porter la même poussière à son front. Cela veut dire, paraît-il : « Mon cœur et mon esprit sont à vous. » Mais nous n'avions que faire, en cet instant, du cœur et de l'esprit du bimbachi.

[1] Chef de bataillon attaché à la personne du gouverneur.

D'une conversation très longue et fort confuse, il résulta que le gouverneur regrettait vivement de ne pouvoir rendre des honneurs extraordinaires au seigneur français qui daignait le visiter, qu'une affaire urgente l'avait appelé dans un district lointain, et qu'en son absence Son Excellence le muphti nous recevrait pour nous donner entière satisfaction.

Le muphti était assis, les jambes croisées, sur un sofa, au fond d'une salle claire, point meublée, où d'horribles tapis, venus du *Louvre* ou du *Bon-Marché*, étalaient ces fleurs sur lesquelles beaucoup de Parisiens reposent leurs pieds. Ce petit satrape à mine chafouine, les yeux clignotants sous d'énormes lunettes, paraissait accablé par le poids de son turban démesuré. Il aspirait un long narghilé placé au milieu de la chambre, et dont la fumée blanche allait jusqu'à ses lèvres par un long tuyau qui serpentait sur le tapis. A chaque bouffée, on entendait, dans la carafe de cristal, le petit gazouillement de l'essence de roses. De sa main gauche, le muphti caressait alternativement son pied et sa barbe grise.

Comme Ibrahim continuait sa conversation avec trois ou quatre porteurs de fez, je me

fâchai et j'affectai de ne toucher ni aux cigarettes, ni au café[1]; j'étendis fort impoliment mes jambes en faisant sonner mes talons sur le plancher; j'enfonçai mon chapeau sur ma tête le plus que je pus, et, suivi par les regards admiratifs de Karalambos émerveillé, je signifiai que j'étais porteur d'un *boyorouldou*, qui m'autorise à voyager en Turquie sans être molesté et que j'entendais recouvrer sans retard les objets qui m'avaient été confisqués arbitrairement.

Le muphti sourit derrière ses lunettes :

« Sois le bienvenu, dit-il lentement; mais pardonne-moi, si je te déclare que je ne sais aucunement de quoi il est question. Je ne connais pas le sujet de ta plainte. Je te promets d'examiner le motif de ta réclamation et de te faire rendre justice le plus tôt que je pourrai. »

On s'expliqua, et nous apprîmes sans étonnement que nos paquets étaient encore à la douane.

« Je les enverrai chercher, dit le muphti. Demain on les portera à ta maison. »

[1] On sait que c'est l'usage, en Turquie, d'offrir tout d'abord du café et du tabac aux visiteurs.

Mais il ne faut pas se fier au « demain » des Turcs. J'exigeai la solution immédiate de ces difficultés. Mes livres et mes carnets arrivèrent. Un grand nigaud d'interprète arménien fut commis à l'examen de Strabon. Il le déclara sans danger pour la prospérité de la Sublime Porte. J'avais perdu, dans ces contretemps, plus de la moitié de ma journée; mais j'avais beaucoup appris sur le mécanisme de l'administration turque.

Quand le brillant élève de l'École d'Athènes va prendre sa place parmi ses confrères, son esprit a sans cesse le don d'ubiquité, non dans l'espace, mais dans le temps. Il visite la Grèce sans se désintéresser nullement de son aspect moderne; mais en même temps tout le passé se mêle à ses excursions, avec l'éclat qu'y peut jeter un des maîtres de l'art et de l'histoire helléniques. On croit voir cheminer sur l'Acropole et dans les salons actuels, le long des chemins de Corinthe et à la Chambre des députés, à Delphes et à Pharsale, comme dans les couloirs des ministères, un promeneur en veston qui se transforme sans cesse en un autre promeneur revêtu successivement des

costumes d'Achille, de Périclès, de Socrate ou d'Euripide. Laissons-lui raconter son débarquement au Pirée.

ARRIVÉE A ATHÈNES [1]

Il faut, si l'on veut voir l'Attique dans toute sa beauté et avec la grâce de sa rapide fraîcheur, entrer dans le port du Pirée un jour de printemps, au moment où les tiédeurs précoces du mois de mars égayent de verdure hâtive et légère la sécheresse des collines de sable. Lorsque Yorghi, batelier de l'École française, qui m'attendait au bas de l'échelle du *Sindh*, accosta au quai de tuf grisâtre, je fis un faux pas sur une des marches, et sans le vouloir, peut-être par l'effet d'une secrète influence des dieux, j'entrai à genoux dans la patrie de Phidias. J'ai cru depuis qu'il y avait un heureux présage dans le hasard qui me prosternait ainsi, malgré moi, dès mes premiers pas dans le doux pays où a fleuri l'adolescence du monde, et où devait jaillir la source vive de toute joie, de toute science et de toute beauté.

[1] G. Deschamps, *la Grèce moderne*. (Librairie Armand Colin, in-12, 3 fr. 50.)

Lorsqu'on a des bagages, on ne peut songer à prendre le petit chemin de fer qui fait le trajet d'Athènes au Pirée. Le mieux est d'accepter les services des cochers errants qui vous proposent de vous traîner, vous et votre fortune, dans de grands landaus, exilés on ne sait par quel destin dans les Échelles du Levant, après avoir suivi sans doute, en Occident, des noces déjà anciennes. Les vieilles voitures aiment le chemin d'Athènes et les sentiers du bois sacré des Muses : le carrosse doré qui devait servir à la rentrée solennelle du comte de Chambord, et qui attendit longtemps chez Binder le retour des émigrés, se repose maintenant dans les remises du roi George. Je l'ai vu passer, rue d'Hermès, lorsqu'on célébra en grande pompe, à l'église métropolitaine, la majorité du prince héritier Constantin. Les patriotes hellènes ne désespèrent pas de le voir, un jour, grimper les rues montantes et difficiles qui mènent à Sainte-Sophie.

Les landaus athéniens se nomment, dans la délicieuse langue du pays, *amaxa*. C'est par ce mot, vous vous le rappelez, qu'Homère désigne le char d'Achille. Avant de monter sur le marchepied de ces chars, il faut faire avec le

cocher ce qu'on appelle là-bas une *symphonie*. Que ce mot n'éveille pas en vous l'idée de quelque chose de musical. La *symphonie* grecque est un accord purement commercial, analogue à la *combinazione* des Italiens. Chez ce peuple amoureux de liberté, il n'y a point de tarifs, et votre cocher vous rirait au nez, si vous lui demandiez son numéro. Il faut s'entendre avec lui, discuter d'égal à égal, engager un duel, comme deux adversaires qui s'estiment, mais qui ont une forte envie de se « rouler » mutuellement. Pour ma part, je ne me suis jamais plaint de l'obligation où j'étais de me soumettre à cet usage de la *symphonie*, qui est, chez les Grecs, une institution nationale. Parfois, ces discussions prenaient dans l'air bleu une tournure académique et platonicienne; j'admirais combien les cochers ont d'esprit dans ce pays d'ingénieuse et subtile flânerie, et j'éprouvais une sensation que je n'ai retrouvée nulle part : le plaisir d'être voituré, au trot de deux chevaux maigres, par Protagoras ou par Gorgias.

En Orient, on accomplit les opérations vulgaires et basses de la vie matérielle avec une lenteur où se marque, à l'égard des nécessités

pratiques auxquelles les hommes sont condamnés, un superbe et aristocratique dédain. A Athènes, en particulier, les orateurs ne sont jamais pressés d'en finir, et les cochers prennent toujours le plus long. C'est une occasion d'apercevoir au passage quelques coins du Pirée. Il n'est pas besoin d'aller plus loin que la *marine* pour voir ce qui fait le fond immuable de la nourriture des Palikares : les piments, l'ail, l'oignon, les pastèques, le caviar ; la *boutargue* de Missolonghi, pâte sèche et jaune, faite avec des œufs d'esturgeons ; puis d'innombrables friandises, où les mouches prélèvent une forte part. Les matelots de tous les pays retrouvent là cet éternel café chantant qui est partout le même, à New-York, à Marseille, à Smyrne, dans les concessions européennes des ports chinois. Seule, la place de la Constitution essaye de garder une couleur un peu locale : on y a planté, sur une colonne efflanquée et longue comme une vieille Anglaise, un Périclès de pendule, qui semble se demander, sous son casque de pompier, pourquoi on lui a fait une tête et point de jambes.

Au sortir du Pirée, la route blanche et poudreuse court entre des verdures pâles et courtes,

Athènes. — L'Acropole, côté sud. (Phot. Iker, communiquée par Ch. Tramon, Paris.)

C'est là qu'on commence à respirer cette poussière attique, à qui les récits des touristes ont donné une si grande célébrité. L'action de cette poussière sur l'âme des voyageurs est différente, selon les dispositions qu'on apporte aux autels de Pallas-Athéna. M. Perrichon la trouve, pour sa part, aveuglante, cinglante, insupportable : il éternue, cligne des yeux, crie, gesticule, ouvre son parapluie, reproche à sa femme de l'avoir entraîné si loin, menace de se plaindre à son consul et s'écrie :

« Quel peuple ! pourquoi l'agent voyer n'a-t-il pas fait caillouter cette route ? »

Le cocher sourit, et pendant ce temps, sans doute, un rire homérique roule de cime en cime sur les sommets de l'Olympe, comme un joyeux tonnerre dans un ciel serein. Je ne serais pas étonné qu'il y eût là une malice des dieux pour se venger des lourds Béotiens qui profanent leur terre de prédilection. Soyez assuré qu'un jour les épigraphistes trouveront en ces lieux quelque dédicace à *Apollon semeur de sable,* qui éloigne les barbares et fait reculer jusqu'aux mers cimmériennes les bandes sauvages du redoutable Cook.

Si, au contraire, vous arrivez dans ce pays

en état de grâce, avec le ferme dessein de vouer à la déesse aux yeux bleus un culte de latrie et de vous agenouiller avec émotion sur le stylobate de son temple, les impalpables parcelles qui se détachent en tourbillons de ce sol sacré vous semblent douces au goût et agréables à l'odorat. Elles vous apportent, comme d'alertes messagers, le parfum des montagnes prochaines. Un illustre sculpteur, un de ceux qui, de notre temps, ont retrouvé le secret de l'antique beauté, disait que ces vives étincelles insinuaient en lui l'âme errante de la race sobre et légère qui se nourrit, comme les cigales, de poussière, de chanson et de soleil.

RENÉ MILLET

RENÉ MILLET

Si chaque voyageur trahit, en cours de route, la préoccupation des spécialités de sa carrière, le diplomate René Millet nous attache aux peuples qu'il visite par son étonnante facilité à deviner leurs aspirations. Il n'aborde pas l'Orient pour en trancher la question, comme beaucoup d'autres qui, après un bon dîner, jouent les grands politiques et décident, séance tenante, d'une manière irrévocable. A ceux-ci, pense-t-il, les démembrements, les conquêtes, les annexions ne coûtent rien. Ils rejettent les Turcs en Asie, déclarent « que l'Autriche se meurt, que l'Autriche est morte, et, du bout de leur pied, font au centre de l'Europe une telle déconfiture d'États, que tout l'auditoire frissonne et hoche de la tête d'un air entendu ».

La méthode de M. René Millet est tout autre. Elle consiste à s'instruire des choses et à les

comprendre. Il emploie, pour bien comprendre, une force de sympathie qui assimile son âme à celle des autres peuples. Il se met dans la peau des indigènes qu'il rencontre, dépouille ses préférences, se fabrique un cœur d'Oriental, et se place au centre des passions et des intérêts locaux. Il veut sentir battre le cœur des nations, remonter le cours de leur histoire et découvrir dans le passé les sources mystérieuses des sentiments et des croyances.

C'est ainsi qu'il parvient à connaître les acteurs du drame, à s'expliquer les émotions populaires, à faire tout le tour de chaque question avant de la résoudre ; ce qui ne l'empêche nullement d'émailler son récit du langage des forêts et des fleuves, du grand murmure de la mer. Une fois qu'on tient dans la main son livre *des Balkans*, on ne peut plus le quitter avant d'en avoir terminé la lecture.

SALONIQUE [1]

Dans nos pays, où les routes sont bien entretenues et bien gardées, les ports ne se gênent

[1] *Souvenirs des Balkans*, par René Millet. (Librairie Hachette et Cie, in-12, 3 fr. 50.)

pas pour enfoncer de longs faubourgs dans l'intérieur des terres; ils semblent pomper à eux toute la richesse. Ici, dès le premier pas, nous sommes en plein moyen âge. Du côté de la campagne, la ville se cache derrière un mur crénelé, auquel l'empire grec, Venise et les Turcs ont successivement mis la main. Cette ligne de remparts gris monte avec la ville sur une colline en pente douce, court après les maisons, les serre de près et les refoule vers la mer. D'un côté du mur, une solitude morne et aride; de l'autre, un fourmillement d'humains entassés les uns sur les autres. Jamais ville de 130000 âmes ne s'est faite aussi petite et n'a paru si désireuse de passer inaperçue. La cause de cette extrême modestie, demandez-la aux pirates de terre et de mer, aux Sarrasins, aux Crétois, aux Albanais, aux aventuriers de tout poil et de tous pays, à tous les batteurs d'estrade qui, depuis des siècles, n'ont cessé d'insulter au passage et de brûler tous les cent ans la vieille Thessalonique.

Tandis qu'accoudé sur le balcon de l'hôtel, je contemple à mes pieds la foule émaillée de fez et toute pareille à un champ de coqueli-

cots, je cherche à en définir le caractère dominant. Ce n'est pas chose aisée ; bien juste est le dicton populaire qui appelle une « macédoine » tout mélange irréductible à l'analyse. Ai-je devant moi une ville de Levantins, comme Smyrne ? passera-t-elle sans transition d'une torpeur asiatique à la vie européenne, comme Alexandrie ? Ou bien l'Orient et l'Europe y vivront-ils côte à côte, sans se comprendre ? Non, Salonique n'est ni turque, ni byzantine, ni tout à fait moderne : elle a pour moi l'aspect d'une ancienne colonie vénitienne. Elle dormait d'une profonde léthargie derrière sa vieille muraille : quand notre siècle l'a touchée de sa baguette, elle s'est réveillée fille de la Venise du XIII^e^ ou du XIV^e^ siècle, de cette reine de l'Orient qui savait si habilement mêler les races, les couleurs et les civilisations les plus disparates, pour le plus grand bien de son commerce ; qui conduisit avec tant d'adresse les Croisés devant Constantinople, et qui disputa si longtemps aux Turcs l'archipel et le littoral de la mer Égée.

Ici, la trace de son passage n'est pas écrite sur les monuments : il y a peu d'architecture à Salonique. Ce sont les hommes eux-mêmes

qui paraissent détachés d'une grande toile brossée par Tintoret ou Véronèse.

Ce qu'on entrevoit dans l'art vénitien, ce qui en fait le charme mystérieux et subtil, ce sont des alternatives d'une activité très plastique et d'une nonchalance charmeresse : j'en retrouve ici l'image, affaiblie sans doute, mais encore séduisante dans la physionomie des habitants. Les portefaix ; les jeunes gens déhanchés, aux manières équivoques, mais au sourire charmant ; les juifs causant d'affaires, les Osmanlis en turban, les Albanais en fustanelle, les Bulgares aux vêtements massifs, telle est la foule infiniment variée qui se croise en tous sens. Cette confusion des langues aboutit, près du port, à une espèce de sabir italien.

Cependant le travail va son train, sans empressement, sans trop de bruit et presque toujours à dos d'homme. Quelles belles épaules et quels beaux muscles ! Le travail ici ne déforme pas l'animal humain. Qu'on ferme un moment les yeux : qu'on pense à nos havres du nord, aux grues qui grincent, aux machines qui soufflent, au bruit de ferraille qui brise le tympan, tandis que, dans un ciel brumeux, les navires, pressés les uns contre les autres,

allongent mélancoliquement leurs vergues ; puis, qu'on regarde ce port ensoleillé, où personne ne paraît compter avec le temps ; qu'on respire cet air tiède, dissolvant. Cette atmosphère semble huiler les ressorts de toute besogne. C'est ainsi qu'on devait travailler quand le monde était jeune, qu'il tournait autour de la Méditerranée son centre et son berceau, et qu'il n'était pas pressé, parce qu'il avait l'avenir pour lui.

Certes, il est ridicule de se lamenter sur la perte de la couleur locale, quand cette couleur n'est qu'une rouille de misère et d'ignorance. Mais je voudrais qu'on pût choisir parmi les prétendus bienfaits de la civilisation, par exemple accepter les chemins de fer, les bons tissus, les meubles commodes, et repousser la redingote noire, infiniment moins appropriée au climat que les tuniques flottantes, légères et de couleur claire. On ne m'ôtera pas de l'esprit que les rues couvertes du vieux bazar, avec les boutiques fraîches dans le clair-obscur, ne soient plus agréables à fréquenter que telle bâtisse à l'européenne, où les marchandises et les chalands cuisent correctement derrière la vitre brûlante des magasins.

Salonique a vu, en 1876, notre consul assassiné par des fanatiques aux pieds d'un gouverneur impuissant ou complice. De pareils actes de sauvagerie démontrent la fragilité de l'équilibre maintenu par la conquête ottomane ; les haines de race et de religion ne sont qu'assoupies : il suffit d'une étincelle pour les rallumer. Musulmans et chrétiens, rapprochés par des relations quotidiennes, ne peuvent pas toujours se dévorer; mais, au fond, les esprits n'ont point avancé d'une ligne. Si l'on est forcé de se supporter, les motifs de s'égorger subsistent. Maintenant tout est calme ; mais il est instructif, en parcourant ces rues paisibles, de se rappeler l'éruption récente et de suivre à la trace la lave refroidie. Les volcans aussi, quand ils sommeillent, se couvrent de vignes et de fleurs. Telle est la péninsule des Balkans : elle a des cratères un peu partout, en Bulgarie, en Serbie, au Monténégro, en Macédoine : personne ne peut jamais prédire, six mois à l'avance, de quel côté jaillira la flamme.

La plupart des Albanais que l'on voit à Salonique ressemblent à des fauves apprivoisés ; — admirables, du reste, pour tous les métiers où il faut parader sans rien faire. La profession

qu'ils recherchent le plus est celle de *cavvas*. Non seulement les consuls, mais tous les personnages un peu notables, ont à leurs ordres deux ou trois superbes gaillards, à l'air martial, à la démarche imposante, portant avec désinvolture la veste soutachée, la fustanelle et l'immense ceinture où tremblent les pistolets et les yatagans. Mais la présence des Albanais sur le littoral n'est qu'un accident; c'est dans leurs montagnes qu'il faut les voir à l'état sauvage.

On s'étonne de rencontrer si peu de Grecs; ils sont tout au plus vingt mille. Cependant cette petite phalange tient dans ses mains le dernier anneau de la chaîne qui réunit le présent au passé. Je tâche de démêler dans leurs traits l'hérédité d'un sang illustre; mais on y perdrait sa peine. Les premiers, ils ont adopté le costume européen, qui leur ôte, au moins pour les yeux, toute nuance d'originalité. Leur goût, franchement moderne, se comprend très bien : la tradition qu'ils invoquent est si reculée, qu'elle ne peut s'exprimer par aucun signe visible. On ne les conçoit pas portant le pallium grec ou la toge romaine. Toute leur force réside dans des abstractions : des souvenirs, une langue, une religion.

Pour devenir les courtiers de l'Europe, les habitants de Salonique doivent être d'abord ceux de la péninsule des Balkans. Avant d'être international, il faut être de son pays. Marseille a derrière elle la France; Gênes a l'Italie; Trieste a l'Autriche; et si Liverpool n'avait pas Manchester, ce port ne serait pas devenu l'entrepôt du monde.

Derrière les rivalités ardentes, les conflits et les guerres, la civilisation poursuit son travail souterrain. Voyez le chemin de fer, dont personne au dernier moment ne voulait : ni les Serbes, qui le trouvaient trop cher; ni les Autrichiens, qui redoutaient l'invasion des produits anglais; ni les Turcs, qui appréhendaient avec plus de raison les visites de leurs bons alliés d'Europe. On l'a construit cependant, et, si invraisemblable que cela paraisse, il fonctionne. Il est pour vous, gens de Salonique, l'instrument, le symbole et le gage de la résurrection de votre péninsule.

LE VICOMTE D'OLLONE

LE VICOMTE D'OLLONE

Le commandant d'Ollone appartient à trois catégories de France : par sa naissance, à l'aristocratie ; par sa carrière, à l'armée active ; par ses longues études, au monde savant. Les deux dernières découlent chez lui de la première, parce que ce gentillomme de haute lignée, loin de se contenter des avantages que donne la naissance, se croit tenu de servir son pays de toutes ses forces. Et bien peu y réussissent d'une manière aussi efficace. Il a guerroyé aux colonies ; mais son régiment se repose dans une garnison du Nord : il cherche un objet à son activité, et il en trouve un bien digne d'elle.

Une grosse question d'avenir inquiète le monde : la race jaune se civilise et s'arme. C'est une menace pour des temps plus ou moins éloignés, une menace terrible. Il faut

une enquête sur l'état présent de la Chine et de ses tributaires, pour prévoir ce que cette masse d'hommes, si hostiles aux Occidentaux, est en passe de devenir. Cette enquête, il la fera. Elle l'attire d'autant plus impérieusement, qu'une exploration de ce genre est des plus périlleuses.

Voici sa pensée, qui est le résultat d'études approfondies :

L'empire chinois n'est pas le pays uniforme artificiel, paisible, traditionnel, toujours semblable à lui-même depuis le commencement des âges, et incapable de se transformer, suivant la légende accréditée. Toutes les provinces occidentales sont, au contraire, des conquêtes faites sur des populations très mal soumises, ou même pas du tout. Trois grands groupes surtout opposent encore une résistance invincible à l'influence mandchoue : les Miao-Tseu dans le Kouei-Tcheou, les Lolos dans le Sseu-Tch'ouan, les Si-Fan dans le nord-est du Thibet. Leurs pays, interdits à l'étranger, restent les dernières contrées du monde inexploré.

Il faut savoir ce que sont ces formidables populations, qui n'appartiennent probablement pas à la race jaune, mais lui apporteront un jour

un appui considérable. Une pareille exploration embrasse un domaine immense; elle exige beaucoup de science et un caractère intrépide. C'est absolument l'affaire du commandant d'Ollone, et... il part. Par le fleuve Rouge, il remonte au Yunnan, avec quelques compagnons d'élite. Il y trouvera un saint missionnaire, que le prince Henri d'Orléans n'avait pas eu la bonne fortune de rencontrer lors de son grand voyage avec Bonvalot. Le Père de Guébriant, aujourd'hui évêque, a quitté le collège où l'auteur de cette notice l'a connu, pour s'isoler à jamais parmi les païens à catéchiser. Voici trente ans qu'il a abandonné sa haute situation mondaine, sa grande fortune, pour l'apostolat, après s'être fait recevoir à Saint-Cyr. Le petit-fils du maréchal de Guébriant qui repose à Notre-Dame vit dans la pauvreté et les plus grands dangers, dans un pays isolé du monde, où il jouit de la plus haute influence, grâce à sa vertu, à sa modestie et à son intelligence. Il sera d'un grand secours à la mission d'Ollone.

ENTRÉE DANS LE PAYS DES LOLOS [1]

Au lieu de la Chine qu'on se figure communément, il ne va être question que de monts formidables, de vastes champs de neige, de fleuves torrentueux roulant au fond des abîmes, de races guerrières, violentes et frustes, aussi différentes des Chinois conventionnels que nous le sommes nous-mêmes.

Après avoir franchi, par un défilé encaissé juste large comme le torrent qui l'a creusé, les montagnes qui forment le bassin du lac Yunnan-Sen, nous cheminons à travers une série de vallées. Quelle impression singulière on éprouve ici, dès qu'on a quitté la grand'-route! On se sent à mille lieues de toute civilisation, de toute organisation, de toute société. Point de chemin pour se relier au reste du monde : chacun reste chez soi; point de poste ni de télégraphe pour apporter les nouvelles : on vit tranquille sans se soucier de ce qu'on ignore; point de fonctionnaires venus d'ailleurs, gendarme, douanier, agent voyer, garde fores-

[1] *Les Derniers Barbares*, par le commandant D'OLLONE. (Librairie Laffite, in-8°, 15 fr.)

tier, maître d'école ni percepteur; on ne connaît que le chef du village, nommé par les habitants, s'il n'est, — cas le plus fréquent, — seigneur héréditaire.

Du moment que vous ne serez arrêté ni par une rivière, grâce à un pont, un gué ou une barque, ni par un rocher à pic, grâce à un lacet ou une corniche, ni par une tourbière, grâce à quelques cailloux bien placés, et que vous trouverez à midi et le soir un abri pour vous reposer, de temps à autre un marché pour acheter des vivres, la route existe. Qu'elle ne présente aucune surface plane où poser sûrement le pied, qu'elle n'ait pas la largeur suffisante pour deux hommes de front ou souvent même pour un seul animal chargé, peu importe : la chaussée elle-même n'entre pas en considération, et on prend le sol comme il est. Pour comprendre un récit dans la Chine montagneuse, il est indispensable de se familiariser avec cette notion : la marche n'est qu'une gymnastique perpétuelle, fatigante même dans les vallées douces, vertigineuse et réellement dangereuse dans les ravins escarpés.

Le troisième jour, nous escaladons une chaîne de montagnes, et, parvenus au sommet,

nous nous trouvons en présence d'un précipice de quatre cents mètres de profondeur, au fond duquel coule une grande rivière torrentueuse.

Cette fois, nous sommes tout à fait en Chine : monter à l'approche d'un cours d'eau important, rencontrer celui-ci non dans une large vallée, mais au fond d'un abîme qui s'ouvre dans l'épaisseur même de l'arête dorsale de la montagne, voilà précisément la caractéristique de l'orographie chinoise. Ce n'est point un paysage immobile, définitif, qui est devant nous : on sent qu'une force irrésistible est là en travail, détruisant et recréant à son gré, et qu'on surprend le secret d'une de ses opérations formidables où, dans le creuset de la Nature, se préparent les transformations du globe.

A deux heures de Ning-Yuen-fou, nous trouvons alignés une longue rangée de personnages richement vêtus, qui nous souhaitent la bienvenue avec tous les signes d'une vraie joie : ce sont les notables chrétiens de Ning-Yuen-fou, accourus à cheval au-devant de nous. Ils nous conduisent en grande pompe à l'auberge : sur le seuil, le Père de Guébriant nous attend avec le Père Bourgain, son adjoint. C'est un moment de touchante émotion, au milieu de l'allégresse

générale qui se manifeste par des pétards innombrables.

Nous montons dans des chaises à porteurs, que le général qui commande à Ning-Yuen-fou nous a envoyées, et notre troupe magnifique s'ébranle. Aux portes de la préfecture, elle se grossit d'une centaine de chrétiens et d'un superbe chef lolo dans son costume national : pieds nus, longue pèlerine de feutre brun et turban bleu dessinant une corne au-dessus du front. Il prend, à cheval, la tête du cortège, qui, avec ses quatre palanquins, ses quarante cavaliers et ses cent piétons, déploie, au milieu d'un crépitement formidable de pétards, sa pompe à travers les rues de la ville, dont la population s'écrase pour nous voir. Ah ! c'est une belle entrée et qui marquera dans les fastes de la cité.

Mais, en nous la ménageant, je crois bien que le Père n'a pas que le désir de recevoir solennellement une mission française : il souhaite aussi atténuer la déception qu'il va nous causer. A peine les derniers visiteurs partis, il me prend à part et m'annonce qu'il ne peut nous accompagner dans le pays des Lolos. Il est tenu de rester à son poste.

Je comprends fort bien les devoirs que sa situation lui impose. Cependant, puisque c'est sur sa promesse que je suis venu et que je me suis privé des services du lieutenant Lepage, ce qui me met hors d'état d'agir faute d'interprète, va-t-il m'abandonner et faire échouer ainsi une entreprise qui devait assurer à notre pays le prestige d'une découverte importante?

Le Père est remué, et depuis si longtemps il désire lui-même pénétrer chez les Lolos, que perdre une pareille occasion lui paraît doublement pénible.

Cependant la situation qui devait retenir le Père de Guébriant à son poste ne s'améliore pas, et nous n'entrevoyons guère comment en sortir, quand le délégué impérial nous fournit une échappatoire inespérée. Il rend son jugement sur les affaires litigieuses, et son jugement est tellement inique, il couvre si scandaleusement des abus criants du préfet, qu'il n'est pas douteux que celui-ci n'ait su acheter sa connivence. Il est donc bien inutile que le Père de Guébriant reste pour défendre une cause condamnée : nous allons partir. Il avise sur-le-champ celui qui doit être l'instrument indispensable de notre tentative.

C'est le moment d'expliquer la situation, et par quels procédés nous comptons réussir.

L'état de guerre ne règne pas sans interruption entre Chinois et Lolos. Si indépendants que les Lolos veuillent être, ils ne peuvent se passer des Chinois. De leur côté, les Chinois ont besoin des Lolos. Ce besoin réciproque, combiné avec l'humeur indépendante des Lolos, qui veulent être maîtres chez eux, a donné naissance à la plus singulière organisation.

D'une part, les Lolos peuvent venir en toute liberté sur le territoire chinois : isolés ou en troupe, ils y descendent en armes, — quitte à les déposer au corps de garde s'ils entrent dans une ville, et à les reprendre en sortant, — vont, viennent, commercent, se livrent bataille; bref, agissent absolument comme chez eux. Mais chaque tribu qui veut jouir de cette liberté doit s'engager à respecter les Chinois *sur leur territoire*. Les Chinois ne jouissent point de la réciprocité en territoire lolo : il leur est formellement interdit d'y pénétrer sous peine d'être tués ou réduits en esclavage, sans que l'autorité impériale ait la moindre représaille à exercer. Ajoutons que, pour mieux déci-

der les Lolos à accepter ce régime qui déjà leur confère tant d'avantages, la Chine leur paye un véritable tribut.

Il faut donc obtenir, nous aussi, qu'un Lolo nous introduise dans son clan. La chose est difficile, car la venue de personnages de notre sorte soulèvera bien des inquiétudes et des convoitises : seul un chef puissant sera en mesure de nous recevoir. Il faut le choisir bien pourvu d'alliés sur la route que nous voulons suivre.

Par ses chrétiens, le Père a su s'assurer le concours de l'agent le plus propre à la réalisation de ce plan. C'est un jeune Chinois de vingt-huit ans, fils d'un bachelier établi aubergiste à Ta-Hin-Tchang, dernier village chinois de la frontière, où les Lolos viennent en grand nombre.

Trois jours plus tard, à la nuit tombée, l'aubergiste et son fils arrivaient mystérieusement : ils nous amenaient un Lolo aux traits réguliers et nobles, l'un des principaux membres du grand clan des Ma, qui occupe la frontière. Bientôt gagné par la confiance que nous lui témoignons, par le prestige du Père de Guébriant, aussi peut-être par le renom d'amitiés

que nous nous sommes déjà acquis près des Lolos qui viennent journellement nous voir, et, est-il besoin de le dire? par quelques cadeaux, Ma déclare répondre de nous au nom de sa tribu. Si nous promettons solennellement que notre but n'est point de découvrir des mines, — ce que les Lolos redoutent pardessus tout, car les métaux précieux appellent les invasions, — nous n'avons qu'à venir. Notre départ fut fixé au lendemain.

Notre équipage était fort réduit. Un lit chacun, une cantine pour deux, contenant par surcroît des lingots d'argent, des cartouches, nos rouleaux de pellicules photographiques, un peu de pharmacie; bref, tout notre arsenal, — quelle place restait-il pour nos effets? — deux charges de sel, sucre, étoffes et menus objets destinés à être offerts en cadeaux, une dizaine de boîtes de conserves pour le cas d'absolue détresse, voilà nos impédimenta : ils ne nous promettaient pas beaucoup de confort, mais ils ne nous alourdiraient guère.

Au village de Ta-Hin-Tchang, qui est la porte des Lolos, voici ce que nous apprenons : Un mandarin nous a précédés et a fait connaître que quiconque nous prêterait la moindre aide

encourrait des châtiments terribles. L'aubergiste et son fils, épouvantés, ont renoncé à leur dessein, et, n'osant braver nos reproches, sont allés se cacher. Et nos instructeurs lolos, mis au courant, viennent de disparaître aussi.

L'aubergiste reste introuvable. Cependant, la nuit venue, on découvre son fils Sin. Nous l'assurons de notre protection, nous faisons miroiter à ses yeux l'appât d'une sérieuse récompense, et il entre entièrement dans nos vues. Il va s'efforcer de convaincre son père.

Le lendemain matin, celui-ci se montre enfin. Il est ébranlé; mais le mandarin est là qui l'épouvante.

Apprenant la présence de celui-ci dans l'auberge, nous l'invitons à venir nous voir, et il n'ose refuser, puisque nous sommes arrivés ici sous l'égide officielle. Alors, devant l'aubergiste, nous lui demandons s'il est vrai que le préfet menace les gens que nous avons engagés. Il nie effrontément : quelle histoire est-ce là? le préfet sera trop heureux qu'on nous aide, et lui-même n'est venu que pour empêcher que des gens mal intentionnés ne nous trompent en nous offrant leurs services. Tout semble donc arrangé. Mais ce sont maintenant les Lolos

qui font défaut : prévenus par le mandarin que le préfet les fera mettre à mort s'ils reparaissent en territoire chinois après nous avoir conduits, ils n'ont pas envie de se brouiller, pour un motif en somme indifférent, avec la Chine, dont ils sont les riverains immédiats. Impossible de les faire comparaître devant nous.

Sur ce, nouveau coup de théâtre. Le préfet envoie à l'aubergiste une lettre foudroyante : « Comment oses-tu, chétif, braver les volontés de l'empereur et conduire des étrangers chez les barbares révoltés? Sache que tu seras taxé de connivence avec les rebelles, et que ta race expiera avec toi ce forfait. »

Patatras! toute la combinaison s'écroule. L'aubergiste, terrifié, déclare qu'il renonce à l'affaire et que jamais il n'autorisera son fils à nous suivre. Le Père de Guébriant, après lecture de la lettre préfectorale, reconnaît avec tristesse qu'aucun Chinois n'osera braver des menaces si formelles et qu'il n'y a plus rien à espérer.

La nuit est venue. Un bruit de dispute violente s'élève dans la cour, et, aux lueurs incertaines de quelques lumignons, nous distinguons des silhouettes de Lolos : ils semblent prêts à

en venir aux mains. Le sujet de cette rixe? Vraiment, il était inattendu. Au moment où les Chinois nous abandonnent, les Lolos se disputent l'honneur de nous conduire. Enfin l'autorité chinoise, prise de court, ne parvient pas à nous faire une opposition efficace. Nous pouvons nous mettre en route et pénétrer chez les Lolos.

Peut-être aura-t-on trouvé long le récit de cette négociation de trois jours. Sans doute les chutes dans les précipices, les charges de cavaliers armés de lances, les embuscades, les trahisons, les héroïques dévouements parlent mieux à l'imagination. Ces sujets ne nous manqueront point, heureusement. Mais je n'aurais rien de tout cela à raconter si cet obscur duel, au fond d'une chambre d'auberge, contre la puissance chinoise, invisible mais agissante, avait pris une autre tournure.

LOUIS BERTRAND

LOUIS BERTRAND

La plume de M. Louis Bertrand est un pinceau ; ses pages sont des paysages étincelants de lumière, ses livres sont des cartons de peintre harmonieux et coloriste. On chercherait vainement dans ses ouvrages les frais pâturages, comme en Normandie ; les neigeuses vallées, comme dans les Alpes. Cet écrivain-paysagiste a adopté exclusivement les chauds rivages de la Méditerranée, mais de toute la Méditerranée. Il promène sa palette de Barcelone à Alger, d'Égypte à Constantinople, de la Palestine en Grèce. Il flâne le long de la mer, les yeux toujours en quête de promontoires dorés sur l'eau bleue, de murailles blanches sous la verdure des palmiers, de ruines dressant leurs silhouettes élégantes sur les sommets, de panoramas aux lointains de gaze. Et soudain il s'arrête, campe son attirail d'artiste et couvre sa toile de cou-

leurs si belles, si exactes, que l'œuvre reflète le modèle, comme l'eau paisible les bords d'un golfe.

Partout il travaille avec cette passion de l'artiste qui comprend l'âme de la nature; mais l'Afrique romaine et la Palestine l'enthousiasment plus que toute autre contrée. Les ruines d'Algérie et de Tunisie lui apparaissent toujours vivantes, alors qu'ailleurs elles lui ont paru de simples pièces de musée. Elles sont vivantes à ses yeux, parce que « le peuple qui circule autour d'elles perpétue, sans le savoir, les gestes et les pensées des hommes anciens qui en ont jeté les fondements, parce que d'elles à lui il y a comme une pénétration réciproque et mystérieuse, une harmonie extérieure et tout de suite saisissable, que le temps n'a pu abolir ».

Tandis que dans l'Europe latine il ne reste plus rien des vêtements que portaient les habitants de Carthage, d'Hippone, de Timgad, de Cherchell, de Lambese, de Tipasa, les nomades drapés de burnous blancs rappellent là-bas la *gens togata*. Dans les pans de murs à demi écroulés, tout le passé ressuscite et s'agite sous le regard du voyageur. La taverne, l'*uncta popina* des Satires d'Horace s'orne de guirlandes

et répand ses relents de cuisine. La clientèle pénètre dans la boutique du barbier pour écouter les nouvelles des conteurs de carrefours. Les mimes gesticulent leurs bouffonneries dans les rues, dont les dalles sont encore intactes. Sur ces dalles, M. Louis Bertrand entend résonner le sabot de l'âne rusé d'Apulée.

En Palestine, l'aspect désolé et le morne silence deviennent pour ce peintre un sommeil plein de rêves du passé. La mer Morte n'est plus le bas-fond, au renom sinistre, que les voyageurs ont propagé. Le soir où Chateaubriand arrivait sur ses bords, il était trop épuisé de fatigue pour la bien juger. Notre auteur, lui, se laisse bercer par les rêves qui redonnent à cette désolation la fraîcheur et la verdure qui en faisaient un paradis terrestre aux premiers siècles de la Bible, à cette solitude où, bien plus tard, au commencement de notre ère, Hérode bâtissait ses résidences favorites; où Cléopâtre se plaisait, au point de n'en vouloir partir; à ce désert qui fut un lieu de plaisir et qui le redeviendra, sous la charrue des futurs colons.

En examinant tous ces jolis tableaux, nous n'avons eu que l'embarras du choix pour en offrir à nos lecteurs.

CHERCHELL

Le soleil se couchait. Sous les teintes vermeilles de la lumière décomposée, la végétation des vignes, des cyprès et des pins en parasol qui s'étagent tout le long des hauteurs avoisinantes, semblait revêtir Cherchell et sa campagne d'une paroi de métal poli, un métal où se fussent confondues toutes les patines de bronze et toutes les rutilances de l'or. Dans cette coulée de verdure aux tons opulents et chauds, les moindres feuilles se détachaient, précoces et brillantes, ainsi qu'en un travail d'orfèvrerie. Mais rien n'était suave, à la crête des collines, comme les cimes rondes des pins, courbés sur l'abîme du ciel crépusculaire, grand miroir verdâtre au rayonnement mélancolique, où, parmi des rousseurs ardentes, vibrait une poussière d'atomes lumineux.

De ces coteaux éclairés par les rayons du soleil oblique, comme d'un espalier d'émeraude, des reflets dorés ruisselaient jusqu'au milieu de

[1] *Le Livre de la Méditerranée*, par L. BERTRAND. (B. Grasset, éditeur, 3 fr. 50.)

la route, sur les arbustes des jardins, les façades des petites villas.

Ces haies fleuries de roses offraient une autre merveille. Elles étaient tellement alourdies de corolles, de boutons en grappes, qu'on eût dit une double file de reposoirs drapés de mousseline et surchargés de bouquets. Les pétales s'envolaient aux brises.

Nous allions ainsi, parmi les fleurs printanières et les lueurs épanouies du couchant. La glace unie de la mer réfléchissait les couleurs du ciel avec une insolite magnificence. La mer était adorable en cette minute. C'était une étoffe de rêve, une vaste moire miraculeuse qui eût emprunté aux pierres et aux métaux les plus rares leurs scintillations et leurs transparences, et qui eût pris à toutes les aubes et à tous les levers de lune l'enchantement de leurs clartés les plus irréelles. Sur le bord, elle avait le luisant et les phosphorescences de la nacre. Au large frissonnait une nappe diffuse, d'un mauve indéfinissable, où se mêlaient le gris tendre des perles et le bleu spectral des lampes électriques au moment où elles s'allument.

Ce paysage, je l'embrassais tout entier, depuis le cap Tenès jusqu'au promontoire du

Chénoa, avec sa mer et ses coteaux, ses reposoirs fleuris de roses, ses vignes, ses cyprès et ses pins, toute l'élégante végétation des rivages méditerranéens.

Le lendemain j'errais sur les murs des Thermes, parmi les mosaïques décolorées qui racontent les triomphes des anciens dieux.

Ici même, il y a dix-sept siècles, des jeunes gens élevés par les rhéteurs de Rome songeaient comme moi, les yeux tournés vers le rivage; et leurs esprits, nourris des mêmes poètes, caressaient sans doute des images pareilles. Assis sur les bancs en hémicycle ou sur les cathèdres de marbre qui bordaient la terrasse, ils se récitaient des vers de Virgile.

Il y a dix-sept siècles, la mer n'était pas plus belle, plus harmonieuse.

TIMGAD

La merveille, le joyau de Timgad, c'est son Capitole.

Il n'en subsiste pour ainsi dire que les propylées, une rangée superbe de douze colonnes, et par derrière, au fond d'un grand parvis dallé,

Timgad. — Le Capitole et ses Propylées. (Phot. Neurdein.)

un large soubassement où se dressait autrefois le temple de Jupiter Capitolin.

Du haut de la plate-forme, où s'ouvrait jadis la cella du temple, on embrasse non seulement l'ancienne ville tout entière, mais les campagnes avoisinantes, depuis les régions vagues du Tell jusqu'à la ligne hautaine et dure de l'Aurès.

Suivant un plan incliné, le quadrilatère des ruines dévale vers le nord, pareil à un immense damier, où les colonnes debout figurent les pièces d'ivoire d'un jeu d'échecs. Ces colonnes, par leur nombre, par leur foisonnement invraisemblable, provoquent à la longue une espèce d'hallucination. On dirait une forêt de pierre dévastée par quelque cyclone.

Ce soir, le sirocco a tellement brouillé l'atmosphère, que le ciel a pris une pâleur de fièvre et que le soleil brûlant semble décoloré. La poussière tourbillonne. C'est comme une pluie de cendres qui s'abattrait sur la ville morte. Un voile grisâtre recouvre la terre, et, çà et là, les décombres épars, avec leur teinte ocreuse et violacée, ont l'air d'ossements qu'on vient d'exhumer et qui sont encore enduits du terreau livide et de l'argile grasse des fosses. Au loin, les montagnes, dénudées et lisses comme des

murailles de prison, se dessinent en noirceurs menaçantes. Et pourtant, malgré les tons lugubres du paysage, malgré cette panique du vent déchaîné, la ville reste sereine et belle sous la parure mutilée de ses ruines. Assise à l'extrémité de cette plaine aride, elle chante, — telle une strophe de chœur dans la désolation d'un drame.

Avec quelle splendeur elle devait apparaître jadis aux yeux du monde nomade! Pour ce barbare et ce bandit, elle était la Force disciplinée et elle était la Loi. Pour cet errant, cet habitant fugitif de la tente, elle était la « ville aux rues profondes », — l'abri permanent édifié par une sagesse mystérieuse, qu'il ignorait et qui lui inspirait une secrète épouvante. Pour ce pauvre et pour cet affamé, elle était la richesse et la nourriture inépuisables, avec ses trésors, ses marchandises, ses greniers, ses marchés regorgeant d'herbes et de fruits, de viandes et de venaisons : elle était la faim et la soif satisfaites. Les cornes d'abondance et les patères sculptées sur les arcs de triomphe ne cachaient point de vains symboles. Surtout pour cet homme du désert, elle était la fontaine perpétuelle, la source d'eau vive. Déversée par les aqueducs, l'eau

coulait partout, dans les thermes, sur les places publiques, dans les vasques et les abreuvoirs des carrefours. Quelle fraîche musique que cette chanson de l'eau courante sous un ciel embrasé !

Maintenant que les aqueducs sont rompus, les citernes taries, que les murs des temples gisent dans la poussière, quelle souriante image de la mort Timgad n'offre-t-elle pas au pèlerin de la Beauté antique ! Rien qui rappelle la poussière de la tombe. C'est un squelette de marbre. Ce chapiteau qui s'enfonce sous l'herbe maigre, à côté de sa colonne décapitée, tel un crâne séparé du tronc ; ces fûts blanchis, polis, lavés par les averses printanières, dorés par les soleils d'été, devenus semblables à des tibias et à des fémurs d'ivoire, ce sont les débris d'un colossal cadavre. On songe aux funérailles païennes, à des os qui luisent dans la cendre, après que le bûcher s'est éteint.

Mais de même que la forme idéale du mort revivait dans l'effigie gravée sur la stèle funéraire, la forme de la ville détruite s'est imprimée à tout jamais au lieu même de la sépulture. Cette forme, conçue par le génie ordonnateur de Rome, est quelque chose de si parfait, qu'elle semble indestructible comme les

poèmes consacrés, sur qui le temps n'a plus de prise.

Devant cette survie miraculeuse, je m'incline, reconnaissant, par delà les siècles, la toute-puissance d'une pensée dominatrice, supérieure aux vicissitudes et à la durée elle-même. Je cueille une tige de pavots sauvages qui a poussé dans les fissures des moellons, et j'en sème les pétales sur les degrés qui conduisaient au temple de l'Empire, en murmurant avec piété ce filial hommage : « A Rome! à Rome immortelle!... A l'éternité de la Ville!... »

L'ANCIENNE CONSTANTINE

Sur l'arche unique du pont d'El-Kantara, j'ai pris le sentier suspendu à mi-côte du ravin. Je m'arrête à l'extrémité de ce chemin, en face de la corne du sud de la ville. Surplombant le trou lugubre du Rummel, Cirta[1] se dresse à la cime la plus abrupte du défilé. En vérité, c'est ici qu'il faut venir pour savoir ce que fut la cité numide. On l'y retrouve dans les traits essentiels qui ont servi à définir son type histo-

[1] Nom ancien de Constantine.

rique aussi bien que légendaire : — un lieu propice à tous les guets-apens et à toutes les traîtrises, un décor tout préparé pour les plus cruelles tragédies, telle est l'image qui s'ébauche d'elle-même, au fond de ce ravin, parmi les cris des corbeaux et des vautours, devant cet écroulement de pierres éclaboussées de sang et empestées d'une odeur de pourriture.

Cette histoire romanesque de la ville, qui inspira tant de dramaturges depuis les temps héroïques de la Renaissance et qui fit verser tant de larmes à nos aïeules, elle est encore dans toutes les mémoires. La princesse carthaginoise qui, après la défaite de son mari Scylax, roi de Cirta, se donne au vainqueur, à ce Massinissa qui d'abord avait été son fiancé; celui-ci, obligé par les Romains, ses alliés, de leur livrer sa femme; Sophonisbe, suppliant son nouvel époux de la tuer pour lui épargner cette honte et, peut-être, les pires supplices; enfin Massinissa, dans un coup de désespoir amoureux, se décidant à lui envoyer par un esclave la coupe de poison : toutes les péripéties de ce drame ont été cent fois traitées au théâtre. Mais comme on le comprend mieux ici !

L'action, qui se développe avec la rapide simplicité d'une tragédie classique, commence dans la dernière semaine de juin, et elle est terminée dès les premiers jours de juillet. En ce temps-là les guerres, qui étaient beaucoup plus longues qu'aujourd'hui, ne suspendaient que par intervalles la vie ordinaire du pays. Tandis que les armées s'entr'égorgeaient, les travaux des champs se poursuivaient, au milieu d'une égale indifférence pour le vainqueur et le vaincu. Au moment où s'ouvre notre tragédie, les moissons s'achevaient dans la région sétifienne et sous les murailles mêmes de Cirta.

Avec leurs brassards et leurs tabliers de cuir, leurs faucilles recourbées en forme de sistres isiaques, les montagnards de la Kabylie étaient descendus de leurs cabanes, pour couper le blé dans la plaine.

On se pressait de mettre la récolte en sûreté. Des rumeurs alarmantes circulaient dans le pays. Chaque jour, des fugitifs en haillons, les pieds saignants à travers les chaussures trouées, propageaient la terreur autour de la ville. « Les Romains arrivaient! Ils allaient tout dévaster sous leur passage! »

Le soir, tous ces misérables refluaient vers

Cirta, où ils étaient sûrs de trouver un abri dans les tavernes et dans les bouges. Le vin coulait. Les danseuses aux joues bleuâtres frappaient à coups redoublés sur leurs tambourins; la stridente mélodie des flûtes exaspérait les nerfs des mercenaires. Des rixes naissaient. Les lames triangulaires sortaient des gaines de cuir rouge accrochées aux ceintures; et c'était déjà, par toute la ville, le branle-bas d'un assaut dans les hurlements d'un carnage.

Les nuits, pleines d'étoiles, étaient accablantes. Pas un souffle ne traversait les ruelles fétides. De toutes les campagnes, où l'on incendiait les chaumes, une haleine de feu montait, plus desséchante que le vent du désert.

Cette atmosphère embrasée et chargée de menaces, un rocher abrupt qui s'abîme au fond d'une gorge sauvage, tel est le milieu et tel est le décor où se consomma ce sombre drame africain.

LE MUSÉE DE CARTHAGE

J'entre au musée des Pères blancs, et, dès le seuil, je respire l'atmosphère spéciale à ces catacombes archéologiques. Il y flotte une

odeur fade, complexe, indéfinissable, où se mêlent les émanations des bois pourris, des vieilles pierres rongées de moisissures, des ossements saupoudrés de terreau, des bandelettes effilochées et tout imbibées de liquides noirâtres, des étoffes antiques à la trame amincie et dont les broderies s'effacent, comme les caractères tracés sur le papier brûlé.

Dans la pénombre des vitrines, voici d'abord les lampes funéraires en argile rouge, innombrables.

Comme les morts dont elles éclairaient les sépulcres, ells appartiennent à toutes les époques, elles affectent toutes les formes. Il en est de riches et de pauvres, de grossières et de délicatement modelées. Celles-ci ont un manche en queue d'hirondelle, celles-là sont munies d'oreillettes. Elles sont mollement renflées comme des coquillages, enroulées comme des escargots, allongées comme des carènes de navires.

Devant ces lampes, nulle pensée lugubre ne peut naître. On songe seulement qu'elles accompagnaient les réunions de famille sur la tombe du mort. On apportait des plats et des coupes, du vin et des gâteaux. On étendait des tapis

sur les dalles, et, tout en mangeant et en buvant, on s'entretenait de ceux qui reposaient là : « O bonne mère, dit une inscription, — qui nous as donné ton lait, qui fus chaste et sobre toujours, nous parlons de toi, et, tandis que les heures s'écoulent à rappeler tes vertus, — pauvre vieille, tu dors à côté de nous. »

Ce culte candide avait toute la grâce mignarde des petits jeux de l'enfance, il était affectueux et tendre. Et pourtant, la grande idée de la vie impérissable transparaît encore à travers les pratiques naïves et populaires de cette religion des morts. C'était déjà l'audacieux défi jeté par le chrétien à la rapacité de la mort : *Lux perpetua luceat eis !*

Le mobilier funèbre est ici au complet. Près des lampes, je reconnais les fioles de verre bleuâtre, où l'on conservait les cendres recueillies sur le bûcher mortuaire. Il y a aussi des buires posées sur des soucoupes rondes, de menus flacons à la forme ovoïde, qui ressemblent à des bananes et dont les cols très effilés se recourbent comme des tiges de fleurs.

Ces verroteries, contemporaines des guerres médiques, elles ont gardé de leur séjour dans la terre une patine d'une délicatesse invraisem-

blable. Toute une chimie secrète a recuit les teintes primitives du verre, amalgamé les couleurs, dessiné sur les frêles parois des figures chimériques de bêtes ou de végétaux. Les bleus métalliques, les roses de chair, les lilas et les mauves se nuancent de verts oxydés, de nacres laiteuses, où s'étirent, parmi les filets d'or, d'étranges palmes d'un rouge de feu, qui s'évanouissent dans des vapeurs d'argent. Certains semblent couverts de givre, comme les vitres fleuries par les gelées d'hiver, enduits de filaments visqueux et luisants comme des baves de limaçons, ou enveloppés de toiles d'araignées, que la rosée emperle de ses gouttes scintillantes.

Plus tranchées et plus crues éclatent les colorations des poteries, ustensiles fabriqués à Corinthe, en Sicile, dans les villes campaniennes. Sur tous, les mêmes silhouettes rudimentaires, les mêmes rouges et les mêmes noirs, des noirs de suie, des rouges clairs. Mais voici des vitrines pleines de bijoux et de statuettes d'argile, dont les teintes amorties sont une volupté pour les yeux. Çà et là, les perles des colliers, les chatons des bagues sigillaires, les scarabées d'émail, les boules en pâte de verre, les sphères

et les cylindres d'or alternant avec des olives et des barillets d'agate.

Parmi ces alignements interminables de joyaux où la curiosité se disperse, une boucle d'oreille, d'un goût subtil et barbare, se distingue, à la façon d'une relique consacrée. Instinctivement je l'attribue à quelque Carthaginoise illustre, issue d'une famille patricienne ou sacerdotale. Sans doute, Sophonisbe ou Salamboo en avaient de toutes pareilles.

Je m'attarde devant les deux hauts-reliefs de grandeur naturelle qui servirent de relief à des sarcophages. Ils représentent deux jolies femmes. La première, qui incline légèrement la tête, écarte de la main droite un long voile dont elle est drapée tout entière. L'autre, également grecque de style et d'exécution, est cependant revêtue d'un costume égyptien, celui que portent les grandes déesses, Isis et Nephtys. Ces deux morceaux confirment l'enseignement qui se dégage des céramiques, des verreries, des bijoux, des pierres gravées et des stèles funéraires. On finit par croire, en examinant tout cela, que Carthage n'a jamais su s'inventer un style, ni même un costume personnel.

L'ENCHANTEMENT DE LA MER MORTE

En vérité, la mer Morte mérite mieux qu'une visite hâtive. Surtout, elle ne ressemble guère à l'image repoussante qu'on s'en fait d'après les livres. Si seulement on prenait la peine de regarder avec des yeux purifiés de toute littérature ; si on essayait d'en contourner les rivages ; si enfin, au lieu de se borner à une seule perspective, on essayait de l'aborder par divers points, alors on estimerait que nul spectacle n'est comparable, en beauté, à celui-là ; qu'il n'y a rien de pareil dans n'importe quel pays de la Méditerranée.

Les monts de Moab !... On les reconnaît tout de suite. On les a si souvent contemplés de Jérusalem ! Mais ici leur forme s'est modifiée. Ce n'est plus la barre violette qui tranchait sombrement sur les fonds aériens. Maintenant, ce sont des étages de dômes et de coupoles, si semblables qu'il faut un peu d'attention pour y découvrir enfin le Nébo, le mont de Moïse, rond et dénudé comme un crâne.

Au-dessous du Nébo, à droite, un coin de mer brille doucement : la corne septentrionale de l'Asphaltite. Mais le déferlement splen-

dide de la plaine éclipse celui de la mer trop basse. Puis, peu à peu, l'œil, ébloui par la lumière blessante, voit s'ébaucher vaguement des acropoles, des décombres de villes, et, çà et là, des rangées de colosses sur leurs piédestaux. Ces fantômes bougent dans la poussière et les vibrations de la chaleur. Des lueurs de safran, des traînées sulfureuses comme à un souffle brusque, puis ces flammes courtes s'éteignent dans le flamboiement de la plaine.

Celle-ci se développe, tout aveuglante de clarté, avec le relief puissant de ses montagnes, avec son sol gravé de figures bizarres, travaillé comme une table de la Loi. Quelle différence avec nos molles vallées d'Europe, nos paysages médiocres, notre sol utilitaire et complaisant, si complètement asservi à nos besoins! La vallée du Jourdain paraît ignorer qu'il y ait des hommes. Nulle part l'énorme matière n'a été plus visiblement façonnée sous le pouce de Dieu. C'est modelé, aiguisé en arêtes vives, bâti, semble-t-il, pour l'éternité. Et cette nudité implacable est tellement riche de souvenirs, qu'une moitié du monde en vit encore.

Mais ici, comme partout en Orient, les contrastes sont aussi soudains qu'inattendus.

Après cette vision au désert biblique, la douce oasis de Jéricho est d'abord une surprise, puis un repos pour les yeux. Par un soir tiède d'hiver, quand le hâle toujours brûlant de la journée est tombé, c'est délicieux de suivre un de ses chemins ombragés qui serpentent sous la verdure, en longeant les rigoles où luit vaguement, à travers les paquets d'herbes, un filet d'eau murmurante. Çà et là, derrière des rideaux de peupliers, émergent quelques maisons chrétiennes, très basses et toutes blanches, pareilles à des fermes perdues. L'Angélus tinte, on ne sait où, derrière les branches recourbées en ogive des bananiers. Des religieux se hâtent vers une chapelle invisible. Une femme ramasse des linges étendus sur une haie. Dans la pénombre suave et fraîche, les formes estompées et fondues se ramènent à des images familières pour nos yeux d'Occidentaux. C'est la douceur des crépuscules dans tous les pays du monde.

Et puis on rentre à l'hôtel. Comme à un choc brusque et désagréable, la poésie flottante qu'on rapporte du dehors s'évanouit au contact des banalités européennes artificiellement transplantées sur cette terre rebelle : la table d'hôte

Les gorges de l'Arnon, affluent de la mer Morte, vue prise vers l'est.

(Ce site, aux murs de grès teinté, constitue un des plus merveilleux paysages de la Palestine.)

misérable, le hall prétentieux avec ses étagères et ses guéridons encombrés de bibles anglaises et de vieux journaux illustrés, avec ses divans, ses boiseries et ses tapis de pacotille, toute sa camelote de bazar levantin. Mais ce n'est qu'un instant de confusion et de désarroi. La présence toute proche de l'Asphaltite vous obsède ; le sentiment qu'on respire l'air d'un pays si chargé d'histoire vous emplit d'un tel afflux d'émotions, d'images et d'idées, que les petites contrariétés ambiantes en sont aussitôt balayées...

La fenêtre du hall est ouverte. Le rebord est encore chaud du grand soleil de la journée. A portée de la main, une branche chargée de roses blanches et de roses roses dessine ses feuilles triangulaires sur la transparence lumineuse du ciel. Les cimes bleuâtres de l'oasis ondulent dans la clarté lunaire, une clarté si pure que c'est moins la nuit qu'un jour voilé.

Alors, on se sent l'âme tendue comme un instrument aux vibrations prodigieuses. Les moindres souffles vont s'y amplifier en résonnances infinies. Ce pays si vieux vous enivre de tous les philtres intellectuels qui s'y sont

déposés d'âge en âge, comme en un gigantesque creuset. Des figures héroïques, pastorales ou sacrées, accourent de tous les points de l'horizon, surgissent des profondeurs du passé. On songe que les gestes essentiels dont a vécu l'humanité et qu'elle n'a fait, depuis, que recommencer, ont été ébauchés dans cette plaine et sur ces montagnes. C'est ici qu'a jailli la grande source où se désaltère toujours notre soif spirituelle.

S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS

S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS

Parmi les grands seigneurs, nous avons en France une phalange d'explorateurs d'autant plus glorieuse, que la mort s'y est acharnée avec une opiniâtreté vraiment étrange. Les noms du duc d'Uzès, du prince Henri d'Orléans, du comte du Bourg du Bozas, pour ne citer qu'au hasard, sont sur toutes les lèvres.

Grâce à Dieu, le chef de la maison de France, S. A. R. Louis-Philipe d'Orléans, est rentré sain et sauf de ses explorations dans les régions polaires. En lisant les récits qu'il a publiés, on sent avec quelle haute conception de sa grandeur il dépouille la dignité du roi pour endosser l'armure du simple preux. Marin dans toute l'acception du mot, il met sans hésiter le cap vers les mers les plus rudes et les plus dangereuses, de même que ses ancêtres couraient au plus fort de la mêlée sur les

champs de bataille. Ces récits de trois campagnes, souvent très laborieuses et très périlleuses, émeuvent aussi par l'accent de touchante affection du royal explorateur pour sa patrie qui l'exile. Qu'on en juge par les lignes suivantes, extraites des livres où le charme de la forme s'allie à la noblesse de la pensée.

CHASSES ET CHASSEURS ARCTIQUES[1]

En relisant, pendant mes campagnes, les récits des anciens baleiniers, je me suis toujours étonné que cette période de chasse dont nos marins basques avaient pourtant donné le signal, et qui a duré près de trois siècles, ait pu traverser l'histoire maritime sans que la France y prenne plus de part. Ce ne sont pas les hommes qui manquèrent cependant; car, à cette époque, une série de cadets de famille ou d'aventuriers français, coureurs des bois au Canada ou flibustiers aux Antilles, montrèrent un courage et une endurance que les explorateurs et les marins des autres nations n'ont jamais dépassés.

[1] *Chasses et chasseurs arctiques*, par le duc d'Orléans. (Plon-Nourrit et Cie, éditeurs.)

La gloire de nos grands corsaires, Jean Bart, Duguay-Trouin ou du Casse, a fait oublier un peu injustement les exploits de beaucoup d'hommes de notre race[1].

Quel admirable exemple de courage et d'énergie que la vie du Canadien Le Moyne d'Iberville !

En 1686, à vingt-cinq ans, envoyé de Québec à la baie d'Hudson contre les Anglais, il avait attaqué, avec deux canots d'écorce et onze hommes, un navire de douze canons et l'avait enlevé à l'abordage. Deux ans après, à la tête d'une quinzaine de Canadiens, il défend un petit fort contre trois vaisseaux anglais, repousse toutes leurs attaques et leur tue ou prend cent vingt hommes. L'année suivante, il réitère son premier fait d'armes en s'emparant d'un navire ennemi avec une simple chaloupe.

Et je ne parle ni de ses campagnes à Terre-Neuve, dont il chassa presque totalement les Anglais; ni des trois expéditions en Louisiane qui précédèrent sa mort à la Havane, où il fut terrassé par la fièvre jaune.

[1] Ici le prince d'Orléans raconte un beau fait d'armes; mais l'absence de place nous oblige à renvoyer le lecteur au volume signalé ci-contre.

Il faut lire, dans l'ouvrage de M. P. Heinrich, le résumé des services rendus à la France par d'Iberville et ses dix frères, petits-fils d'un hôtelier de Dieppe qui fit souche de héros, pour comprendre quels prodiges accomplirent nos colons d'Amérique : les yeux se mouillent de larmes reconnaissantes en voyant tous ces enfants d'une même famille donner successivement leur santé ou leur vie pour l'honneur de la mère patrie. Non, ce ne sont pas les marins aventureux et braves qui ont jamais manqué dans notre pays, et pour un nom, pour un fait d'armes peu connu que je viens de citer, on en trouverait cent méritant aussi de vivre dans notre souvenir, patrimoine glorieux de notre France !

. . . . . .

La mer restera toujours la meilleure école d'énergie et de discipline. C'est à la mer que j'ai éprouvé les émotions les plus saines de ma vie, que j'ai senti le plus nettement la présence de Dieu, que je me suis rendu compte qu'au moment du danger, les distinctions sociales s'effacent, et que celui qui veut commander doit s'en être montré le plus digne.

LA CHASSE A L'OURS

La chasse à l'ours, telle qu'elle est pratiquée maintenant en été, est le triomphe de la longue-vue et de la carabine de précision. Elle consiste à suivre avec le navire le bord des champs de glace, tandis qu'un homme, placé en vigie dans un tonneau en tête du mât, surveille avec soin la banquise. Ce tonneau se nomme le nid de pie ou de corbeau, et joue un grand rôle à bord de tous les navires polaires.

Lorsqu'une tache jaune, couleur caractéristique de l'ours sur la neige, attire l'attention du veilleur, il l'étudie à la longue-vue et peut ainsi, par les journées claires, reconnaître le gibier à quatre milles de distance.

En général, l'ours ne s'effraye pas de l'approche du navire, pourvu qu'il vienne à la voile ou que la machine fasse peu de bruit. J'ai souvent tué des ours à cinq cents mètres avec ma carabine Manlicher, et parfois je les ai tués du premier coup.

La venue de l'ours, lorsqu'il est attiré par l'odeur ou simplement par la curiosité, est vraiment un intéressant spectacle. Ce magnifique

animal, qui se sent maître incontesté de son empire, approche à pas lents, se dressant sur les pattes de derrière tous les dix mètres, en balançant doucement la tête de côté et en portant le nez au vent de manière à bien fixer d'où vient l'odeur.

Parfois il se met debout sur un hummock pour dominer le chaos de glace qui l'entoure ; parfois il se tapit comme un chat derrière un bloc pendant quelques minutes, ne laissant passer que son large museau noir, sur lequel il ramène de temps en temps ses deux pattes de devant, comme s'il voulait cacher cette partie trop visible de sa personne.

Je me souviens qu'une nuit, pendant notre emprisonnement dans la banquise de la mer de Kara, trois ours vinrent rôder autour de la *Belgica*.

Dans la pénombre du soleil de minuit d'août déjà rasant l'horizon, ces trois animaux prenaient des dimensions fantastiques. A part un craquement de loin en loin sur la glace, leurs pas ne produisaient aucun bruit, et c'était un spectacle à ravir une âme d'artiste que de voir ces spectres se glisser entre les hummocks et les flaques de dégel.

J'ai certainement eu plus de plaisir à les suivre ainsi des yeux pendant quelques minutes, qu'à les foudroyer ensuite tous les trois.

Quand les champs de glace sont peu étendus et épars, on cherche à effrayer l'animal, soit en débarquant des hommes pour faire une battue, soit simplement en approchant du bloc où il se trouve.

L'ours se jette alors à la mer. Dès cet instant il est perdu ; avec une embarcation on se met à sa poursuite, on le rejoint, et une balle à la tête achève le drame. Il n'y a pas à craindre de le perdre, puisque que le cadavre des ours ne coule pas, à moins qu'il ne soit d'une maigreur exceptionnelle. Si l'animal se trouve sur un grand champ et que l'on cherche à l'approcher avec un canot, il prend immédiatement la fuite. On a quelquefois la chance qu'il coure le long du bord de la glace, et dans ce cas, s'il arrive à un cap formé par le champ, il se jette à la mer, et les rameurs le rejoignent facilement. Si, par contre, il s'enfuit vers l'intérieur de la glace côtière ou d'un grand floe, il n'y a aucune chance de le reprendre.

Les ours chargent et attaquent l'homme en

hiver, ce n'est pas douteux ; mais en été je n'ai jamais vu qu'une fois un ours charger vraiment les chasseurs, et c'est parce qu'il avait été blessé la veille d'une balle dans le ventre qui l'empêchait de s'enfuir.

LE BARON HULOT

LE BARON HULOT

Entre les explorateurs qui affrontent des régions qui étaient encore insoupçonnées et les voyageurs qui promènent leur sagacité savante dans les pays physiquement connus, le baron Hulot tient une place spéciale. Ses connaissances sont plus étendues que celles de l'explorateur qui se confine à un but nettement défini; ses itinéraires sont plus hardis que ceux du voyageur qui flâne avec son bagage philosophique, littéraire ou artistique.

Ancien élève de l'École des sciences politiques, il s'attache surtout au questions les plus diverses : l'âme des populations, leur histoire, leur religion, leur littérature; le sol, le sous-sol, le climat. Passé, présent et avenir, il fait défiler devant nos yeux tout ce qui constitue la vie sur le théâtre qu'il a choisi.

Mais il ne se contente pas des sites et des êtres que les steamers et les chemins de fer mettent à la portée des autres voyageurs. Au Canada, par exemple, il entreprend, pour visiter la tribu indienne des Montagnais, une très pénible et longue excursion au lac Saint-Jean, que nos contemporains d'Europe n'ont jamais vu. Dans le nord des États-Unis, il agit de même, en voyageur intrépide, dédaigneux de tout confort et de toute prudence.

Et quel guide agréable à suivre, à travers les forêts du nouveau monde, les grands lacs, la prairie, même lorsqu'il les franchit en wagon ou en bateau ! La nuit, il soulève le rideau de sa couchette, et les paysages de neige ou aquatiques nous apparaissent successivement dans toutes leurs variétés. Le jour, il nous conduit sur son cheval, ou dans une carriole étrange, vers quelques campements d indigènes ou dans les *corrals* des cow-boys, toujours à l'affût d'une curiosité, toujours plein de joyeuse humeur.

LE CHAR [1]

Les charretiers nous transporteront jusqu'aux dernières limites de la colonisation et les franchiront pour atteindre le campement des sauvages montagnais.

Le « charretier », qu'est-ce que cela [2] ? — C'est un cocher. Le cheval prend le titre de « trotteur », et la voiture s'appelle un « char ». On « embarque » et l'on « débarque », ce qui n'est pas sans analogie avec le « comment naviguez-vous ? » des Flamands.

Bêtes et gens nous conviennent à ravir, mais le char ne se recommande que par son originalité. Figurez-vous une planche de deux mètres de long, mince et flexible, clouée sur les essieux de deux paires de roues ; un brancard pour le trotteur, un tabouret en avant pour le charretier, un autre au milieu pour les voyageurs, et vous aurez une idée fort complète du véhicule chargé de nous mener « contre vents et marées » pendant quatre jours. Sur votre siège rudimen-

[1] *De l'Atlantique au Pacifique*, par le baron E. Hulot. In-12, chez Plon-Nourrit et Cie, éditeurs.

[2] Au Canada on se sert des vieux termes français, qui ont disparu de notre langue.

taire, un client pourrait s'asseoir à la rigueur; mais à deux nous l'envahissons, chacun débordant de son côté et s'y cramponnant de toutes les forces de ses poignets.

La carriole de Paul S... et de Gustave D... précède la nôtre et manœuvre de bâbord à tribord, sautant au moindre choc. La vigueur de l'attaque trouve un instant cette paire d'amis sans défense; ils perdent le contact du tabouret, puis se raccrochent comme ils peuvent, à grand renfort de rétablissements. C'est une véritable séance de voltige fantaisiste. Tandis que D... et moi nous jouissons du coup d'œil, notre planche fléchit, et, rebondissant comme un ressort, elle nous projette tous deux sur le dos du cocher. Nous devenons sérieux. Luttant à notre tour contre les cahots de la route, nous parvenons à nous maintenir dans notre panier à salade. Mais voilà du nouveau. Le chemin que nous suivons, bordé de profondes ornières, descend à pic le long d'un ravin. Bien entendu, pas de frein à nos chars. Nos chevaux, sans attendre le moindre signal, partent au train de charge sur cette pente incroyable, pour escalader à la même allure, sans doute en vertu de la vitesse acquise, le mamelon qui se dresse

devant nous. Dans ce pays ignoré de l'Administration des ponts et chaussées, les plis de terrain se succèdent, et le même manège se répète indéfiniment. Nos bêtes sont à la hauteur de la situation, et nous-mêmes, imitant les charretiers, nous évitons les chutes par des mouvements savamment combinés.

LES COW-BOYS

Quatre heures sonnent, et nous descendons à la station de Médora, dans la prairie. Dominant un mamelon, se détache un élégant chalet, celui du marquis de M... et de sa famille. Deux cents hommes sont occupés dans ses *ranchs* et les abattoirs. Des *cow-boys* vont et viennent du côté d'un bar, et souvent ils annoncent leur arrivée en brûlant une cartouche; c'est leur manière d'appeler le garçon.

Avec son feutre gris à larges bords, sa chemise de cuir brodé sur le plastron, avec son pantalon de peau de buffle dont les franges pendent sur le côté, avec ses éperons colossaux destinés à éventrer les chevaux, avec sa carabine en sautoir et les deux revolvers imposants qu'il s'attache à la taille, le *cow-boy* fait

l'effet d'un arsenal vivant. Cavalier incomparable, il passe son existence à chevaucher dans la savane et à chercher noise à l'Indien.

Douze ou quinze hommes de cette trempe suffisent pour garder trois mille bœufs. Il faut les voir, emboîtés dans leurs selles mexicaines fortement relevées, les pieds plongés dans le sabot de cuir ou de bois qui leur sert d'étrier. Le cheval comprend son maître à la parole, et la plupart du temps l'écuyer dédaigne l'emploi des aides. Le mors, souvent en argent massif, est un instrument de supplice qui abîme la bouche du patient. Le *cow-boy* ne le prend que pour parader dans les villes. Dans la prairie, il conduit son cheval à l'aide d'un nœud coulant qu'il lui passe sur le nez.

Du lever au coucher du soleil, le petit peloton surveille les milliers de bœufs placés sous sa garde. Il poursuit les fugitifs, leur jette le lazzo et les réduit à l'impuissance. Quand une panique affole le troupeau, les cavaliers se dispersent et chargent séparément sur les meneurs au risque de se faire encorner. Le soir, on allume un grand feu, et le marmiton de la bande confectionne un brouet qui jadis aurait écœuré le plus audacieux des Lacédémoniens. Après le

repas, on s'étend sur la dure. Le lendemain, cette vie active, fatigante, dangereuse, recommence, et tous les jours, hiver comme été, elle se répète, entrecoupée seulement par des courses à la ville voisine, quand la paye est touchée.

Alors les *cow-boys* se retrouvent. Ils ont gagné cinquante dollars par mois à leur rude métier. Maintenant ils s'attablent, jouent tout ce qu'ils possèdent et boivent du whisky. Les désaccords surviennent, et parfois le revolver coupe court à la discussion.

Vivant de la vie sauvage, le gardien de bestiaux prend les habitudes du sauvage. Comme le Peau-Rouge, il est insoumis et fait peu de cas de l'existence ; comme lui, il observe scrupuleusement les lois de l'hospitalité. Un touriste présenté par un *cow-boy* à ses compagnons devient un hôte qu'il s'agit de recevoir dignement. Il y a de la chevalerie dans ses procédés à la fois délicats et barbares : on sent l'homme primitif et l'homme civilisé.

Ce brigand-gentleman est ami du luxe. Personne ne dépense plus que lui pour s'équiper et se vêtir. Ses armes sortent des meilleures fabriques. Le harnachement de son cheval n'a pas de prix. Il paye son chapeau quatre-vingts

ou cent francs, sa chemise le double, et ses vêtements quatre fois ce que coûtent les nôtres.

Un dernier trait qui distingue le *cow-boy*, c'est son origine. Il arrive de tous les pays ; il appartient à toutes les classes de la société. Pâtres, cultivateurs, commerçants, bourgeois, fils de famille, trouvent place dans la grande confrérie du Far-West. Les joueurs malheureux et les prodigues mis au vert fournissent une bonne part du contingent.

Nous passons la soirée avec un Hollandais qui entre de plein droit dans cette dernière catégorie. Très épris de Paris, il a mené la grande vie dans nos cercles et sur nos boulevards. Un jour, son porte-monnaie, consulté, lui refusa tout service. Le citadin traversa l'Atlantique et vint dans l'Ouest en qualité de *cow-boy*. Trois ans se sont écoulés ; le gardien de bestiaux est devenu propriétaire d'un *ranch*. Il a cent chevaux, valant en moyenne cent dollars chacun. Peu à peu les blessures faites à la bourse se cicatrisent, et le troupeau s'arrondit. « Je donnerais dix ans de ma vie, nous dit-il, pour assister une fois encore au retour du Grand-Prix. » L'ex-viveur reste abonné au *Journal amusant* et à la *Vie parisienne ;* tous

Quand une panique affole le troupeau, les cavaliers se dispersent et chargent séparément sur les meneurs.

les huit jours il fait quarante kilomètres pour aller chercher ses journaux.

Le marquis de M... nous fait très aimablement les honneurs de son domaine et téléphone à Mme de M..., qui voudra bien nous recevoir.

Le jeune ménage habite depuis 1883[1] ce pays perdu. Le canton lui appartient, et ses *ranchs* peuvent se promener sur un espace illimité. Avant M. de M..., personne n'avait eu l'idée d'abattre sur place et d'expédier directement la viande sur les marchés américains. Les années que le marquis a passées à Saint-Cyr et à Saumur l'avaient rompu aux fatigues. Il couche au besoin dans la savane et passe ses journées à cheval pour surveiller ses employés.

Cette existence mouvementée n'est pas sans danger. Dans une de ces tournées, il faillit perdre la vie. Trois *cow-boys* avaient juré de se débarrasser de lui. Les malfaiteurs cernèrent M. de M... près de Little-Missouri et le reçurent à coups de fusil. Il riposta, blessa le premier agresseur, tandis que son compagnon fidèle brisa d'une balle le crâne du deuxième. La partie était gagnée.

[1] C'était écrit en 1887.

LOUIS GENTIL

LOUIS GENTIL

M. Louis Gentil est un professeur de Faculté que le marquis de Segonzac a chargé des recherches scientifiques pendant ses missions au Maroc. On sait que pour voyager sans une forte escorte militaire dans notre nouveau protectorat, la première condition est de cacher sa qualité d'Européen. L'admirable vicomte de Foucauld, l'explorateur savant et intrépide que M. Étienne a appelé « le grand Foucauld », s'était travesti en israélite ; Segonzac se dissimulait en modeste Arabe dans la caravane d'un chérif. Grâce à sa connaissance parfaite de la langue arabe, M. Gentil s'est aussi transformé en indigène, et il a zigzagué dans les régions les plus tourmentées et les moins connues de l'Atlas, presque seul, et souvent en piéton, sac au dos. Bravant les plus grands dangers parmi les tribus anarchiques, il est parvenu avec des

peines infinies à recueillir une quantité considérable de renseignements de toutes sortes. Le récit de son voyage, qu'il traite de modeste journal de route, est en effet fort simplement écrit ; mais c'est un modèle de simplicité, que peu d'auteurs savent atteindre. Elle ajoute un charme tout particulier aux descriptions et aux narrations de cette exploration, si intéressante dans ses moindres détails. Nous en extrayons l'opinion bien fondée de l'écrivain sur le caractère des Arabes du Maroc, si mal connu, même aujourd'hui.

LE CARACTÈRE DES MAROCAINS [1]

Bien que je me sois astreint, dans les pages qui vont suivre, à ne rien conclure de mes observations au point de vue de la sociologie musulmane, je demanderai la permission de me départir un instant, en faveur du caractère des Marocains, de la règle rigoureuse que je me suis imposée.

J'ai rapporté de mes voyages dans le pays du Moghreb le meilleur souvenir de ses habitants.

[1] *Dans le Bled es Siba*, par Louis Gentil. (Masson et Cie, éditeurs, Paris.)

Tanger. — La grande mosquée.

Ma surprise a été grande, je l'avoue, lorsque je me suis trouvé en face de ces musulmans, de rencontrer chez eux, d'une manière générale, des sentiments de générosité et de reconnaissance auxquels je ne pouvais m'attendre.

Durant plusieurs années, en effet, j'ai fréquenté la frontière en Algérie ; j'y ai été peu à peu habitué au spectre de la férocité des Marocains, et les méfaits commis sur notre territoire, par des bandits dont les crimes demeuraient presque toujours impunis, confirmaient, à mes yeux, la prétendue impénétrabilité de leur pays.

Sans doute, le brigandage existe un peu partout ; mais il ne faut pas oublier que le Maroc est avant tout le pays de l'anarchie, et l'on peut s'étonner que les crimes n'y soient pas plus nombreux. Je crois, pour ma part, qu'il serait à donner comme exemple de calme à l'un ou l'autre de nos pays civilisés que l'on abandonnerait seulement pendant vingt-quatre heures à une anarchie aussi complète. Dans mon jugement, je n'implique cependant pas les gens de makhzen, dont la mentalité est toute spéciale.

Comme l'ont remarqué de précédents explora-

teurs, les Marocains ont l'horreur du « Roumi », non par fanatisme, mais parce qu'ils voient en lui l'usurpateur.

De là la difficulté de pénétrer dans le pays, parce que l'Européen qui ose s'y hasarder s'expose à être pris pour un espion et traité comme tel. Mais je crois qu'il serait possible d'y circuler librement et d'y faire des observations de toutes sortes, à la condition d'inspirer à ces braves gens une certaine confiance et d'opposer à leurs protestations le calme et la douceur.

Je n'en veux comme preuves que le respect dont se trouve entouré M. Gaston Buchet dans les tribus du Maroc septentrional, pourtant réputées pour leurs actes de brigandages, et aussi certaines émotions éprouvées au cours de mes voyages.

N'ai-je pas vu, dans le Sous, des gens qui, après avoir harcelé mes hommes de questions insolentes, — parce que j'avais été trahi et qu'ils ne voulaient pas de Roumis chez eux, — exprimaient ensuite des regrets pour l'offense qu'ils m'avaient faite en me soupçonnant ainsi?

Dans les Aït-Tameldou, le bon Abdallah ne m'a-t-il pas donné des gages de son amitié,

parce que je lui étais sympathique et que je m'étais montré généreux, moi pauvre hère, qui lui avais laissé en cadeau un bol de quelques sous, notre unique ustensile de cuisine?

Je citerai encore, en faveur du caractère des Marocains, ce trait qui le dépeint.

J'ai été, dans mon voyage dans le Sous, accompagné par trois hommes. Deux d'entre eux savaient fort bien qui j'étais, car je les avais engagés à Mogador, où ils m'avaient connu sous le costume européen; j'avais fait la connaissance du troisième, fortuitement, sur ma route. Ce dernier ne pouvait se méprendre sur mon origine à la nature de mes occupations; mais il n'en disait rien, faisant même semblant de ne pas comprendre. A notre retour, au moment de nous séparer, je voulus savoir ce qu'il pensait de moi : « Je ne crois pas que tu sois musulman, me dit-il, parce que je ne connais pas de musulman qui puisse se donner autant de mal dans l'unique but de s'instruire; mais j'ai vu que tu étais bon avec moi, avec mes coreligionnaires; je ne me souviendrai que de cela et te considérerai dans l'avenir comme le meilleur ami. » Que pensera-t-on de mon fidèle Ibrahim? Le récit de mon dernier voyage est

rempli de témoignages éclatants de son dévouement ; mais, parmi les actes de générosité de cet homme, il en est un qui mérite d'être souligné.

Nous revenions du Djebel-Siroua, très fatigués par des marches ininterrompues et aussi par le manque de nourriture. Pour comble de malheur, nous n'avions pu nous procurer, en entrant en pays makhzen, que quelques œufs durs qu'on se partagea le soir. Le lendemain matin, mon dévoué compagnon vint me dire timidement : « Mange, car tu es fatigué. J'ai pensé hier soir que tu ne pourrais pas arriver à Marrakech ; alors je t'ai gardé mon dîner... »

Je pourrais ainsi multiplier les exemples de reconnaissance et de générosité des Marocains.

Aussi ai-je éprouvé un réel plaisir lorsque j'ai recueilli, de la bouche même du chef du sud de l'Atlas, l'aveu spontané de la réputation de bonté et de désintéressement de la France à l'égard des musulmans du nord de l'Afrique. J'ai entendu également exprimer le désir de voir les Français mettre un peu d'ordre et entretenir des relations amicales dans ces pays de l'anti-Atlas, demeurés jusqu'ici entièrement fermés. J'avoue avoir ressenti, ce jour-là, à Tikirt,

une bien douce émotion, parce que les hommes qui parlaient ainsi sont, de tout le Maroc, les plus indépendants peut-être, et que, par suite, leur témoignage est empreint de la plus absolue sincérité.

Je me suis alors demandé, non sans un certain sentiment de fierté, laquelle des nations appelées à prendre part à la grande discussion qui va s'ouvrir[1] pourrait apporter, comme la France, d'aussi légitimes revendications morales sur un pays dont les habitants accepteraient de s'unir à leurs frères d'Algérie !

. . . . . .

La suite de mes voyages a pleinement justifié ma résolution de prendre le costume arabe.

Je me fais une idée, après les diverses péripéties de mes explorations, de l'émotion que j'aurais fréquemment soulevée autour de moi, notamment au sud de l'Atlas, dans le Sous et dans la région du Djebel-Siroua, si je m'étais présenté avec des vêtements européens. Il m'aurait fallu, pour avancer, une escorte non seulement nombreuse, mais encore conduite par un chef ayant beaucoup d'autorité dans le pays même que j'allais traverser.

[1] Écrit en 1905.

Après mes voyages dans le sud marocain, je ne me fais aucune illusion sur la possibilité de passer longtemps pour un musulman ; on est tôt ou tard démasqué.

Ce n'est pas qu'on ne puisse être pris momentanément par les indigènes pour un coreligionnaire, car on peut arriver à s'adapter suffisamment à leurs habitudes ; d'ailleurs, on a toujours la ressource de se retrancher derrière sa qualité d'étranger. Mais pour ne jamais se trahir, il faudrait ne rien faire. Prendre des notes, questionner le long de sa route et chez son hôte, le soir, voilà qui suffit au voyageur pour révéler sa qualité de Roumi ; car le musulman ne s'instruit pas en s'informant, il ne s'inquiète pas, sur son chemin, du nom des rivières qu'il traverse, des villages qu'il aperçoit, des montagnes qu'il contourne.

Il est cependant possible d'être pris pour un frère en ne stationnant que peu de temps au même endroit.

FERNAND FOUREAU

FERNAND FOUREAU

Le Français est éminemment explorateur. On en a la preuve non seulement par le nombre de nos compatriotes qui affrontent les grands voyages, mais par l'étonnante diversité de leur origine. Presque toutes les carrières ont fourni des pionniers à l'illustre phalange : officiers, marins, médecins, gens de lettres, ecclésiastiques, professeurs, savants de toutes sortes, ont concouru à répandre au loin le prestige de la France.

Un des plus grands d'entre eux, M. Fernand Foureau, était colon ; mais il n'était pas un colon ordinaire. Installé dans le Sud algérien pendant vingt années, il avait fait neuf voyages dans le Sahara et parcouru vingt et un mille kilomètres, lorsqu'en 1898 il entreprit d'exécuter le célèbre voyage d'Alger au Congo par le Sahara, le Soudan et le Chari. Audacieux et opiniâtre, il sut

convaincre le Gouvernement et les sociétés savantes, à une époque où le récent massacre de la mission Flatters faisait croire à l'impossibilité de réaliser une semblable traversée de l'Afrique. Il eut en outre la bonne fortune de s'adjoindre le commandant Lamy, également préparé à cette lourde tâche par des années d'étude.

La mission Foureau-Lamy a ceci de particulier, c'est que, exclusivement scientifique, elle fut obligée par les événements de devenir guerrière, et exécuta une campagne militaire dont les résultats ont été d'une importance considérable. On se rappelle en effet que, réunie aux successeurs de Voulet-Chanoine venant de l'ouest et à la mission Gentil qui arrivait du sud, elle écrasa les hordes esclavagistes qui désolaient l'Afrique depuis vingt ans et tua leur chef Rabah, dans un combat qui mit fin à son horrible toute-puissance. Mais cette mémorable action devait nous coûter la vie de Lamy, qui y périt héroïquement, par excès de bravoure et de patriotisme.

De la première ligne à la dernière, le récit de cette exploration gigantesque est plus qu'intéressant, il est passionnant. Et cependant il est rédigé dans un style sobre, qui semble dédaigner

la préoccupation de charmer l'oreille ou les yeux. Mais le lecteur ne s'y trompe pas : cette sobriété est celle d'un écrit lapidaire où les mots sont sertis de manière à donner tout leur éclat, où les sentiments et les émotions se trahissent sans être formulés.

Dans ce livre, rédigé à chaque étape comme un journal, nous extrayons les feuilles où M. Foureau a noté sa visite au théâtre du massacre de Flatters et de ses malheureux compagnons.

UNE VISITE AU PUITS TADJENOUT [1]

Depuis que la mission était entrée dans le territoire de l'Anahef, nous nous étions inquiétés de savoir de quel point il nous serait le plus facile et le plus court d'atteindre le puits où fut massacré le colonel Flatters. Nos deux guides avaient répondu que ce serait là une opération très difficile ; que le pays était montagneux, sans piste, sans végétation et sans eau.

Sur une route pareille, il ne fallait pas songer à emmener toute la mission. Il fut convenu que

[1] *D'Alger au Congo*, par F. Foureau. (Masson et Cie, éditeurs.)

nous partirions seuls, Lamy, Dorian, Leroy et moi, sous la simple escorte de trente Chambba. Nous étions tous montés à méhari et nous n'emportions que quelques outres d'eau, sans aucun bagage.

Nous quittons le camp le 20 janvier, à la première heure.

22 *janvier*. — Après avoir traversé pendant deux jours une région de gorges superbes, nous partons au petit jour, bien décidés à atteindre le soir même le puits du massacre. Nous sommes toujours dans les schistes et les granits désolés ou infertiles. Nous continuons dans un chaos très rude et très difficile, passant d'un ravin dans un autre par des cols très rugueux et très étroits, qui nous font atteindre celui où était établi le camp du colonel Flatters lorsqu'il se porta, pour boire, au puits du massacre.

Le puits, à notre grand désappointement, est à sec : aucun vestige ne subsiste. A trente mètres du puits, une énorme touffe d'éthel, entièrement brûlée, dresse, grimaçants vers le ciel, ses troncs noircis de feu sur un lit de cendre. Nous recueillons pourtant un fragment de talon de soulier d'origine européenne, quelques débris d'os calcinés. Un peu plus loin, à huit cents ou mille

mètres au nord-est, on trouve un humérus gauche. Est-ce là un débris de nos compatriotes? C'est bien difficile à décider; et pourtant il paraît que le capitaine Masson a été tué en ce point précis, parce que, blessé tout d'abord au puits, il avait pu sauter sur son cheval et s'était éloigné dans cette direction, où il avait été traîtreusement achevé par un Targui masqué derrière un rocher. Quant à Flatters, il avait donné sa jument à tenir à l'un des guides touareg; et ce dernier, au moment où les masses touareg chargeaient, a enfourché la jument en disant au colonel qu'il allait voir si ces arrivants étaient des Ahaggar ou des Azdjer, c'est-à-dire des amis ou des ennemis.

Il est évident que le puits de Tadjenout était un point admirablement choisi pour y organiser un guet-apens : pour y venir boire, la colonne des chameaux, de leurs conducteurs et de l'escorte est dans l'obligation absolue de s'allonger énormément, puisque les cols ne peuvent être franchis qu'à la file indienne, soit un par un. Cette disposition du terrain ne permet donc pas d'arriver au puits en groupe important, et par conséquent en force.

Un ravin annexe, situé à cent mètres en amont

et à angle droit, avait permis aux bandes touareg de se masser d'avance et de se masquer ; ils n'ont eu qu'à se précipiter brusquement dans le lit major, lorsqu'ils ont vu la tête de colonne s'arrêter au puits.

Les Azdjer m'avaient averti que les Ahaggar, pensant que les Français viendraient rechercher les ossements de leurs compatriotes, les avaient entièrement brûlés de façon à ce qu'il ne restât aucun souvenir visible du massacre.

Après avoir fait ces tristes constatations, nous ne pouvions pas nous éterniser en ce point, où nous ne trouvions ni boisson, ni végétation : il nous restait à peine la quantité d'eau suffisante pour permettre à chacun de boire une tasse de café : nous fûmes donc obligés de reprendre notre marche jusqu'à la nuit. Après nous être fait indiquer la route nouvelle à suivre, — car la nécessité de toucher à un puits nous forçait à prendre un itinéraire différent, — nous détachions en avant le guide et trois de nos Chambba, avec ordre de rapporter sur leurs montures trois ou quatre outres d'eau s'ils trouvent dans les puits des environs quelque peu de liquide.

Après une marche d'une dizaine de kilo-

mètres, dans des lits de torrents bordés de collines rugueuses et arides, nous campions à la nuit close. Depuis le 20 janvier nous avions parcouru cent quarante kilomètres, soit une moyenne de quarante-sept kilomètres par jour, en terrain extrêmement difficile et le plus souvent dans des thalwegs étroits de roches et d'éboulis d'un accès parfois presque impraticable.

INSTALLATION DANS L'AÏR

Nous nous installons ici pour un séjour dont nous ignorons la durée, mais qui est indispensable aussi bien pour étudier le pays que pour nous procurer des moyens de transport, puisque la moitié de nos animaux a péri et que ce qui nous reste n'offre, pour ainsi dire, aucune résistance.

Le premier soin de Lamy est de faire établir une ligne de bagages tout autour du campement, en attendant l'édification de la zériba protectrice.

Nous étions à peine installés, que nous voyons arriver quantité d'enfants, négrillons ou demi-sang, tous très noirs du reste, qui, moyennant

quelques dattes, s'empressent d'aller aux divers puits remplir les récipients des tirailleurs. Ces négrillons sont revêtus uniquement d'une sorte de pantalon, consistant en une peau tannée qui, fixée autour de la taille, est simplement ramenée entre les jambes et rattachée de l'autre côté à la ceinture. C'est plutôt un caleçon de bain, ce vêtement national de l'Aïr.

Dans l'après-midi, les palabres commencent : les chefs viennent s'entretenir avec nous. C'était le prélude des innombrables réunions que nous allions avoir et qui, malheureusement, jamais n'aboutirent à aucun résultat, si ce n'est de dépenser en pure perte beaucoup de diplomatie. On nous reçoit très bien en apparence ; mais quant au fond, c'est une toute autre affaire. L'affabilité de l'accueil est uniquement due à la force dont dispose la mission.

25 février. — Les chameaux, ayant bu dans la matinée, sont envoyés au pâturage sous le commandement du capitaine Reibell, avec la moitié des officiers et de l'escorte, dans une vallée située à une quinzaine de kilomètres à l'ouest.

Pendant que se tiennent les palabres, tantôt avec des gens d'importance, tantôt avec le menu

fretin, les gamins continuent les corvées d'eau ; de même, des négresses viennent offrir de laver le linge des hommes pour une rétribution en dattes. Les gens du village nous vendent un peu de lait frais, mais surtout du lait aigre dans des calebasses, des fromages du pays qu'ils nomment *quémaria ;* des cuillers de bois de fabrication locale, assez artistiques comme forme ; des selles de méhari, quelques légumes. Tout ce monde désire être payé soit en dattes, soit en cotonnades européennes, appelées *malti.* Le malti, c'est l'argent par excellence ici. Les indigènes possèdent aussi quelques zébus, des moutons à poils et des poules ; mais rien de tout cela n'a encore apparu sur le rudiment de marché qui commence à se former près de nous.

Un nègre qui avait, hier, laissé boire à un puits particulier appartenant à son jardin, est venu réclamer un cadeau. Les négociants tripolitains viennent aussi palabrer ; ils attendent depuis longtemps des moyens de transport. Ils nous donnent des renseignements utiles : au Damergou, après la saison des pluies, on peut boire à de nombreux ghedirs ; en saison sèche, on doit se contenter de puits, et ces puits sont toujours à débit extrêmement faible, à tel point

qu'il faut puiser l'eau quart par quart. C'est pour cette raison que l'on trouve fréquemment au même point jusqu'à *cinquante*, *soixante* ou *soixante-dix* puits.

26 février. — Chaouchi nous annonce que nos chameaux sont dans un bon pâturage, à assez courte distance du camp. Cette nouvelle nous met en joie ; enfin ces malheureuses bêtes pourront se nourrir en paix pendant quelque temps ! Malheureusement elles sont atteintes de gale, et cette maladie, redoutable pour elles, fait de rapides progrès dans le troupeau. Les Touareg, qui ne connaissent pas le goudron de genévrier, le remède algérien de cette maladie, nous ont promis de faire fabriquer pour nous un autre remède, qui consiste en un badigeonnage au suc des graines de coloquinte.

Les tirailleurs sont très occupés à recueillir des perches de dattiers pour édifier les gourbis du camp ; nos ordonnances vont faire de même pour nous. La température diurne s'élève beaucoup, et le séjour des tentes est déjà insupportable, tandis que, sous des gourbis recouverts de feuilles de palmiers et à cloisons verticales de même nature, l'air circule et entretient une fraîcheur relative.

Aujourd'hui grand palabre, auquel assiste un grand et beau vieillard touareg blanc, chef de la tribu des Kel-Fadé. Les campements sont actuellement à une cinquantaine de kilomètres de nous. Il est venu ici réclamer aux Tripolitains la taxe de passage sur son territoire. Dans ce palabre s'agite toujours la question des chameaux à acheter et du droit de péage.

C'est un soulagement, toujours, lorsque se terminent les réunions de ce genre, et il semble que tout soit au point et qu'il ne reste plus qu'à attendre les limites fixées dans la discussion; mais, hélas! rien n'est moins exact.

27 février. — Les gourbis pour les hommes sont à peu près terminés: certains des nôtres sont déjà édifiés. Le camp prend tournure, on dirait les guinguettes et les tonnelles des environs de Paris; il n'y manque, le soir, qu'un orgue de Barbarie et quelques lanternes vénitiennes.

En attendant les promesses des indigènes, nous épuisons nos réserves de vivres. Quant à la viande, elle nous est uniquement fournie par ceux de nos chameaux devenus trop invalides, au point de ne pouvoir plus se traîner. Je laisse à penser quelle était la qualité de cette

viande et quels pot-au-feu elle fournissait : chair spongieuse et insipide, ne possédant plus aucun principe nutritif.

28 février. — Lamy est parti ce matin, accompagné de Dorian et des spahis, pour aller visiter le village de Séloufiet. Mon cheval est blessé et ne peut encore porter la selle : comme les autres, il souffre du manque de graines. Les indigènes se sont décidés à nous vendre aujourd'hui un zébus et sept moutons, à environ 0 fr. 75 le kilo.

Enfin ! voilà un envoyé de Tégoumane ! Il prétend que deux cents chameaux sont déjà rassemblés pour nous ; que Tégoumane, parti à la recherche des autres, demande que l'on prolonge un peu le délai qui lui a été fixé. Toutefois, comme la confiance que nous avons en ce noble Targui est très restreinte, comme il a déjà été soupçonné de noirs desseins, nous avons agité avec Lamy la question de savoir s'il ne serait pas plus prudent de partir très prochainement pour In-Azaoua, avec ce qui nous reste de chameaux. En principe, si d'ici peu rien de favorable ne se produit, c'est à ce parti que nous nous déciderons.

Tous les soirs on entend près de nous, dans

les jardins et autour des huttes, des chants interminables qui se prolongent très avant dans la nuit. C'est presque toujours la même phrase, de cinq notes seulement, accompagnée d'une basse consistant en coups réguliers frappés sur un tambour, ou même simplement dans les mains. Comme dans toute l'Afrique, ces chants font rage surtout pendant les nuits de lune.

1er mars. — La disposition de notre camp est la suivante : au centre, un espace libre entouré des tentes et gourbis des hommes et des officiers ; en seconde ligne, tous les bagages rangés régulièrement et formant une enceinte continue, percée seulement de deux portes ; enfin la zériba épineuse qui entoure le tout, laissant entre elle et la ligne de bagages un espace libre de quinze à vingt-cinq mètres de largeur, suivant les facilités du terrain. Dans cet espace libre, on a placé la corde d'attache des chevaux, un petit parc pour les zébus ou moutons, enfin un petit hangar couvert servant de retraite aux sous-officiers qui surveillent le marché ou achètent le vert, la paille, etc. Tout le reste de l'espace sera employé à remiser les chameaux, la nuit, lorsqu'ils reviendront de boire. Lamy a donc établi là une sorte de

redoute qui, défendue par quelques fusils, présente une résistance considérable contre le genre d'ennemis que nous pourrions avoir à craindre. Deux petites buttes de terre naturelles, mais qui ont été aménagées à cet usage, portent nos deux pièces de canon, qui commandent ainsi à peu près tout le pourtour.

3 mars. — Dès le matin, le capitaine Reibell arrive, ramenant les chameaux pour l'abreuvoir. Tous les animaux paraissent en mauvais état, et, bien qu'ils aient eu de la nourriture, ils ne se refont pas et s'épuisent lentement. Ils sont finis et ne me paraissent guère capables de fournir un effort de quelques semaines avec une charge sur le dos. Quinze d'entre eux sont morts pendant la durée du pâturage, et six sont restés en route ce matin, incapables de marcher davantage. La gale et le surmenage antérieur ont eu raison de ce qui nous reste.

5 mars. — Les négociants venus de Rhat font de continuelles stations au camp. Ils nous entretiennent du passage ici de trois Européens (Barth et ses compagnons) : ils étaient alors enfants, mais ils ont conservé ce souvenir précis. Quant à Bary, dont le voyage est beaucoup plus récent, un certain Mohamed non seule-

ment nous en parle longuement, racontant les soins médicaux que ce voyageur donnait à chacun, mais il nous montre des objets provenant de lui, entre autres les premiers feuillets d'un livre. Le souvenir très frappant lui est resté, en particulier, d'un purgatif violent que leur administra Bary, et il accompagne son récit d'imitations de bruits aussi typiques que peu convenables.

6 mars. — Pour la confection de la zériba, on a abattu nombre de maîtresses branches de gommiers, ce qui nous a permis de constater plusieurs choses intéressantes : tout d'abord, que le gommier nourrit assez fréquemment une plante parasite qui pousse sur ces branches à la manière du gui de France, dont il est du reste le cousin. En second lieu, nous remarquons que ces arbres sont très fréquemment recouverts comme d'un tissu épais de toiles d'araignées : ces toiles, sur lesquelles la poussière impalpable de la région s'accumule peu à peu, donnent à ces végétaux une physionomie particulièrement singulière et feraient croire de loin que leur tête est entourée d'un voile gris. Enfin les brindilles extrêmes des gommiers portent une quantité énorme de

tubes gris, presque cylindriques, qui ne sont autre chose que des chrysalides. En un mot, tout est inattendu dans cette région. Ainsi, un autre fait étrange dans ce pays sans eau, c'est l'étonnante quantité de libellules qu'on voit voltiger partout.

LE CAPITAINE LENFANT

LE CAPITAINE LENFANT

Accomplir un voyage en Afrique sur une chaloupe à vapeur, puis sur une flottille d'embarcations pleines de caisses de provisions, semblerait une promenade aisée et agréable. Mais les eaux où ont navigué le capitaine Lenfant et ses compagnons sont celles du Niger, encombrées de rapides très dangereux, et les innombrables provisions destinées à ravitailler nos postes du Soudan décuplaient les difficultés de cette hardie navigation. C'est au prix d'efforts inouïs que la mission a réussi son entreprise, en remontant le grand fleuve depuis son embouchure en territoire anglais jusqu'à Say, en territoire français.

« Pour comprendre, dit M. Étienne, vice-président de la Chambre des députés, ce que cette expérience a coûté de peines, ce qu'elle comporte d'obstacles vaincus et de périls affron-

tés, il faut lire le pittoresque journal du chef de la mission. »

Le colonel Peroz, qui commandait à la même époque le territoire Niger-Tchad, dit à son tour :

« Bien loin dans le désert, perdus dans les contrées maigres et arides qui s'étendent entre le Niger et le lac Tchad, nous avons appris un jour par un courrier rapide l'incroyable événement : La flottille Lenfant est arrivée ! Les dix-huit cents caisses de vivres dont elle s'était chargée pour nous s'entassent intactes sur la berge. Ces vivres tant désirés et auxquels nous ne croyions pas, et que remplaçait depuis de longs mois le petit mil pilé ; cette blanche farine, ce bon vin de France, allaient être pour nous un réconfortant régal dans nos misères. Et d'abord en nous, seule, à cette nouvelle étonnante, la bête humaine qui avait tant souffert se réjouissait. Puis, calmés, nous nous prenions à réfléchir à l'invraisemblable tour de force qui nous valait pareille aubaine. »

Le capitaine Lenfant a très heureusement donné au Niger le surnom de Nil français ; car c'est bien cette immense artère qui reliera un jour toute notre Afrique occidentale et centrale,

quand les voies ferrées permettront de l'atteindre en partant d'une colonie française, le Sénégal.

Avec la finesse et l'éclat d'un écrivain de premier ordre, le chef de cette admirable mission nous raconte cette navigation, qui n'a duré que trois mois et représente le labeur d'une année.

Chaque page est aussi attachante que la précédente, et choisir les meilleures serait impossible : nous prenons, au hasard, le chapitre du rapide d'Ourou.

PASSAGE DU RAPIDE D'OUROU [1]

Le 6 avril au soir, je fais appeler Tonié, qui est devenu chef piroguier de la flottille. Nous allons voir le rapide d'Ourou : je considère longtemps l'obstacle qu'il dresse devant nous. Et, certes, ce n'est pas un spectacle rassurant. Tonié ne s'étonne de rien et surtout ne parle pas à la légère :

« Y en a beaucoup mauvais, dit-il ; mais moi y a connaisse. »

Puis il redevient silencieux. Il est convenu

[1] *Le Niger, voie ouverte à notre Empire africain*, par le capitaine Lenfant. (Hachette et Cie, éditeurs.)

avec lui que notre chaland passera seul d'abord, et que de l'expérience nous tirerons la meilleure manière de procéder à la montée du convoi jusqu'au sommet du rapide.

Le 7 avril, de bon matin, nous nous embarquons pour tenter le passage : notre chaland est amené au pied du petit bras, à l'abri des remous et des contre-courants qui favorisent notre marche. Les rochers sont découverts, le lit du fleuve est hérissé d'aiguilles sur lesquelles l'eau bondit avec violence ; de chaque côté du rapide, d'énormes lignes de granit longent les rives. En raison de la baisse des eaux, les indigènes peuvent s'y glisser et grimper sur ces appuis pour saisir les cordelettes et tirer l'embarcation. L'obstacle paraît impressionnant. On a devant soi une grande route mouvante, dont la pente est aussi prononcée que celle du boulevard Saint-Michel. Il nous faut quatre heures pour franchir le rapide. Les vagues sautent par-dessus le chaland, que garantit son pontage ; quelquefois la cordelle dérape, et nous partons en dérive, au risque de nous briser sur quelque tête de granit ; mais les Bambaras se jettent à l'eau avec un entrain admirable pour nous remettre en route, et Tonié, qui

tient la barre, nous dirige avec une adresse surprenante. Soudain nous passons, dans une dernière trombe, entre deux rochers ; la vitesse de l'eau qui déferle nous étourdit et nous fascine. Enfin, nous voilà tirés d'affaire.

L'expérience que nous venons de faire avec notre chaland nous apprend qu'il faut alléger les autres embarcations de la moitié de leurs caisses. Nous rentrons au village. Les riverains nous aident à débarquer et à transporter neuf cents colis par voie de terre jusqu'à hauteur du sommet de l'obstacle.

Les impressions que l'on éprouve dans les rapides sont variées. Outre celle du « vertige de la vitesse », il y a l'appréhension constante de prendre un bain. Or le fleuve est infesté de caïmans, et chaque fois qu'un homme tombe à l'eau on voit surgir un de ces horribles habitants du Niger prêt à le saisir. Mais, en admettant que l'on ne se noie pas ou qu'on échappe à la gueule du caïman, on doit être fort endommagé par les rochers lorsqu'on quitte le rapide pour entrer dans la partie calme, et par suite médiocrement en mesure de regagner la rive en nageant.

Le 8 avril, des trompettes retentissent au

loin. C'est une troupe nombreuse qui marche en file indienne, s'approche du village et vient camper devant nous. Elle est précédée d'un cavalier superbe, que des serviteurs entourent en l'éventant avec des feuilles de palmier. Les tam-tam redoublent de vacarme, étouffant le son des flûtes. Le nouveau venu s'avance, à cheval, devant la table sur laquelle nous travaillons, à l'ombre d'un grand arbre; puis, lorsque cette musique sauvage interrompt sa cacophonie, Garba, roi des Oua-Oua, vient se présenter à nous avec des cadeaux : chèvres, peaux de panthères, poulets, etc. Nous échangeons quelques paroles de bienvenue; puis, deux minutes après, exténué de chaleur et de fatigue, il se retire dans une case sous la garde de ses fiancées, deux fillettes de six à huit ans, qui l'éventent sans répit.

Le soir, après déjeuner, nous allons rendre visite à Garba, en lui portant des cadeaux et des souvenirs. Nous sommes accompagnés d'un phonographe, instrument que Sa Majesté noire ne connaît pas. Aussi rien n'est-il plus divertissant que le spectacle du roi, assis devant le cornet acoustique, s'esclaffant aux notes graves et s'efforçant de me persuader qu'il y a tout

un orchestre entassé dans le coffre de l'appareil. Tout en causant, il nous demande de l'alcool pour se rafraîchir. Nous savions que les Anglais désirent éviter la propagation de ce poison, en sorte que nous offrîmes une petite bouteille de champagne à notre visiteur. L'explosion du gaz et le départ du bouchon lui firent peur ; mais il eut vite fait de se rassurer, et après chaque gorgée il nous exprimait sa satisfaction, en nous gratifiant de certaine politesse prétendue espagnole qui nous procurait la plus douce hilarité.

Nous profitons de nos moments de liberté pour étudier les gens qui nous entourent. La race a sensiblement changé ; mais les habitants de l'île, qui sont des Kambaris, attirent surtout notre attention. Il est probable que ces indigènes ne vivent sur les bords du Niger que depuis deux ou trois siècles. Ils ont quitté le Kanem pour venir se fixer dans ces régions. Pillards et vagabonds, ils s'installèrent provisoirement en face des rapides ; ils dévalisaient les malheureux voyageurs qui tentaient de les franchir, recueillaient les épaves, et secondaient le « diable du rapide » pour accentuer les dangers du passage.

Ces écumeurs, trouvant la position avantageuse, firent acte d'occupation et bâtirent les villages dont nous venons de parler. Aujourd'hui, ce sont les plus audacieux piroguiers du fleuve, dont ils connaissent à merveille les sinuosités et les passes. Ils naviguent, en se jouant des remous et des rapides, sur de petites pirogues très relevées de l'avant, qu'ils manœuvrent avec un calme surprenant.

Légende d'Ourou. — Mama, en nous contant l'histoire du pays, nous fit le récit de la légende du rapide d'Ourou, qui vaut d'être rapportée. Le premier chef du village d'Ourou étant mort, son fils lui succéda. Un soir, vers minuit, tandis que les feux étaient éteints et que tout le village dormait, le jeune homme vit soudain se dresser devant lui le spectre de son père, qui lui fit signe de le suivre. Arrivé au bord du fleuve, le père expliqua le but de sa visite et dit que le « dieu des noirs » l'avait livré aux démons. Ceux-ci, s'emparant de son corps, l'avaient conduit au tournant du grand bras et attaché sur un cheval blanc qui se précipita dans les chutes. Depuis ce jour fatal, il était ainsi condamné à vivre éternellement au fond de l'abîme, captif dans les rochers.

Scène des bords du Niger
(D'après une photographie du capitaine Mockler-Ferryman)

« Vois ma détresse, dit-il à son fils. Je suis seul, sans ressources; le cheval blanc et moi, nous n'avons plus de nourriture. Vous paraissez me méconnaître et m'oublier; mais cela ne peut durer ainsi, et si vous persistez, j'irai dans le petit bras, et vous serez tous entraînés dans le fleuve. Je vous défends, en outre, d'allumer des feux le soir sur la rive, de danser et de donner des fêtes, car tout cela trouble mon éternel sommeil. »

Depuis ce moment, les gens d'Ourou se gardent bien d'éclairer le bord du fleuve et d'allumer des feux de nuit. De plus, tous les mercredis, au lever du soleil, les Kambaris vont jeter du mil et des ignames dans le fleuve afin d'apaiser le grand chef. Jamais un indigène n'oserait s'aventurer en pirogue avant la fin de cette cérémonie. Chaque habitant du village a d'ailleurs, dans le rapide, son rocher fétiche, auquel il subordonne tous les actes de sa vie. Il se garderait bien d'entreprendre quoi que ce soit avant d'avoir consulté son étoile de granit; de plus, il a bien soin de ne pas aller près des chutes sans se coiffer et sans se vêtir d'un costume blanc...

. . . . . .

Le franchissement du rapide dura trois jours et demi. Les équipages étaient à bout de forces. Je leur donnai une journée de répit ; ces braves gens l'avaient bien méritée. De Peyronnet supporta les fatigues du passage sans en éprouver le moindre malaise. Nous étions soutenus par un appétit féroce, qui nous protégeait contre la fièvre et l'anémie ; de plus, chaque matin, nous prenions vingt-cinq grammes de quinine, précaution indispensable et qui nous a toujours fort bien réussi.

Le 10 avril, à 5 heures du matin, nous quittons le sommet du rapide d'Ourou, poursuivant notre route vers le nord. Le courant est tellement vif, que nous sommes obligés de remonter le long de la rive droite pendant un kilomètre de route, pour traverser de manière à n'être pas entraînés dans le grand bras. Tonié indique le chenal à tous les pilotes. Nous prenons le large ; puis, au milieu du fleuve, notre chaland vient s'abriter dans le contre-courant que produit un îlot rocheux, et cette perte de vitesse nous permet de rejoindre la rive gauche sans accident. Le Niger est toujours bordé d'une épaisse végétation plongeante, remplie de nids d'abeilles.

Les rochers menacent la navigation de tous côtés.

En aval de Fala, le courant redevient dangereux. Le Niger, qui se divise en plusieurs bras entrecoupés de roches et de cascades, s'écoule sur des escaliers très longs qui conduisent aux rapides de Patassi. Nous suivons un petit marigot tortueux, dans lequel le courant est très vif. Le chaland 15 s'engage entre deux îlots, et c'est en vain que nous essayons de franchir la passe; chaque fois que nous atteignons le sommet de la cascade, il faut redescendre plus vite que nous ne le voulons. Je donne donc l'ordre de stopper. La méthode qui consiste à marcher sans trêve de 6 heures du matin à 6 heures du soir et à ne prendre de nourriture qu'à ces heures extrêmes ne donne pas les excellents résultats d'une forte étape avec repos de trois heures et repas bien préparés et pris à l'ombre. Mes hommes débarquent donc les marmites sur le sable; mais aussitôt restaurés ils demandent à partir, afin d'arriver de bonne heure au campement de Patassi. Avec le repas, les forces leur sont revenues. En un clin d'œil nous franchissons l'obstacle devant lequel nous avons échoué cinq ou six fois de suite.

Les gens de Patassi se montrent d'une complaisance relative. Leur vieux roi, qui possède le nom gracieux de « Ténia », n'a plus sur eux la moindre influence, et, malgré son désir de nous être agréable, nous trouvons difficilement des guides, des porteurs et surtout des vivres. Les indigènes prétendent qu'ils n'en ont pas, et cependant nous entendons très distinctement le bêlement des chèvres et des moutons que l'on vient d'enfermer dans les cases. Il nous faut beaucoup d'astuce pour nous procurer ce qui nous est nécessaire. Le noir est ami de la patience, mais il ne connaît pas la ténacité; de sorte qu'en s'armant de l'un et de l'autre, on obtient presque toujours de lui ce que l'on désire. Malheureusement, nous arrivons au milieu d'une affreuse disette qui règne tout le long du fleuve; la crue de l'année précédente ayant dépassé de deux mètres l'étiage maximum annuel, le fleuve a tout arraché sur son passage : les récoltes ont été perdues, plusieurs villages ont été noyés et emportés; aussi éprouvons-nous des difficultés énormes pour le ravitaillement journalier de nos laptots; nous payons tout à des prix excessifs.

HARRY ALIS

HARRY ALIS

Ceux qui ne connaissent pas l'Égypte et qui ont l'intention de la visiter feront bien d'emmener avec eux le compagnon de voyage dont nous allons leur parler.

Il n'en est pas de mieux renseigné, et qui se tienne cependant aussi éloigné que possible de tout pédantisme scientifique. Artiste et lettré, il explique les choses clairement, se fait aisément comprendre, même des personnes les moins instruites, parce qu'il évite les mots techniques. Il est, en outre, le mentor le plus jovial qu'on puisse rêver, le compagnon de route le plus habile à maintenir le sourire sur la face du touriste, si fatiguée et suante qu'elle soit.

Ce compagnon ne coûte qu'un surcroît de dépense inférieur à notre pièce de cent sous, et quand on se l'est adjoint il reste acquis pour

toujours ; on peut le consulter longtemps encore après le retour, car ce compagnon est un livre.

L'auteur, M. Harry Alis, est un écrivain trop connu pour que nous entreprenions son éloge, et les lecteurs nous sauront gré de les mettre de suite en contact avec ce charmant et instructif causeur.

UN MARIAGE ÉGYPTIEN [1]

Mohamed nous donna l'occasion d'assister à un spectacle intéressant : un mariage égyptien. En passant dans la grande rue Mohamed-Ali, nous avions été surpris de la voir barrée, à hauteur d'étage, par des cordelettes auxquelles pendaient des chapeaux rouges.

« C'est, nous dit Mohamed, à l'occasion du mariage du fils d'un pacha. La dernière cérémonie a lieu ce soir. Si vous voulez y venir, je le connais, je vous ferai inviter. »

Nous nous empressâmes d'accepter.

A 8 heures et demie, nous montons dans une voiture, munis d'un bouquet pour la mariée. Devant la maison du pacha, un orchestre souffle

[1] *Un Mariage égyptien*, par Harry Alis. (Hachette et Cie, éditeurs.)

dans les cuivres avec un bruit infernal, à la grande joie du peuple assemblé. Nous entrons par le jardin : à gauche une porte, que garde un canaque noir, donne accès dans les appartements des femmes, où, naturellement, je ne pénètre pas. Je passe entre deux rangées d'hommes noirs ou bronzés, vêtus du tarbouch et d'un paletot blanc, qui portent, en guise de torchères, des bougies entourées d'un globe de verre. Vingt pas plus loin, j'entre sous un vaste hall, construit pour la circonstance et décoré de draperies multicolores à fond d'andrinople. Au milieu, sur une estrade, un orchestre, vraiment égyptien celui-là, joue cet air monotone, grisant, qui accompagne les réjouissances orientales; autour, sur des bancs, se tiennent posément assis une centaine d'assistants, offrant une extrême variété de visages et de costumes. Tout ce monde semble s'amuser, mais silencieusement et, en tout cas, à peu de frais : de temps à autre, les serviteurs distribuent des tasses de café; des marchands ambulants, passant entre les banquettes, offrent des bonbons. Dans un coin, sur une seconde estrade, sont les personnages de marque, tous vêtus de la redingote à la turque et du tarbouch. Ils échangent par instants de rares

paroles et fument gravement. C'est là qu'on me fait asseoir.

Un interlocuteur me dit : « C'est absurde d'épouser sa fiancée sans la connaître, comme nous le faisons tous, nous musulmans. Nulle part la loi de notre religion ne prescrit cela. C'est absurde, surtout aujourd'hui où, soit par économie, soit par une compréhension plus élevée du mariage, nous n'épousons plus qu'une femme. Il est fâcheux d'être exposé à en épouser une qui ne vous convienne pas, ni moralement, ni physiquement »

Le cortège du marié part pour la mosquée avec lui. Quand il débouche dans la rue, il est accueilli par les acclamations enthousiastes de la foule. A l'étage supérieur de la maison, on entend les hululements des femmes. C'est une sorte de trémolo prolongé qui sert indifféremment à exprimer la joie ou la tristesse. Maintenant, la musique est coupée de chants qu'exécute un artiste indigène renommé, paraît-il. Pour nos oreilles européennes, c'est assurément quelque chose de fort peu agréable, une série de sons à la fois rauques et nasillards. Un bonhomme à tarbouch souffle avec la plus grande conscience dans une espèce de canne à

sucre qui a des sons de flûte; ses joues sont gonflées à éclater, et il dodeline de la tête d'un air très comique.

Quelques Européennes, invitées, furent reçues dans le harem de la façon la plus aimable par les femmes indigènes. On leur offrit des tasses de café, des cigarettes. La mère de la mariée, une Circassienne au visage régulier, était couverte de bijoux. La mariée elle-même ne parut qu'assez tard dans la soirée, précédée d'esclaves portant les cachemires qui constituent les cadeaux de noces les plus habituels.

Elle était gentille et portait aussi de nombreux bijoux; elle avait l'air accablée de fatigue ou de chagrin; deux matrones soutenaient sa marche chancelante. Est-ce appréhension véritable, fatigue des cérémonies des jours passés, ou simplement attitudes de convention? Elle prit place sous une espèce de dais, attendant le fiancé. Quand celui-ci revint de la mosquée, toujours précédé par les joueurs d'instruments, toutes les femmes se couvrirent de leurs voiles; la fiancée se leva, tandis que son mari s'avançait vers elle, et elle lui baisa la main en signe d'hommage. Après quoi tout le monde se retira.

GASTON DE SÉGUR

GASTON DE SÉGUR

M. Gaston de Ségur représente ici le grand tourisme, puisqu'il se promène au bout du monde, aux antipodes de l'Europe. D'une plume alerte, il écrit un livre de voyage qu'il intitule *Une Saison en Nouvelle-Zélande*, tout comme d'autres font une saison en Suisse. Et c'est bien une Suisse qu'il retrouve là-bas avec ses belles montagnes, ses forêts et ses lacs, mais autrement curieuse que la Suisse d'Europe, si connue. La Nouvelle-Zélande, en effet, présente deux sources d'intérêts juxtaposées, mais très différentes : la colonie anglaise, toute brillante de la vie moderne, avec son confort et ses inventions ; les indigènes, avec leurs coutumes étranges.

Dans son Avant-propos, l'auteur dit qu'il a rédigé ce livre pour lui-même et pour quelques amis. Pour lui-même il a voulu, en esquissant la physionomie de ces contrées qui lui ont tant plu, imprimer leur image dans sa mémoire et

continuer ainsi à en goûter le charme, nonobstant la distance et la fuite des années. Ses amis, pense-t-il, s'intéresseront à ce passage de son existence. Mais, en cette occasion, ces amis ce seront tous les lecteurs, heureux de suivre en Australie un informateur aussi agréable.

LE TATOUAGE DES MAORIS[1]

Les vieux chefs maoris qui ont survécu offrent un visage creusé de sillons bleuâtres, semblables à des sculptures à vif; la poitrine et les cuisses ont les mêmes dessins. Pour obtenir ces tatouages, on emploie un procédé original, différent des méthodes en vogue dans les autres pays. L'opérateur, le *moko*, se sert soit d'un petit os d'albatros, mince et fort aigu, qu'il enfonce dans la peau lentement, à coups de maillet; soit d'un coquillage double, au moyen duquel il pince les lanières de chair et les arrache l'une après l'autre. Avec une fibre de phormium trempée dans une matière violacée, qu'on extrait de la veronica, il frotte ensuite

[1] *Une Saison en Nouvelle-Zélande*, par Gaston de Ségur. (Plon-Nourrit et Cie, éditeurs.)

l'intérieur des sillons ainsi pratiqués. Ceux-ci pénètrent profondément dans la chair; souvent ils traversent la joue : si le patient fume sa pipe au cours de l'opération, on voit les spirales bleues s'échapper des plaies. Telles sont les souffrances causées par ce tatouage, qu'on ne peut ciseler plus d'une faible partie du visage à la fois, sous peine d'exposer la vie de la victime. Quand l'enflure gagne les yeux, une cécité complète se produit et dure plusieurs jours. C'est pourquoi les femmes, moins dures que les hommes à la douleur, ne se font taillader que le menton et la lèvre supérieure. Leur rôle se borne à encourager le patient. Ce dernier, étendu tout de son long sur le sol, se soumet à un atroce supplice, afin que plus tard sa noble tête tatouée fasse l'envie des autres guerriers, l'admiration du beau sexe, cependant que les femmes de la tribu l'exhortent au courage par leurs chants :

Qu'on le tatoue avec le poinçon de Mataora;
Que l'on trace chaque ligne
Pour que son visage devienne beau;
Que nos chants endorment la peine
Et lui donnent du courage,
Hiki Tangaroa, Hiki Tangaroa!

Au temps où tout homme digne de ce nom

s'astreignait au tatouage, il existait de vraies règles de l'art, fondées sur la coutume et la tradition; l'opérateur les observait avec le plus grand soin, commençant toujours par les mêmes dessins, pour passer ensuite, invariablement, à tels autres. Par exemple, les premiers sillons marquaient le menton, puis venaient les six lignes au-dessous des narines; puis sur la joue, et ainsi de suite. Vu la difficulté et la lenteur de la besogne, l'artiste se faisait payer très cher. Mais aussi quelle gloire, — l'effet final fruit de tant de peine et de dépense une fois produit, — quand les belles courbes violacées ornaient la face du guerrier de dessins si serrés, qu'un centimètre à peine les séparait! Hélas! la génération actuelle n'est plus sensible à ces choses. Le *moko* effraye les Maoris de nos jours; ils reculent devant les douleurs de l'opération. A Ohinemutu, à Ouakarewarewa, on voit de jeunes dégénérés dont la figure, lisse et intacte d'un côté, porte sur l'autre tout au plus une légère empreinte. Demandez-leur pourquoi ce demi-tatouage, ce honteux compromis : « J'en ai eu assez du premier coup, vous répondront-ils. Cela fait trop souffrir. »

HUIT JOURS DE COACH

Nous avons quitté la ville de Nelson ce matin, par un temps radieux. En trois heures le train nous conduit à Motupiko, qui est le point de départ des coaches pour Longsford et la gorge de l'Otira. Dès notre arrivée à la station, la diligence apparaît : c'est un vaste véhicule ouvert, à quatre chevaux. Pas de glaces aux portières ; elles ne résisteraient pas longtemps aux secousses, sur les routes souvent défoncées : des rideaux qu'on ferme et qu'on ouvre à volonté en tiennent lieu. Il y a six places d'intérieur et quatre d'impériale, que nous avons retenues d'avance par télégramme. Une grosse dame se hisse auprès du cocher ; nous grimpons triomphalement sur le siège le plus élevé, dominant la grosse dame, dominant le coach tout entier, même nos paquets ficelés derrière nous. Notre véhicule repose sur une suspension de cuir épaisse et élastique, qui supporte les chocs terribles bien mieux que ne feraient des ressorts d'acier. Lorsqu'on descend une côte à bride abattue, — suivant l'invariable usage en Austra-

lie, — la diligence roule et tangue à la manière d'un canot sur les vagues : de là une variété d'impressions qui entretiennent l'intérêt, rompent la monotonie du voyage. La personne assise du côté du précipice, sur l'impériale, se balance à chaque oscillation au-dessus du gouffre et croit sa dernière heure arrivée. Imagination, si l'on veut; mais j'affirme avoir vu plus d'une fois les roues de mon coach raser à une distance de trois doigts le bord du vide. Telle est l'habileté des conducteurs, que les accidents sont presque sans exemple. Pour eux le danger n'existe pas.

Le nôtre incarne le type du cocher colonial, plein de jovialité, familier, bavard, complaisant. Nous apprenons coup sur coup qu'il a nom Newmann, qu'il vit seul, qu'il subvient à l'éducation de ses sœurs, expédiées en Allemagne; que lui-même, pour satisfaire à ses goûts littéraires, écrit dans une gazette à ses heures de loisir. Sur son nez, le wisky des relais a marqué en rouge son empreinte; je croirais notre homme un peu excité aujourd'hui. Claquant son fouet avec grâce, il nous lance au galop sur la route poudreuse : un long trajet nous attend, mais des relais coupent le voyage envi-

ron toutes les deux heures. Vers le milieu du jour nous faisons halte, en rase campagne, à une petite auberge où nous allons déjeuner : on nous donne du thé, un mouton rôti ; tout est simple, primitif et très propre. Newmann, avec sa courtoisie naturelle, m'offre une consommation ; puis il se met à découper la viande, — ainsi le veut la coutume, — faisant asseoir en face de lui la *landlady* de céans. Nous entamions le gigot, quand des appels désespérés retentissent au dehors. Nous sortons : c'est notre grosse dame du siège, à qui l'on a oublié d'apporter l'escabeau indispensable à la descente ; elle sommeillait et, en ouvrant les yeux, s'est vue avec horreur toute seule, au gros soleil, sur le coach dételé. Elle a voulu nous rejoindre sans aide : vains efforts. Les jambes, trop courtes, n'ont pu atteindre le second degré, et la voilà accrochée dans le vide, n'osant bouger. On approche de la roue l'escalier *ad hoc*, dont elle se sert comme d'un marchepied : l'opération s'effectue sans autre incident.

Après le luncheon, nous repartons avec six chevaux frais. Le roulement monotone de la voiture m'endort un peu. Un coup de coude de ma voisine m'éveille de ma torpeur : « Pour-

quoi Newmann jette-t-il des petits papiers tout le long du chemin, comme le Petit Poucet? » Le conducteur a entendu, il se retourne : « Je fais le service de la poste, miss; ce sont les lettres et les journaux pour les fermiers des environs. » Et il nous explique qu'après le passage du coach les habitants de la contrée viendront, qui à cheval, qui en carriole, de cinq, six milles peut-être, chercher leur courrier épars sur la route.

Le paysage change; nous entrons dans les montagnes. Devant nous s'enfuient des familles de cailles de Californie. Après une longue montée, nous atteignons le col de Hope, d'où l'on découvre une belle vue de chaînes environnantes. On conçoit mal comment le pesant coach dévalera les pentes. Newmann lance en avant ses six chevaux à une allure folle. Par quel miracle le véhicule se maintient dans la route, quand l'attelage tourne à angle droit sur le vide, et que le timon touche le rocher d'un côté, tandis que de l'autre les roues d'arrière rasent un précipice sans rempart, voilà ce que je ne saurais comprendre. Quoi qu'il en soit, oscillants et secoués, essoufflés par la vitesse, nous arrivons en bas sains et saufs.

C. DE VARIGNY

C. DE VARIGNY

Si quelqu'un est autorisé à nous parler des îles Sandwich, c'est M. de Varigny. Il a vécu pendant quatorze années dans ce petit royaume d'Océanie. Il a vu de ses propres yeux les événements qu'il raconte. Il a assisté à la transfiguration de cet archipel hawaïen, qui a passé en moins d'un demi-siècle de l'extrême barbarie, « du paganisme le plus honteux, » à une civilisation complète.

« Non, dit-il, le progrès n'est pas un vain mot ; c'est la loi de l'humanité, loi voulue, imposée par Dieu, et à laquelle peuples et individus obéissent parfois même à leur insu. »

L'auteur, dans ce coin perdu de l'Océanie, a constaté la force et la marche rapide de cette loi de progrès, et il y puise une foi profonde dans l'avenir de l'humanité.

Ce livre de M. de Varigny ne raconte pas

seulement les voyages à travers l'archipel hawaïen et le spectacle affreux qui suit les éruptions du volcan ; il retrace l'histoire, — à laquelle il a été mêlé, — d'un peuple minuscule. Là comme ailleurs, les passions bonnes et mauvaises, les intrigues, les hardiesses, les révoltes, les enthousiasmes agitent le gouvernement et les administrés. Toute la politique des grandes nations se retrouve en ce microcosme, comme une goutte d'eau reflète un grand panorama.

C'est le seul cas où nous voyions un de nos explorateurs jouer le rôle d'homme d'État sur le théâtre de ses voyages.

ÉRUPTION DU VOLCAN KILAUÉA[1]

Nous reçûmes à Honolulu des lettres qui nous signalaient une éruption du volcan de l'île Hawaï. Ce cratère est situé au sommet du Mauna Loa, haut de 4500 mètres. Les lettres semblaient indiquer une éruption considérable.

[1] *Quatorze ans aux îles Sandwich*, par C. DE VARIGNY. (Hachette et Cie, éditeurs.)

A Honolulu même, les grondements souterrains nous prévenaient que nous étions en présence d'un cataclysme plus grave encore que ceux des années 1852 et 1855. Le conseil se réunit. En qualité de ministre de l'intérieur, je fus chargé de fréter immédiatement un bateau à vapeur pour porter des vivres, des vêtements, des provisions de toute espèce aux sinistrés. Je suggérai que le roi devait se rendre de sa personne dans l'île menacée, que sa présence y serait d'un effet considérable. J'ajoutai que puisque, plus heureux que d'autres souverains, il n'avait pas à braver les périls du champ de bataille, il était de son devoir d'affronter ceux qui menaçaient une partie de son royaume, et que sa présence ferait plus pour rassurer les indigènes, surexciter le zèle de nos agents et témoigner de son amour pour ses sujets, que tous les secours envoyés. Mon conseil fut vivement combattu. Le roi coupa court en se rangeant de mon avis, et il me désigna pour l'accompagner.

Après une traversée de quarante-huit heures, nous débarquons à Hilo. Une foule considérable nous attendait sur la plage. Le gouverneur de l'île Hawaï nous apprit que sa demeure était

détruite. L'église catholique gisait en partie sur le sol. Dans la ville, presque toutes les constructions en pierre s'étaient écroulées. Les sources taries, les puits vides, les ruines amoncelées attestaient de grands ravages.

La journée du 2 avril avait été terrible. Les secousses se succédaient presque sans interruption. Dans l'après-midi, un choc d'une violence épouvantable agita l'île entière. Sous l'effort de la lave bouillonnante, une crevasse profonde s'ouvrit à Kapapala, vallée riche en pâturages. Les animaux surpris ne purent s'échapper, et l'on voyait des bœufs et des chèvres, que le flot boueux avait saisis par le train de derrière, cloués morts dans cette masse épaisse. Par bonheur les indigènes, effrayés par les horribles secousses des heures précédentes, s'étaient presque tous enfuis, et on ne compta que trente et une victimes indigènes.

Mais là ne s'arrêtaient pas les désastres de cette lugubre journée. Aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, on ne voyait plus trace des villages. Le désert, la ruine, la désolation, étaient partout. Les habitants accouraient autour du roi. La détresse était grande parmi eux. Il était urgent de pourvoir à leurs premiers besoins.

Le roi leur exposa en peu de mots le but de son voyage et les mesures prises. Les sinistrés s'inclinèrent en signe d'assentiment, et l'un d'eux, le plus âgé, prit la parole. Il me semble voir encore ce vieillard à la barbe blanche, aux yeux vifs. Au nom de tous, il remercia et exposa succinctement les pertes qu'il avait subies. Sa famille se composait de vingt-deux personnes, enfants, brus, gendres, petits-enfants. Six avaient péri. Il demandait des vêtements pour les survivants, une pièce d'étoffe pour les femmes, qui feraient leurs robes, quelques vivres et les matériaux nécessaires pour refaire les pirogues et les filets de pêche. Il se faisait fort de rebâtir en peu de temps ses huttes en bambous.

Le roi lui accorda ses demandes si modérées et lui permit de couper sur ses terres les bambous et les bois nécessaires. Le vieillard s'avança lentement, s'agenouilla aux pieds du roi, et, lui prenant la main, il la porta à ses lèvres, avec un tel mélange de dignité et de reconnaissance, que je me sentais venir les larmes aux yeux devant tant de résignation et de courage au milieu de si grandes infortunes.

Après lui, un autre se présenta, puis un

autre, tous racontant la même histoire avec quelques variantes. Les plus heureux avaient tout perdu, si aucun des leurs ne manquait à l'appel. Les plus malheureuses étaient les veuves, restées seules. Quant aux orphelins, le roi déclara qu'il s'en chargeait et que, suivant leur âge et leurs aptitudes, il les ferait élever par ses gens ou les établirait sur ses terres. Toute la journée d'arrivée fut employée à ce triste travail.

A 5 heures du soir, je visitai Hilo pour me rendre compte des désastres. Les constructions en pierre avaient le plus souffert; quant aux maisons en bois à un seul étage, elles avaient mieux résisté.

Hilo est dans la baie qui porte son nom. Rien de plus pittoresque et de plus gracieux que l'aspect de cette petite ville, qui s'étend en amphithéâtre sur le bord de la mer, et dont les maisons blanches se détachent sur le fond de verdure qui les encadre. Une végétation puissante couronne les hauteurs du second plan, enveloppe chaque maison et ne s'arrête qu'à la limite des flots. Les deux pointes extrêmes de ce vaste fer-à-cheval s'abaissent en pente douce, couvertes d'épaisses forêts

au-dessus desquelles les cocotiers balancent leurs panaches dentelés. Dans le lointain se dresse la cime neigeuse du Mauna Loa, couronnée de feu et de fumée.

Dans la soirée, je reçus la visite du Père Pouzot, missionnaire catholique de Hilo. Il venait me communiquer les nouvelles que lui transmettaient ses collègues de Kaou et de Kohala. Elles étaient désastreuses. Ce n'était qu'à grand'peine qu'ils avaient pu échapper à la mort. Nombre de leurs catéchumènes avaient péri. Le Père Pouzot brûlait du désir d'aller porter des secours et des consolations ; mais le voyage par terre était impossible, et aucun capitaine de goélette ne se souciait de se rendre dans les districts menacés. J'offris au Père Pouzot de lui donner passage à bord de notre vapeur, et il y fit tout de suite transporter quelques caisses d'effets et de provisions que son inépuisable charité avait prélevés sur ses modestes ressources. Les catholiques de Hilo imitèrent son exemple, et chacun, suivant ses ressources, tint à honneur de contribuer à son œuvre. C'était touchant de voir ces pauvres gens apporter, qui une calebasse, qui un cochon, quelques poules, un mouton, des

œufs, de vieux effets. Tous avaient recueilli chez eux quelques-uns des fuyards et partageaient avec eux leurs huttes et leur repas.

Nous gagnons le large, parce que la mer est forte. Sur les plages, nous distinguons des débris de toiture, des planches brisées. Notre capitaine, en regardant son village, n'y reconnaît rien. Nous avons les plus grandes difficultés pour atterrir entre les roches sous-marines, qui nous obligent parfois, lorsque nous sommes arrivés à dix mètres de la plage, à rebrousser chemin et tenter ailleurs. Quelques indigènes viennent à nous à la nage. Tous ont faim. Mme de Varigny est entourée des femmes et des enfants. Nous nous réembarquons après avoir distribué nos provisions, le cœur moins serré; mais nous n'en sommes pas moins péniblement impressionnés des pertes considérables que nous constatons. Les morts se chiffrent çà et là par centaines. Nous discutons avec le roi la question de faire venir des habitants des archipels du sud de l'Océanie, pour aider à la culture déjà si dépourvue de bras. En naviguant, nous passons la nuit à examiner les mesures à prendre. Les feux allumés sur les bords de la côte nous indiquent la présence des indigènes,

et nous lançons des fusées pour avertir de notre présence.

A treize kilomètres du nouveau cratère, nous apercevons un fleuve de lave qui tombe dans la mer, en vagues noires et rouges, du haut d'une falaise à pic. L'atmosphère est brûlante; une épaisse fumée rampe lourdement sur le flanc des collines.

C'est au village de Ouaiohinu, à douze kilomètres du littoral, que le fleuve de boue a fait irruption. Ouaiohinu n'existe plus. Une centaine de personnes y ont péri. Le reste s'est sauvé sur une hauteur qui s'écroule lentement sous eux.

J'obtiens du roi l'autorisation d'y aller. Ma femme veut absolument m'accompagner. Le trajet est affreux et difficile parmi les crevasses innombrables. A mesure que nous approchons de Ouaiohinu, la désolation augmente; de l'église il ne reste pas une pierre, nous marchons sur les toits effondrés. Au loin la lave, en ses contours sinueux, a divisé le sol en îlots; nous y voyons circuler des formes indécises à travers l'atmosphère miroitante de chaleur. Ma longue-vue me permet de les distinguer : ce sont des bœufs et des chevaux qui

ont pu gagner ces îlots et qui achèvent de dévorer le peu d'herbe qui s'y trouve. Dans les plus petits, près de nous, des squelettes de ces animaux jonchent le sol : la chaleur, la soif et la faim les ont tués.

Je visitai les ruines de plusieurs fermes. Celle du capitaine Brown offrait l'aspect de la désolation la plus profonde. Je trouvai ce pauvre homme avec quelques Kanaques occupé à chercher le tombeau de sa fille, morte plusieurs années avant. A peine avait-il pu retrouver l'emplacement de sa maison ; le fleuve de lave était descendu dans la plaine au milieu de la nuit. Sa plus jeune fille l'avait appelé pour lui demander ce que c'était que ce bruit de cascade qu'elle entendait : il s'était rendu sur la véranda, et, dans la nuit noire, il avait aperçu le fleuve de feu qui descendait en bouillonnant. Sans avoir le temps de rien sauver, sans autres vêtements que ceux qu'ils portaient, sans pouvoir même se chausser, ils avaient, lui, sa femme et ses enfants, pris la fuite et s'étaient réfugiés sur un mamelon, à quatre cents mètres de la maison. Le lave était descendue comme une inondation de feu, couvrant la plaine. En un instant, la maison et les fermes

avaient pris feu comme une poignée d'herbes sèches et s'étaient écroulées dans le fleuve qui entraînait tout. Son peu de profondeur lui avait permis de se refroidir rapidement, et maintenant le vieux Brown cherchait à retrouver le tombeau de celle qu'il avait perdue.

VICOMTE DU BOURG DE BOZAS

VICOMTE DU BOURG DE BOZAS

Ce n'est pas, hélas ! le vicomte du Bourg de Bozas qui a rédigé le livre luxueux où la belle traversée de l'Afrique par sa mission nous est racontée. Le jeune explorateur est mort en plein centre du continent noir, lorsqu'il avait déjà vaincu tous les obstacles et résolu son grand problème d'atteindre le Congo français par l'Abyssinie. Mais ce sont les notes de ses carnets de route qui alimentent les pages où le parcours de cette admirable et difficile chevauchée est hérissé de dangers sans nombre et interrompu de grandes chasses non moins périlleuses.

Parfois cependant l'ouvrage copie textuellement le carnet du vicomte. Ces lignes sans le moindre apprêt ont un attrait bien plus grand que n'eût fait son récit postérieur ; dans leur brièveté elles révèlent l'écrivain de race, qui

trouve toujours le mot précis, la phrase claire, quand il bâcle avec un crayon l'impression qui l'a frappé.

LA PERTE DU FLEUVE OUEBB[1]

La perte du Ouebb a lieu naturellement en terrain calcaire ; le calcaire, qui se fissure et se fend aisément, est la seule roche qui permette aux rivières cette fantaisie. Avant de s'enfoncer sous terre, le Ouebb coule dans un cañon étroit, Colorado en miniature, quand tout à coup une colline lui barre le chemin. Au lieu de la contourner, l'eau courageusement l'a attaquée, forée peu à peu comme une vrille, et s'est creusée ainsi vers l'intérieur une porte monumentale et caractéristisque. Une série de pilastres trapus, parties plus dures du calcaire, que l'eau a respectées, soutient une sorte d'entablement sous lequel l'eau s'engouffre. Cette porte a dix mètres de hauteur. On peut pénétrer dans l'intérieur de la montagne et y suivre, à travers de splen-

[1] *De la mer Rouge à l'Atlantique*, mission du Bourg de Bozas. (R. de Rudeval, éditeur, Paris.)

dides grottes naturelles, le cours de la rivière.

Ces grottes sont pour les habitants de Logh un sanctuaire. Elles sont, pour les Gallas de la contrée, un lieu de pèlerinage et de sacrifices. On y adore la mémoire de Cheik Houssein, saint personnage célèbre parmi tous les Gallas et même parmi les Abyssins. Dans les grottes du Ouebb, on accomplit des sacrifices réguliers d'animaux, liés à l'ancienne religion fétichiste des Gallas, leur vraie religion encore aujourd'hui, malgré l'islamisation superficielle. Dès l'entrée des grottes, dans un couloir à pente douce qui y conduit, se trouve une niche où sont suspendus à une perche les ceintures, les colliers, les bagues et les bracelets, dont les femmes du pays ont fait offrande pour obtenir du saint qu'il leur donnât des enfants.

Ayant descendu le couloir, nous arrivâmes dans une grande salle basse, au plafond plat, absolument régulière, et qui, par un autre couloir où coulait le Ouebb, communiquait avec la porte à pilastres de l'entrée. Un demi-jour étrange et mystérieux laissait deviner dans la pénombre d'énormes masses de colonnades. L'eau noire du Ouebb coulait avec fracas, se

brisant contre certains de ces piliers énormes, et allait se perdre dans une seconde salle plus vaste, où d'énormes amas de cailloux, de galets et de blocs arrondis, témoignaient du travail antique et formidable du fleuve. La coupole, parfaitement ovoïde, striée de raies horizontales et parallèles au courant, avait ainsi été évidée, rabotée et polie au temps où le fleuve plus riche occupait toute la salle. Aujourd'hui, cantonné dans un coin, il ne l'emplissait plus que de son fracas.

Sur la plage de galets, qu'il laissait à nu, une roche isolée se dressait. C'est, dans l'imagination populaire, un jeune Galla qui fut jadis ainsi pétrifié et transformé en roche par les génies pour s'être rendu coupable de mensonge. Cette punition, sévère mais juste, ne paraît pas avoir produit sur les Gallas l'effet moralisateur qu'on eût pu en attendre. Mais, au reste, la femme de Lot devenue statue de sel a-t-elle guéri de la curiosité la plus charmante moitié de la descendance d'Adam?

A partir de ce point, les eaux du fleuve s'engouffrent dans un couloir qu'elles emplissent jusqu'au faîte. Les explorateurs, même en rampant, ne peuvent donc s'y engager. Nous visi-

tâmes encore toute une série de grottes jadis creusées par le fleuve dans la colline et aujourd'hui parfaitement sèches. Parfois des roches éboulées encombraient les couloirs, qui s'entrecroisaient en un véritable labyrinthe. Nous nous y fûmes certainement perdus sans le guide galla qui nous accompagnait. Sortis enfin des grottes, nous allâmes contempler le Ouebb à sa sortie. Il sort de la colline par une arche géante de trente à trente-cinq mètres de haut, mugissant, et, enfin délivré, s'étale à l'air libre en méandres capricieux. Telles sont ces fameuses grottes de l'Ouebb, dont nos civilisations avancées feraient un centre d'attraction pour les touristes en mal de pittoresque, et dont ces êtres ingénus ont simplement fait un sanctuaire. Nos descendants verront-ils un jour des trains d'excursions organisés vers la perte du Ouebb? Tout arrive. En tout cas, ce serait là une conséquence que le sultan de ce district n'a pas prévue de l'alliance tant souhaitée avec les Européens pratiques, qui débitent de la beauté et vendent de l'enthousiasme.

CARNET DU VICOMTE DU BOURG

2 novembre[1]. — Les bords du fleuve Ganalé, dans le pays de Goba, sont le pays de prédilection des éléphants. Nous partons à l'aube. Ma caravane comprend six porteurs de fusils, douze Abyssins et Daniel. J'emporte notre petite mitrailleuse, pour en essayer l'usage contre les troupeaux d'éléphants. Dix ânes portent les bagages et de la nourriture pour vingt jours, car la région du Ganalé est, me dit-on, inhabitée; seuls les chasseurs en constituent la population éphémère.

Nous longeons le pied des monts Oboro, à travers une forêt où dominent le kosso et les bambous. La route est accidentée, traverse plusieurs gorges où mugissent des torrents d'eau fraîche.

Un chef galla, que je rencontre, sachant que j'allais à la chasse aux éléphants, me donne la bénédiction galla. Je me soumets au rite : il m'enduit le front d'un peu de sang d'une chèvre

[1] 1901.

qu'on vient d'égorger, me met sur l'occiput un peu de graisse des intestins et une lanière de peau autour du poignet. Puis il me donne un repas abondant et m'héberge. Nous nous quittons enchantés l'un de l'autre.

3 novembre. — Le guide fait passer la caravane par des routes impossibles, sous le prétexte que c'est là le vrai chemin ; mais, en réalité, afin de me conduire dans sa demeure, de m'offrir le dourgo et de recevoir un backchich.

4 novembre. — Nous gravissons le pic de Fractoré (2400 mètres). A 1900 mètres commence la forêt dite tropicale, aux essences innombrables : palmiers-phœnix et mimosas-parasols en sont les plus beaux ornements, avec certaines plantes grasses qui atteignent 1 m. 50 de haut. La végétation est splendidement touffue : sous la voûte des grands arbres, un fouillis d'arbustes et de lianes forme un réseau inextricable. Nous nous débrouillons avec peine dans ce filet d'un nouveau genre. Le grand Pan doit nous considérer comme sa pêche ; mais le poisson a des dents solides : je veux dire les sabres d'abatis. Nous sortons enfin de cette forêt ensorcelée. La vue s'étend sur le Ganalé, qui est à vingt-cinq lieues.

5 novembre. — Marche toute la journée dans la forêt sauvage, en profitant des sentiers frayés par les éléphants. 23 kilomètres parcourus.

6 novembre. — Les traces d'éléphants se multiplient. Mon guide chevauche à mes côtés' bavard intarissable. J'interromps son débit pour lui demander pourquoi il s'est harnaché en guerre ; il porte, en effet, toutes ses armes et un bouclier d'argent. « C'est, me dit-il, pour être prêt en cas de rixe avec les autres chasseurs. » Car il arrive souvent que deux partis se battent autour d'un éléphant, dont chacun revendique le cadavre.

7 novembre. — Dix-huit kilomètres parcourus sans incident, vers le sud, dans la savane.

8 novembre. — Un troupeau de buffles m'est signalé dès l'aurore. Je suis pendant une heure leur piste, que je perds dans un fourré inextricable. Mon boy Jean tombe dans une crevasse dissimulée sous le feuillage et profonde de quatre mètres. Dans sa chute, il se fracture le quatrième métacarpien de la main gauche et s'endommage le genou : le soir, un épanchement de sinovie se déclare. Malgré la douleur, il se refuse à quitter son service et m'accompagne pendant la chasse, diligent à me charger et à me passer

mon fusil J'admire le dévouement et le courage de ce brave garçon, le seul de mes serviteurs sur qui je puisse réellement compter.

Toute la journée, j'ai marché à travers un paysage ravissant. Des incendies ont pratiqué dans la forêt des clairières où l'herbe s'épanouit vers la lumière sans être étouffée par l'épais manteau des frondaisons. De belles fleurs jaunes diaprent le tapis vert. Sincèrement, et sans snobisme, je me crois par instants au bois de Boulogne,... conduisant ma caravane vers le Jardin d'acclimatation !

Je traverse la rivière Iadotti, et je campe, le soir, près du ruisseau Elgolé, que les indigènes disent fiévreux : je n'y ai pourtant trouvé aucun anophèle. Près du camp est une tombe illustre : le frère du dedjaz Aspho y repose. A la tête d'une troupe d'Abyssins, il venait razzier les Gallas. Arrivé chez un chef galla du nom d'Oualabo, il veut tout prendre chez lui et lui demande de lui amener ses femmes esclaves.

« Chef, répond le malin Galla, elles ne sont pas assez belles pour oser paraître devant tes yeux.

— Alors je veux chasser. Conduis-moi là où sont les éléphants.

— Chef, ils sont trop féroces pour que j'ose te mettre en leur présence. »

Là-dessus, l'Abyssin soufflète le Galla et lui réitère l'ordre de le conduire à la chasse. Oualabo, le cœur plein d'amertume, le conduisit vers un endroit connu de lui, gîte d'un solitaire redoutable. Au premier coup de fusil, toute la suite s'enfuit, et l'Abyssin, resté seul, fut piétiné et enseveli par l'éléphant sous un énorme amas de branchages. Juste punition de sa cruauté et de son imprudence : si un tel sort devait frapper tous les chefs abyssins qui razzient, on n'aurait pas à prévoir de nombreuses compétitions au trône de Ménélik.

9 novembre. — Reçu la visite d'un chef galla du nom de Robba. Il me comble de cadeaux et ne demande qu'à causer. J'en profite.

« Connais-tu les blancs?

— Je n'en avais vu aucun avant toi.

— Comment te les représentais-tu?

— Je les croyais grand trois fois comme nous, avec des yeux immenses et des cornes, des cheveux blancs et l'air très vieux. On m'avait dit aussi qu'ils pouvaient souffler du feu par la bouche; mais je vois bien que l'on m'avait trompé. Je suis content de voir que

vous êtes semblables aux autres hommes. Mais est-il vrai que vous soyez sortis de la mer, et que vous couriez sur l'eau avec la rapidité du diable?

— Nos parents nous ont appris à bâtir sur l'eau des maisons qui marchent avec des machines. Mais nous sommes des hommes comme vous, nous vivons sur la terre, et nous n'utilisons les bateaux que pour voyager. Crois-tu mon pays très loin?

— Je croyais que les blancs n'avaient pas de pays, et que leur patrie était partout où est la mer.

— As-tu tué des éléphants dans ta vie?

— Jadis j'en ai tué un avec ma lance, du haut d'un arbre. Autrefois les Gallas en tuaient beaucoup; mais depuis que les Abyssins sont venus, la maladie s'est mise parmi les bœufs, et la calamité parmi les hommes; nous sommes anéantis et nous ne chassons plus. »

10 novembre. — Le pays que nous traversons devient de plus en plus sec.

11 novembre. — Enfin nous voilà sur le territoire de chasse proprement dit. Ce matin, j'ai vu une compagnie d'éléphants. Palpitant, je vais les tirer, quand une décharge précipitée et

intempestive de Daniel et du guide les met en fuite. Je me mets en colère ; mais Daniel et le guide sont enchantés d'avoir fait du bruit.

12 novembre. — Je fais connaissance avec les innombrables chasseurs abyssins qui encombrent le pays. Dans un rayon de trente kilomètres, ils sont plus de cent cinquante. Il y a quelques jours, ils ont tué un bel animal ; ils ont tiré trois cent vingt coups de fusil pour cela. Ils en sont tout glorieux. Je quitte la région pour en trouver une où il y aura autant d'éléphants... et moins d'Abyssins.

13 novembre. — Je suis maintenant près de la vallée du Ganalé. Le matin, j'entends un bruit de branches brisées : ce sont des éléphants qui passent non loin de mon petit camp. Ni Daniel ni le guide ne sont là : je n'ai donc pas à craindre de décharge intempestive. Aussi je prends tout mon temps. Je retrouve les traces et je les suis. J'arrive en vue de trois grands éléphants ; mais ils s'enfuient sans que je puisse les rattraper. Bientôt ce n'est plus trois, mais pour le moins cinquante éléphants qui sont à ma portée. Mais le bois où je me trouve est très touffu, et les malignes bêtes s'y dissimulent et semblent se jouer de moi. Je les entends et

je ne puis les voir. Je continue pourtant de marcher, un peu à l'aveuglette; tout à coup je butte presque contre une énorme masse grise, qui barre le sentier où je suis. C'est un gros éléphant qui se met à galoper dans ma direction : je n'ai que le temps de me jeter sur le côté pour ne pas être piétiné. La bête passe, elle est déjà à trente mètres. Je lui envoie une balle : elle est touchée, car elle se retourne en hurlant. Comme soulevé des quatre pieds, l'énorme pachyderme galope sur moi. Je reste au milieu du sentier, et, quand il est à dix mètres, je lui envoie une balle en plein front. Blessé mortellement, il tombe sur les genoux; mais il a la force de se relever et de disparaître, pour mourir dans la forêt. J'ai recherché son corps en vain.

14 novembre. — Pendant que je marche à travers bois, j'entends des piétinements d'éléphants; mais je ne puis en voir. En somme, mon excursion vers le Ganalé m'a permis de constater la présence de nombreux éléphants et de n'en tuer qu'un : encore l'ai-je perdu. Quand je rentre à Didimto, j'apprends que Daniel, sans bouger, a eu la chance de tuer un superbe mâle. Voilà bien la morale de la chasse! Toute

la journée, les fusils abyssins ont fait rage dans la savane : je me crois aux petites manœuvres. Daniel et ses hommes ont fusillé un pachyderme de cent cinquante cartouches.

15 novembre. — Repos.

16 novembre. — Rien. Les Abyssins tuent un éléphant et chantent toute la nuit.

17 novembre. — J'ai tué un superbe éléphant, une femelle. C'est en mon honneur, cette nuit, que les Abyssins ont chanté. Leur cacophonie n'en fut pas moins atroce.

18, 19, 20 novembre. — Journées d'inaction et de pluie.

21 novembre. — Mon guide me signale au loin des éléphants, nous y courons; ce sont des buffles que nous trouvons. Enthousiasmé par l'aspect de tant de viande de boucherie et par l'espoir d'homériques ripailles, mon compagnon tire avant d'être à portée, et tout le troupeau s'enfuit. Décidément, tous ces Abyssins se comportent à la chasse comme le collégien qui jette aux moineaux la poudre de son premier permis.

22 novembre. — Tué cinq éléphants. Le cinquième a été revendiqué par un groupe d'Abyssins qui l'avaient touché avant moi, mais

d'une balle dans le gras de l'arrière-train. Néanmoins l'usage du pays veut que la bête leur appartienne. Je m'incline.

23 novembre. — J'ai décidé de faire, avant de quitter le pays, une excursion vers la rivière Ouelmal, qui coule non loin. Après une marche pénible, j'arrive sur la rivière, qui est en ce point encaissée entre des falaises hautes de cent vingt mètres et roule des eaux abondantes et rapides. Je la traverse à la nage ; puis je donne à mes hommes l'ordre de m'envoyer par la même voie mon mulet. Mais la bête est saisie, entraînée par le courant, roulée avec une rapidité effrayante vers une cascade qui gronde à cent cinquante mètres en aval. De l'écume, sa tête émerge parfois, ou ses pattes. Avant la cascade, un rocher affleure. J'y cours, et je suis assez heureux pour lancer à la bête un lasso, et nous la tirons de l'eau, mi-noyée, mi-étranglée. Je renonce à faire traverser l'Ouelmal à ma caravane. Je prends la route du retour.

AU LONG DE L'OMO

La veille, en parlant des indigènes qui peuplaient la rive opposée de l'Omo, le vicomte

du Bourg avait dit : « Ils sont sauvages, mais bons enfants ; ils viendront à nous. »

Et il avait établi le camp sur les bords du fleuve.

Ses paroles ne devaient pas se confirmer sur l'heure. Le lendemain, il partait en reconnaissance avec quelques hommes, en descendant les rives de l'Omo. Bientôt, sur l'autre berge, comme la veille, des naturels apparurent. M. du Bourg, leur faisant des signes d'amitié, leur tendait des perles ; mais ils se contentaient de rire entre eux, comme pour se moquer du Frendji, qui ne pouvait les atteindre. L'après-midi, M. du Bourg prit la résolution de passer la rivière et de parvenir jusqu'au village que l'on apercevait à travers les frondaisons. Un petit bateau Berthon, qui se trouvait dans les bagages, fut aménagé, et la traversée commença.

En arrivant sur l'autre rive, nos voyageurs entendirent des cris d'alarme. C'étaient les gardes postés aux environs du village, qui signalaient de loin la venue de l'étranger.

« Courons, » dit le vicomte.

Il fallait, en effet, prévenir leur fuite. Mais la course fut vaine : quand ils arrivèrent, le village était vide. C'était un groupe peu impor-

tant de huttes basses et rondes, d'une construction malhabile et hâtive : une heure tout au plus aurait suffi à l'homme le moins expérimenté pour en édifier de semblables. Tout y dénotait un peuple primitif, une civilisation presque nulle. Certaines étaient entourées d'une haie; les portes basses ne permettaient l'entrée qu'à quatre pattes. Quelques calebasses, des écuelles grossièrement taillées dans le bois, des œufs d'autruche servant de récipients, des couteaux ébréchés, des harpons primitifs, quelques oreillers et quelques sièges en bois, tel était le mobilier de ces huttes. Il dénotait des propriétaires peu civilisés. Des pirogues, allongées sur le sable, témoignaient de la précipitation de leur fuite. Pendant une heure, nos voyageurs marchèrent en s'éloignant de plus en plus de la rive. A mesure qu'ils avançaient, les mêmes cris d'alarme se transmettaient de proche en proche, se mêlant au beuglement des bêtes que l'on emmenait en hâte. Deux petits villages furent rencontrés, absolument déserts. Il y avait donc dans tout ce pays une population relativement dense, mais redoutant les étrangers. Là encore, aux confins de l'empire de Ménélik, M. du Bourg retrouvait les effets déplorables de l'administration des

fonctionnaires abyssins. Partout, dans chaque agglomération de paillotes, il laissa, comme preuve de ses sentiments amicaux, un morceau d'étoffe avec quelques perles; puis il regagna le camp.

A son arrivée, il fut rejoint par quatre Souahilis qu'il avait envoyés en reconnaissance dans une autre direction. Ceux-ci poussaient des cris de triomphe ; ils avaient pu capturer un enfant. Le petit Chankalla devait avoir une dizaine d'années. Le vicomte procéda incontinent à son interrogatoire.

« Comment t'appelles-tu?

— ...

— Comment se nomme ta tribu?... ton village?... tes parents?

— ...

— Pourquoi ne réponds-tu pas? As-tu peur? Nous ne sommes point mauvais, et, si tu réponds, je te donnerai des perles et de beaux vêtements. »

Silence absolu. L'enfant baisse la tête, lançant à la ronde des regards obliques et apeurés. A peine quelques grognements indistincts prouvent-ils par instants qu'il entend bien, s'il ne veut point répondre. En vain le docteur lui

fait-il le magnifique présent de sa vieille veste en velours enviée par tous les boys de l'expédition, et qui est certainement la plus belle pièce de bric-à-brac de la caravane. La vue en soulève des cris d'admiration et de convoitise. L'enfant se la laisse passer comme une camisole de force. On la lui ôte, en lui certifiant qu'elle lui appartient désormais : à peine daigne-t-il se coucher dessus, en gardant sa mine maussade. Le docteur est fort vexé de son échec, et le petit Chamkalla se retire entre ses gardes.

Le lendemain, nouvel effort pour obtenir de lui quelques renseignements. Mais il s'entêta dans son mutisme. M. du Bourg se décida enfin à le renvoyer, muni d'une pièce d'étoffe et de quelques perles, qu'il accepta. Mais le docteur ne put le contraindre à emporter la belle veste : on dut la remettre aux bagages...

Dès le 3 juin, M. du Bourg s'occupa du transbordement de tous les bagages sur la rive droite de l'Omo. Le 10, nous arrivions chez Sa Majesté le roi Labouko, qui se portait à notre rencontre.

Il était suivi d'une quinzaine d'indigènes, tous armés. C'était un homme de cinquante ans en-

viron, à la haute stature. Il était affublé d'une pièce d'indienne, don des Moscoves (c'est le nom qu'on donne aux Russes dans tout le pays). Trois petites plumes d'autruche, formant panache, étaient piquées dans sa chevelure rejetée en arrière et rendue compacte par un mélange de terre et de beurre. De nombreux colliers de perles noires à son cou, une vingtaine de bracelets de cuivre et de fer à son bras et à ses chevilles, complétaient son costume, dont on pourrait dire qu'il rappelait la défroque classique des rois nègres du continent noir. Parmi son entourage, on distinguait un de ses parents, dont le cou était entouré de seize colliers de fer, carcan terrible qui interdisait tout mouvement de sa tête, mais dont il semblait très fier. La physionomie de Sa Majesté était peu intelligente; mais dans tous ses gestes, dans tous ses discours et dans les silences dont il les entrecoupait, tout annonçait un homme méthodique et réfléchi.

La conversation fut longue, cordiale dans la forme, mais pleine de réticences diplomatiques.

« Tu le vois, lui dit M. du Bourg, nos intentions sont bonnes. Nous ne voulons pas piller, mais explorer et acheter nos provisions.

— Je le vois et j'en suis content.

— Peux-tu nous vendre du sorgho?

— Non, il n'y en a plus.

— Et des ânes?

— Nous n'avons plus que des femelles, et les femelles ne se vendent pas. Les mâles nous ont été pris par les Abyssins.

— Allons, réfléchis bien : tu ne peux nous procurer aucun secours. Pourtant nous le payerions bien. »

Sa Majesté réfléchit, en effet.

« Si tu veux, je te conduirai dans une contrée où tu auras tout ce que tu demandes.

— Il y a des gens disposés à vendre leurs biens?

— Non, il te faudra les prendre. Mais... je t'accompagnerai avec quelques-uns de mes guerriers. »

Maintenant Sa Majesté parle vite : il faut se hâter, si l'on veut « faire le coup », car les indigènes ont déjà eu vent de l'arrivée des Frendji, et, si on ne les prévient, ils ne tarderont pas à se réfugier en des lieux où l'on ne pourra les retrouver... Cependant le vicomte réfléchit : jusque-là, il a ponctuellement payé tout ce qu'il a pris. Mais on se trouve dans des

circonstances nouvelles ; on est au milieu d'une population hostile, nos bêtes de somme ont été décimées depuis le Gofa, et la disette nous menace. Faut-il laisser périr nos hommes? Les Karo et leur chef Labouko ne veulent rien vendre et ont mis à l'abri tout ce qu'ils possèdent. Que faire, sinon les utiliser et accepter leur proposition? Il faudra bien essayer de se procurer avec leur aide, *s'ils tiennent parole*, ce qui est absolument nécessaire à l'expédition.

« C'est mesure de salut public, nous disait M. du Bourg; mais il nous faudra indemniser les victimes de cette réquisition forcée. »

Et il accepta, sans enthousiasme, la proposition de Labouko. Très satisfait, celui-ci indique son plan : ce sont les Galebi qu'il s'agit de visiter; ils habitent une boucle formée par l'embouchure de l'Omo et une baie du lac Rodolphe.

« D'ailleurs, dit Labouko pour rassurer la conscience du chef français, tu ne seras pas le premier à agir ainsi. Jadis le dedjaz moscove (M. Leontieff) a fait de même, et, l'an dernier, un autre Moscove (M. Babitcheff sans doute) l'a imité. »

Le départ fut résolu pour le lendemain 12 juin.

Les hommes de la mission fraternisaient avec ceux qui accompagnaient Labouko. Ceux-ci, pour passer l'Omo, prirent une outre, y jetèrent les objets qu'ils voulaient emporter, la gonflèrent et en ficelèrent l'orifice. L'outre flottait, formant bouée. Un des hommes qui ne savait pas nager s'y cramponnait fortement, et l'appareil était poussé dans le fleuve. Un nageur conduisait ainsi l'outre, les objets et l'homme jusqu'à l'autre rive.

Le lendemain, à l'heure dite, Labouko arrivait avec soixante de ses guerriers. Tous étaient armés de lances et de boucliers, et leurs coiffures étaient parées de plumes d'autruche noires et blanches.

Durant la marche, ces hommes se montrèrent de plus en plus indiscrets et plus exigeants. Tout à coup, le troisième jour, ils disparurent ainsi que Labouko.

Ainsi, pendant deux jours, ils s'étaient nourris aux frais de notre expédition, avaient reçu des cadeaux et avaient néanmoins réussi à nous conduire hors du territoire, sans rien donner, ni une bête de somme, ni une mesure de dourah, ni un renseignement. Le tour était bien joué. Mais voici le comble. Bientôt nous vîmes

s'allumer, vers le sud, une série de feux analogues à ceux autour desquels nous avions laissé Labouko. Ceux-ci étaient un signal : de loin en loin, tout au long des rives de l'Omo, d'identiques bûchers flambaient, portant la nouvelle de « l'invasion européenne ». Si ces tribus sont ennemies les unes des autres et n'hésitent pas à se piller mutuellement, toutes au moins sont solidaires devant l'étranger, réputé ennemi, qu'il soit Frendji ou Abyssin. Est-ce dans le caractère de ces tribus d'être inhospitalières, ou bien sont-ce les Abyssins, ou même les Européens de passage, qui les ont effarouchées? Peut-être les deux causes ont-elles agi, l'une renforçant l'autre.

« Toujours est-il, déclare M. du Bourg, que je plaindrais celui qui viendrait ici avec une escorte insignifiante, car la force est la seule chose que ces sauvages respecteront. »

GEORGES CLARETIE

GEORGES CLARETIE

M. Paul Hervieu, de l'Académie française, dit, en présentant aux lecteurs le récit de M. Georges Claretie : « Par droit héréditaire, le nom de l'auteur est de ceux qui recommandent le mieux un livre. » Le fils de l'éminent administrateur de la maison de Molière n'avait nullement besoin de ce pavillon pour couvrir l'excellente marchandise qu'il nous donne. « L'âme du voyage se sent et fleure dans ce volume de voyage. Il passe un vent neuf et rapide. Les aperçus des gens, les observations des choses, les paysages, les physionomies, se montrent nets et se succèdent variés, impressionnants ou amusants, mémorables dans la force des raccourcis. On navigue, on roule, on marche, on écoute, on voit, on apprend, on rêve... Pour ce beau voyage que le lecteur va faire dans sa chambre, M. Georges

Claretie est le plus souhaitable des compagnons : il a les éruditions qu'il faut; il parle un langage clair, élégant, précis, imagé, sentimental et ferme. L'occasion est précieuse de s'en aller pendant quatre cents pages avec lui. »

Nos lecteurs nous sauront gré de nous être effacé pour céder la parole à M. Hervieu. C'est même un devoir pour nous de ne pas nous substituer à l'écrivain qui, mieux que tout autre, sait apprécier la valeur de ceux qui écrivent.

« Quand je le revis, au lendemain de sa rentrée en France, je pus discerner sur son visage qu'il venait d'effectuer lestement une de ces étapes de l'existence qui éprouvent la trempe d'une nature. Sa personne, — d'où se dégage un air à la fois de décision virile et de douceur dorlotée, — avait pris ce teint bronzé, cette maigreur des soldats, cette pauvre mine fière, qui font aussi songer à ce que les regards d'une mère goûtent là d'anxiété en se repaissant de la joie du retour. N'était-ce pas, en effet, une vraie expédition, rude et louable, qu'avait menée M. Georges Claretie? Il revenait de ces derniers contreforts de l'Atlas, jusqu'où, d'après

certains, la légende fait s'allonger le jardin des Hespérides.

« Et ce qu'il avait conquis sous les flèches du soleil, contre le dragon des fièvres et des fatigues, ce qu'il rapportait, comme par un devoir de race, en digne fils d'un écrivain illustre, c'était un Livre. »

On l'a pu remarquer, nos citations sont empruntées à des auteurs qui appartiennent presque tous à des carrières fort différentes. Cette fois, nous avons affaire à un avocat. Le conteur des lignes suivantes honore le barreau de Paris, non seulement de ses célèbres plaidoiries, mais des ouvrages où il expose avec une haute compétence les causes qu'il a défendues.

Autant que personne, nous pouvions goûter le charme et l'exactitude des pages de M. Georges Claretie, puisque nous avons vu les contrées qu'elles retracent. Les dernières de ces pages nous sont plus chères encore, parce qu'elles traitent d'un séjour à Tripoli de Barbarie, où nous avons fait de longues haltes au départ et au retour de nos missions officielles dans l'intérieur du vilayet ottoman. Elles sont stupéfiantes de précision, de clarté et de justesse.

LE HASCHICH[1]

J'ai demandé à mon guide, Isaac Arbib, s'il pouvait me mener dans un endroit où l'on fumait du haschich. Arbib prit un air grave et me regarda sans répondre.

« Oui ou non, fume-t-on du haschich, à Tripoli?...

— On en fume, et on n'en fume pas ! »

La réponse était étrange, et évidemment Arbib me cachait quelque chose.

« On en fume, et on n'en fume pas ! Ce n'est pas une réponse, cela. Parle clairement, n'aie pas peur ! »

Il souleva la chéchia graisseuse qui lui couvrait la tête, se gratta le front quelques instants, réfléchit, parut faire un effort pour me répondre :

« C'est-à-dire qu'au coucher du soleil, il y a des gens qui fument la chira ! »

Il me dit cela très bas, mystérieusement, en regardant autour de lui, et ajouta plus bas encore :

[1] *De Syracuse à Tripoli*, par Georges Claretie. (Librairie Molière, Paris.)

« Ne le dites pas, c'est défendu ! Si on m'entendait !...

— Défendu ! peu importe ! Cela m'est égal. Si on en fume, cela me suffit, et je veux voir ce spectacle.

— Mais la police turque le défend.

— Je te dis que cela m'est égal ! La police ne me dira rien.

— A vous, c'est possible ; mais à moi ?

— A toi non plus, si tu es avec moi, je m'y engage. Mène-moi donc à une fumerie de haschich. »

Isaac Arbib reprit son air rêveur. Il semblait que je lui eusse demandé l'impossible.

« Oui ; mais je ne sais pas où il y en a.

— Tu ne sais pas, tu chercheras. Lorsque je t'ai pris à mon service, tu m'as dit que tu me mènerais partout où je voudrais, que tu me montrerais tout ce que je voudrais voir. Il me faut du haschich, trouve-m'en. Cherche, je le veux !

— C'est bien ! tu en auras. Viens avec moi. »

Je le suivis dans les rues de Tripoli ; il marchait vite, avec un but déterminé. J'étais persuadé qu'il allait s'arrêter dans quelque ruelle obscure ou au fond de quelque impasse louche,

devant un cabaret ignoré où je verrais les fumeurs de haschich accroupis sur des nattes et rêvant dans la fumée bleue de leurs pipes.

Les rues succédaient aux rues : nous avions traversé la grande place du marché, encombrée de marchands et de bêtes de somme, franchi les hautes murailles de la ville ; nous étions dans la campagne.

« Où me mènes-tu ?

— Chez les fumeurs de chira. »

Il s'arrêta devant quelques tentes misérables couvertes en poils de chameau. Autour, de vagues dormeurs étendus à l'ombre, roulés dans des haillons si usés, si vieillis, qu'ils n'avaient plus aucune teinte et semblaient se confondre avec le sol, avec la terre, cette terre d'Afrique, d'une nuance indéfinissable qui tient le milieu entre le gris et le jaune.

Les dormeurs enjambés, Isaac Arbib soulève la lourde couverture qui masque l'entrée de la tente, et dit quelques mots en arabe à l'intérieur.

Autour d'un vase noirâtre où cuisent des aliments sordides, morceaux de pain et de viande disputés sans doute aux chiens de la ville, j'aperçois quelques formes humaines à demi

Tripoli. — Une rue.

vêtues. Des êtres vivent là, sur le sol, au milieu de débris de toute sorte, vieux chiffons et vieilles ferrailles. Ils se traînent péniblement autour de cette marmite fumante. J'aperçois dans les coins sombres de la tente une couverture qui s'agite, quelque vague forme qui se meut, lamentable paquet de chair qui se traîne. Oui, ce sont des êtres, des êtres humains; ou du moins ils l'ont été. Il me semble voir des monstres ou des spectres. C'est un homme cependant, ce vieillard qui paraît être le chef ou le père. Sa barbe blanche descend sur sa poitrine; un lambeau d'étoffe lui ceint les reins, et un collier d'ambre orne son cou. Il ne bouge pas, il a l'air mort. L'œil démesurément ouvert, la pupille dilatée regarde fixement quelque point vague de l'espace.

L'homme songe. Il songe, à moins qu'il ne soit mort. Pas un mouvement, pas un geste, pas un tressaillement; les lèvres serrées ont l'air d'être les lèvres d'un cadavre, — et toujours cet œil, cet œil hagard qui regarde sans rien voir. Cet homme est un squelette, ou plutôt une momie. La peau, desséchée et jaune comme un parchemin, colle sur des os qui ont l'air de vouloir la crever. Le crâne se voit et

rit déjà sous cette peau, où le sang n'a pas l'air de circuler. Aucune respiration ne soulève ces côtes décharnées qui strient cette poitrine nue. Il me semble être en présence d'une effroyable statue en bois sculpté du moyen âge, ou d'un de ces lugubres phénomènes, un de ces hommes-momies, desséchés, vivants, que l'on voit parfois dans les hôpitaux. Et ils sont tous ainsi sous cette tente, et ils sont nombreux, et il y a là des enfants, — des enfants dont la tête n'est plus qn'une boule informe jaune ou grise, de peau ridée, avec deux trous qui sont les yeux, — des yeux morts, — et de longues dents jaunâtres qui font saillie hors de la bouche, — bouche morte elle aussi, et qui semble ne devoir jamais ni rire, ni parler.

Arbib, devant la porte de la tente, parlait toujours à ces larves qui avaient l'air de ne pas comprendre, de ne pas entendre. Les lèvres desséchées du vieillard s'entr'ouvrirent, laissèrent sortir deux ou trois sons rauques, et ce fut tout.

La momie n'avait pas bougé. La momie parlait cependant, vivait; c'était donc un homme! Arbib me fit signe de sortir.

« Venez, nous n'en tirerons rien. »

J'avais hâte de fuir loin de ces spectres.

« Quels sont ces hommes? »

Arbib sourit en me répondant :

« Ce sont des fumeurs de haschich. »

C'était donc là l'effet que pouvaient produire quelques brins de chanvre fumés dans des pipes ; le haschich mystérieux de l'Orient dont on rêve, le haschich des contes arabes, des romanciers, des poètes ; l'herbe de songe, l'herbe qui donne les extases et les joies, les visions les plus suaves, qui autrefois entraîna à la suite du Vieux de la Montagne des milliers de fanatiques! C'était là, quelques êtres à peine vivants, lamentables, hideux squelettes autour d'une marmite!

« Ils ont trop fumé, me dit Arbib; ils ne savent plus... Ils ne savent rien. D'ailleurs, ils sont trop pauvres, ils n'ont plus de chira, et la chira coûte cher... Allons ailleurs! »

Ainsi donc ces malheureux, qui se mouraient pour avoir trop fumé le chanvre, n'avaient même plus les quelques sous nécessaires pour en acheter et mourir en paix, poursuivant leur rêve dans la fumée de leur pipe.

« Allons ailleurs! »

Et Arbib m'entraînait.

« Ceux-là, voyez-vous, sont trop vieux. Cherchons-en de plus jeunes. »

Non loin de la petite place du marché et des murailles de la ville, dans ce faubourg de Tripoli qui mène à l'oasis, assis devant une porte, un jeune nègre, un enfant, dix ou douze ans à peine, nous regardait passer en souriant avec un bon rire gai, franc, qui découvrait des dents superbes.

Mon guide m'arrêta :

« Celui-là doit savoir où on fume du haschich. Il en fume. »

Lui aussi, cet enfant gai, robuste, sain, aux muscles solides, bien vivant, fumait du haschich ! Et je pensais qu'un jour viendrait où ses muscles s'atrophieraient, ses membres se dessécheraient, cette peau se racornirait, et où il irait vieillir et mourir sous la tente, un peu plus loin de la ville, dans la campagne, avec les momies effroyables que je venais de voir, et qu'alors lui aussi serait trop pauvre pour acheter l'herbe qui tue !

L'enfant souriait; mais, aux premières paroles d'Arbib, il devint silencieux.

« Il a peur, peur de la police. »

Mon guide le rassura.

« Il ne sait pas où nous pourrons trouver du haschich ; mais il le saura demain. Il nous donne rendez-vous demain matin, à la porte qui regarde le Sud. Ayez confiance en lui, je le connais. »

A 9 heures du matin, le lendemain, le jeune nègre m'attendait, exact au rendez-vous. Un colloque interminable s'engagea entre Arbib et lui, à voix basse, de peur d'être entendus.

« Que dit-il ?

— Il n'a pas de haschich ; mais il sait où nous pourrons en trouver et veut bien nous y mener. »

L'enfant rieur de la veille était devenu inquiet, songeur, se retournant à chaque instant, comme s'il craignait d'être suivi. Au bout de quelques minutes il s'arrêta devant une petite maison isolée, située à peu de distance des remparts, un cabaret ressemblant à toutes les guinguettes des environs de Paris, blanchi à la chaux, orné d'un balcon de bois peint en vert, où quelques chaises et des tables de zinc très banales attendaient les consommateurs. A l'intérieur, une grande salle décorée de chromos, réclames d'apéritifs italiens : Fernet, Branca, Amaro di Felsina. J'étais déçu. A quoi

bon tant de mystère, tant de conversations à mi-voix, de regards furtifs en arrière, pour venir s'échouer dans le cabaret le moins pittoresque de Tripoli, et boire du vermout de Turin? Je craignais d'avoir été dupe, d'avoir été la proie d'un guide chargé par le patron de l'estaminet de lui amener des consommateurs. Le patron, Italien ou Maltais, se promenait dans son établissement, une serviette à la main. J'avais cherché une fumerie de haschich, et il me semblait être à Asnières. J'étais stupéfait. Arbib devina mes craintes.

« N'ayez pas peur, c'est bien ici. Le nègre me l'a dit... Il le sait. »

Cela ne me semblait pas possible. J'avais rêvé un cabaret sombre, orné de nattes, peuplé de fumeurs endormis sur leurs pipes. Je voulais une vision d'Orient, et je voyais des pancartes blanches avec des inscriptions italiennes : Gelati, — Granite! »

Près de la porte, étendu sur le sol, un mendiant sommeillait. Je ne l'avais pas remarqué tout d'abord. Le petit nègre frappa sur l'épaule de l'homme endormi, qui s'étira un instant, se leva, s'appuyant sur un bâton. C'était un vieillard à barbe blanche, ridé, usé, courbé en deux.

« C'est l'homme, me dit Arbib, l'homme qui sait où est la chira. »

Le nègre lui dit quelques mots à l'oreille. Le mendiant hocha la tête, leva vers le ciel l'index de sa main droite, répondit quelques paroles brèves, rejeta sur l'épaule les plis de son burnous troué, et à pas lents, chancelants, aidé de son bâton qui tremblait entre ses mains osseuses, il s'éloigna vers les remparts.

« Vous aurez le haschich ce soir à 4 heures. Il l'a promis. Il ne peut pas l'apporter avant, car il faut aller le chercher très loin, au bord de la mer, chez des gens qui le cachent, de peur des soldats turcs. »

A l'heure dite, je revins au cabaret. Assis devant une table garnie de verres de limonade, je reconnus le mendiant que j'avais vu le matin. Près de lui, assis à ses côtés, un homme, un Turc coiffé du fez rouge au gland de soie, vêtu d'une jaquette de drap noir très propre, aux boutons de cuivre. Il était jeune ; une figure intelligente, une barbe brune en pointe. Il me parut être un fonctionnaire turc quelconque, un douanier ou un employé des postes.

« Quel est cet homme?

— C'est celui qui a le haschich.

— Oui ; mais qui est-ce? »

Arbib mit un doigt sur ses lèvres pour me recommander le silence :

« Ne dites rien! Il ne veut pas qu'on le sache! »

Ce Turc mystérieux était, d'ailleurs, fort aimable. Il me fallut m'asseoir à ses côtés et boire de la limonade en sa compagnie. Il buvait lentement, à petites gorgées, sans se presser, avec l'indolence des Turcs apathiques. Nous étions silencieux tous les quatre autour de la petite table de zinc ; le temps commençait à me sembler long, les limonades se succédaient aux limonades : j'avais hâte de fumer enfin du haschich.

« Mais quand vous voudrez, me dit Arbib ; il vous attend... »

Il, c'était le Turc si aimable, à la jaquette de drap ornée de boutons jaunes.

Je les suivis dans un petit escalier en spirale, en pierre, aux marches recouvertes de plâtre blanc, et qui aboutissait à une terrasse. L'homme au fez rouge se pencha un instant au-dessus de la balustrade, un peu inquiet, de crainte d'être épié. Personne n'avait suivi : la campagne était déserte sous le soleil ardent de

l'après-midi ; enfermée dans ses hautes murailles, la ville au loin somnolait.

Une petite porte basse s'ouvre sur cette terrasse, donnant accès à une chambre aux murs blancs, éclairée par deux toutes petites fenêtres et dallée de carreaux de terre rouge.

Quelques chaises en paille, une table en bois blanc, c'est tout; la chambre est vide, très propre et toute blanche. Une odeur indéfinissable y règne, pénétrante et fade, imprégnant les plâtres du mur, les faïences du sol, la table, les chaises; — une odeur étrange, qui ne ressemble à aucune autre, mélange de parfums d'église et d'odeurs de bazar turc. d'encens et de bois de santal, odeur de poussière et d'herbes brûlées. Il semble que tous les parfums de l'Orient à la fois ont été répandus pour la célébration d'un culte mystérieux dans cette petite chambre blanche, qui ressemble à une salle d'opérations chirurgicales.

Le Turc au fez rouge s'assit sur une chaise et déposa sur la table une petite tabatière noire en bois laqué. Le vieux mendiant, qui était monté lui aussi, s'assit à son tour, et tira de dessous ses haillons un instrument bizarre assez volumineux qu'il plaça sur la table, à côté de

la tabatière. C'était la pipe pour fumer le haschich.

Elle est étrange, et ressemble plutôt à un instrument de chirurgie qu'à une pipe. Le fourneau est en métal, en zinc, et se compose de deux troncs de cône réunis par la base; l'un d'eux, celui du sommet, se termine par une petite coupe de terre rougeâtre où se place le mélange de tabac et de haschich. A la base, un long tuyau de roseau très large, par lequel on aspire la fumée. La pipe était vieillie, usée, salie; les lèvres humides et grasses avaient laissé des traces brunâtres sur le tube du roseau, peut-être les lèvres de ces malheureux que j'avais vus agonisants sous la tente, de ceux-là qui étaient trop pauvres aujourd'hui pour fumer la chira.

Avec des précautions infinies, le Turc ouvrit sa petite tabatière, remplie d'une matière noirâtre un peu humide, ressemblant à du tabac de cantine mouillé.

« C'est, me dit Arbib, un mélange de cigares maltais hachés et de chira. »

A côté de sa tabatière, le Turc avait placé une petite boule noire, luisante, ressemblant à un caillou, et qui dégageait une vague odeur

de musc. C'était le haschich que j'allais fumer, mélangé avec du tabac.

C'est avec une certaine émotion que j'approchai mes lèvres du tube de roseau pour respirer les premières vapeurs de la pipe, qu'on m'avait allumée. Une fumée âcre se dégageait, me prenant à la gorge, pénétrant mes bronches, me faisant tousser.

« Fumez doucement, » me dit Arbib.

La fumée montait en spirales, lentement, vers le plafond de la chambre. L'odeur bizarre, l'odeur que j'avais sentie en entrant, devenait de plus en plus intense ; je ne toussais plus, j'aspirais de toutes mes forces les nuages bleus qui sortaient du tube de roseau, et cette odeur, ce parfum de plus en plus étrange, de plus en plus vif, je l'aspirai avec délices.

« Une autre pipe encore?

— Oui, une autre ; une autre, vite ! »

C'était exquis, bizarre et délicieux à la fois ; cela ne ressemblait à rien. Ce parfum, je ne l'avais jamais respiré ; cette sensation étrange, cette chaleur que ressentait tout mon être, je ne l'avais jamais éprouvée.

« Une autre, une autre encore ! »

A la troisième, Arbib m'arrêta :

« C'est assez pour aujourd'hui ! »

Assez ? Il ne me semblait pas que cela pût faire mal. Je n'avais éprouvé aucun trouble. Je parlais, je raisonnais, mon cerveau était inctact. Pourquoi assez ? Il me semblait seulement avoir fumé un tabac très parfumé, très étrange, — et c'était tout.

Quand j'eus fini, le Turc à son tour bourra la pipe et se mit à fumer, lentement, bouffée par bouffée, avalant la fumée. Les yeux mi-clos, le corps penché en avant, les coudes sur la table, il paraissait somnoler, perdu dans un rêve.

Le temps passait, et il dormait sur sa pipe éteinte.

J'avais vu ce que voulais voir, j'avais fumé le haschich ; je voulais partir.

« Nous partons ? »

Arbib frappa sur l'épaule du Turc endormi, qui se réveilla en sursaut. Le vieux mendiant, jusque-là immobile, prit la pipe à son tour et se mit à fumer. J'achetai, pour quelques sous, un assez gros morceeu de haschich, et je partis. Là-haut, dans la petite chambre blanche, près de la terrasse, le Turc à la jaquette noire et le vieux mendiant continuaient leur rêve dans le parfum de la fumée bleue...

Pas d'engourdissement, pas de rêves, rien, je n'ai rien éprouvé; un parfum très étrange, très subtil, dont l'odeur me poursuit, imprégnant mes narines, et c'est tout...

Il fait très chaud au dehors, et les murailles de la ville ont l'air de blocs de métal en fusion. Comme ils me semblent loin, les remparts de Tripoli! Jamais ils ne m'ont paru si loin, et comme le soleil est brûlant! Je suis très las, — est-ce le haschich? Oui, ce doit être le haschich, car ma fatigue augmente. Je vais revenir à l'hôtel. Je n'ai plus rien à voir dans la ville; il faut rentrer, rentrer le plus vite possible. Je me hâte; — elles sont toujours aussi loin, les murailles de Tripoli; cependant je marche vite, il me semble; je les atteins, je suis dans la ville, — enfin! Mais elle est longue à traverser, la ville. Comme je me sens fatigué! Arbib me suit, j'entends son pas derrière moi; il s'approche, me regarde :

« Comme vous avez l'air drôle! »

Sa voix sonne étrangement. Il m'a dit que j'avais l'air drôle. Pourquoi ai-je l'air drôle?... Oui, il a raison, je puis avoir l'air drôle, car je suis en sueur. Ce doit être le haschich. Je marche plus vite, toujours plus vite; j'ai hâte

de rentrer, rentrer chez moi... Je n'entends plus le pas lourd d'Arbib, qui doit me suivre : peu importe, je connais mon chemin. Je n'entends plus son pas, mais il me semble entendre sa voix; elle sonne de plus en plus étrangement, elle s'éloigne, se perd dans le lointain :

« Drôle !... vous avez l'air drôle !... »

Je n'entends plus Arbib. Il doit être là cependant. Je ne veux pas me retourner, ce serait du temps perdu, et j'ai hâte de rentrer. Je ne suis plus fatigué, je me sens léger, très léger; je marche vite. Je croise une femme dans la rue, enveloppée d'un châle blanc. Elle me regarde; son œil est étrange, elle me parle et me dit :

« Vous avez l'air drôle ! »

C'est bizarre, elle m'a dit cela en arabe, il me semble, et je ne sais pas l'arabe, et j'ai cependant compris !... La femme a disparu. Devant sa porte, un enfant, un petit juif au fez rouge, lève la tête; lui aussi me dit que j'ai l'air drôle. Il me semble que quelqu'un me pousse par derrière; qu'une main énorme, gigantesque, me saisit aux reins et me lance en avant. Oui, je la sens, elle m'étreint, de ses doigts.

Un bruit vague derrière moi ; c'est quelqu'un qui me parle tout doucement à l'oreille :

« Rentre, rentre chez toi ! »

La main se crispe, me pousse de plus en plus ; la voix grandit :

« Il faut rentrer, rentrer vite. Va dormir, dormir, dormir !... »

Je ne marche plus, je cours, une course folle. Je descends au galop des rues en pente, que je ne reconnais pas, bondis par-dessus des corps endormis dans des ruelles ; je traverse des places, des marchés. Je ne sais plus où je vais, et la main me pousse, et la voix me parle :

« Dormir, va dormir ! »

Je bouscule des passants, je traverse des foules. On me parle : tout le monde me parle à la fois. Des visages grimaçants se tournent vers moi ; j'entends tout le monde :

« Drôle !... tu as l'air drôle ! »

La foule s'amasse, il me semble : elle tourbillonne autour de moi. Je cours toujours. La voix me poursuit ;

« Il faut dormir, dormir, dormir ! »

Les maisons me paraissent danser autour de moi, prennent des aspects fantastiques. Où suis-je ? Je ne reconnais pas Tripoli. Quels mo-

numents bizarres ! Qu'ai-je fait ? Pourquoi suis-je ici ? Les minarets oscillent, se penchent vers moi. Ils me parlent, eux aussi :

« Drôle ! drôle !... tu as l'air drôle ! »

Est-ce que je deviendrais fou ? La foule hurle à mes oreilles :

« Tu as l'air drôle ! »

Les maisons me le crient au passage. Le boulanger qui cuit son pain abandonne son travail pour me crier :

« Tu as l'air drôle ! »

Je sens que je deviens fou. Non ; quelqu'un me guide : la main qui m'a saisi par derrière, et qui me pousse, qui me conduit, et la voix qui me dit à l'oreille, toujours, incessante :

« Dormir !... Il faut dormir,... va dormir !... »

L'hôtel de la *Minerva !* Je suis chez moi, dans ma chambre, sur mon lit. Je vais dormir. Enfin !... Je dors, je me sens dormir. Oh ! la voluptueuse sensation que l'on éprouve lorsqu'on se sent envahir par le sommeil, peu à peu, doucement, dormir sans rêves ! Oui, je dors, je le sens. Je n'entends plus rien, je ne vois plus rien : il n'y a que du noir. Je dors...

Un léger bruit à côté de moi, dans la nuit ;

il me semble qu'on a marché. Non, je me suis trompé, ce n'est rien. Je dors toujours, je le sens. Je ne me suis pas trompé, il y a quelqu'un là ; j'ai entendu un bruit d'étoffes que l'on froisse, un bruit de pas. Quelqu'un parle très bas ; je n'entends pas, mais quelqu'un parle. La voix grandit ; oui, il y a quelqu'un, je le vois, quelqu'un tout près de moi, là, à gauche, près de mon lit : c'est un nain, un horrible nain à face de vieillard. Il a un bâton à la main. Il me parle, et je ne comprends pas ses paroles. Il crie de plus fort en plus fort. Je ne comprends toujours pas.

Le nain grandit. Ce n'est plus un nain, c'est un géant maintenant, sa tête touche au ciel. On parle à droite aussi ; derrière moi j'entends des voix. Je veux crier, je crie : « Que me veut-on ? Laissez-moi ! Ce sont des visions, j'ai pris du haschich. » Oui, je sens que je crie, et aucun son ne sort de mon gosier, je n'entends rien... C'est fini, tout a disparu. Je suis dans la nuit, je dors... Non, je ne suis plus dans la nuit. Il fait clair, au contraire ; je vois une rivière, des arbres, des arbres en fleur, tout roses ; un pont, un pont en bambou, une pagode. Je suis au Japon ; oui, c'est le Japon. Pourquoi le

Japon? et il me semble dire à haute voix : « Pourquoi le Japon? » Non, ce n'est plus le Japon, c'est une salle d'hôpital maintenant. Je suis dans un lit, un petit lit de fer. Il y a quelqu'un couché à ma droite dans un lit semblable, quelqu'un à gauche aussi. Des lits, des lits partout, avec des malades. Je suis en sueur, les draps collent sur mon corps, la senteur de cette salle et l'odeur aigre de la sueur des malades m'écœurent. Je veux appeler le médecin, je veux partir. Pourquoi donc suis-je ici? Je me souviens : on m'a mis ici parce que j'étais fou, parce que j'entendais des voix ; et que tous ceux qui sont là dans des lits, comme moi, sont des fous. Mais maintenant je suis guéri, je n'entends plus de voix, je veux partir! — Si, j'entends encore des voix ; le nain est là, toujours ; il se promène encore dans la salle entre les lits, il parle encore... On s'est trompé, on n'aurait pas dû me mettre ici ; les voix que j'entends, c'était le haschich qui me les faisait entendre. Le nain qui se promène là, c'est une vision. Je ne suis pas fou, mais je puis le devenir. Oui, je comprends comment on peut le devenir, je comprends pourquoi les fous entendent des voix. Je veux me lever, voir le

médecin, expliquer au docteur comment il y a des gens qui peuvent devenir fous, car j'ai compris la genèse de la folie. Il faut faire vite, avant que je devienne tout à fait fou... Mais je ne puis pas me lever...

Mes jambes sont de plomb. Je suis étendu dans mon lit, je ne puis bouger. L'hôpital a disparu. Où suis-je? Je ne sais pas! Je ne sens plus mon corps, il est devenu léger, très léger. Il me semble être au centre d'une sphère immense, bleuâtre, étoilée, qui m'enveloppe. Mon cœur bat, bat de plus en plus vite; et à chaque battement il me semble que la sphère se gonfle comme une immense bulle de savon. Elle devient énorme, immense; c'est mon cœur qui la fait battre. Elle s'éclaire de lueurs étranges, se boursoufle, monte; elle atteint les étoiles, elle crève. Mon cœur ne bat plus; je ne sens plus rien, je n'entends plus rien. Il me semble que je suis mort. C'est donc cela, la mort : ne plus sentir, ne plus penser, être dans une atmosphère légère, éthérée, toute bleue. Oui, c'est cela...

On frappe à ma porte :

« Monsieur, le dîner est servi! »

C'est Pepino, l'hôtelier de l'hôtel *Minerva*. Je me lève.

J'ai grand'faim. Une voix rude et sonore monte de la salle à manger :

« Pepino ! de la bière ! »

C'est le général von Rüglish-Pacha qui est à table.

Un peu d'eau sur la figure, et c'est fini : je vais très bien.

Sur ma table, une petite boule noirâtre, sentant vaguement le musc, est là pour me rappeler que j'ai bien fumé du haschich. Et je pense avec tristesse à ces malheureux que j'ai vus hier, sous la tente, maintenant trop pauvres pour acheter de la chira. Et c'est pour de telles sensations, de telles visions, qu'ils sont devenus ces spectres effroyables, ces cadavres vivants !

Je ne fumerai jamais plus de haschich.

LE VICOMTE DE MATHUISIEULX

LE VICOMTE DE MATHUISIEULX

NOTE DES ÉDITEURS

En groupant avec un soin minutieux les livres des explorateurs et des voyageurs français, parmi les mieux écrits, M. de Mathuisieulx avait modestement oublié les siens. S'il n'a pas estimé que ses ouvrages avaient ici leur place, nous sommes d'un avis tout opposé : nous trouvons qu'ils y doivent figurer, et nous sommes d'accord en cela avec l'Académie française, qui lui a décerné ses prix.

M. de Mathuisieulx a voyagé en explorateur sur tous les continents du globe, depuis sa première jeunesse dans les montagnes alors inconnues du Tonkin, jusqu'à l'âge mûr, à travers les déserts de l'Afrique. Avec un petit bagage qui contenait des instruments scientifiques et une croûte de pain, il a parcouru, examiné et peint les peuples les plus divers. D'abord offi-

cier dans le corps expéditionnaire de l'Indo-Chine, puis chargé de missions civiles par le Gouvernement, il a publié des livres qui font autorité, au dire de la critique. Nous donnons quelques pages de ses récits sur les montagnes tonkinoises, puis sur les hauts plateaux tripolitains.

L'EMBUSCADE DE TINK-FAISAN[1]

Je n'oublierai jamais l'impression que je ressentis lorsque notre petit vapeur, après l'embouchure du Cua-Nan-Trieu, s'engagea sur la mer dans le mystérieux silence de la baie d'Along.

A l'arrivée du *Météore,* l'œil fixement dardé sur l'avant, un pilote chinois maniait fiévreusement à droite et à rebours la roue du gouvernail, attentif à faufiler son bateau au milieu des étroits corridors de mer et à lui faire doubler des tournants aussi brusques que des coulisses de théâtre. Sur un côté de ce féerique décor, le soleil embrasait la roche; le flot se laissait traverser par des ombres intenses dans une

[1] *Dans la brousse,* par H. M. DE MATHUISIEULX. (Maison Alfred Mame et fils, Tours.)

vigoureuse harmonie de bleus foncés, d'émeraudes et d'ors ternis.

Sur nos têtes surplombaient de hautes falaises, arrêtées brusquemment au bas par la ligne dentelée de l'onde. Souvent la bordure de la mer se trouvait interrompue de points noirs, où l'on reconnaissait bientôt, en approchant, des entrées de cavernes à fleur d'eau. La chaloupe les frôlait de si près, ces cavernes, qu'on pouvait en entrevoir l'intérieur, généralement très évasé.

Tout autour de nous, on eût dit une basilique immense où la majesté du silence en imposait tellement, qu'on eût fait volontiers signe à l'hélice de taire ses trépidations, devenues trop tapageuses sur la dalle humide de ces nefs sonores. Au loin, une pléiade d'îlots à perte de vue, le long de la côte, me semblait une émeute de géants soudainement pétrifiés. Un bloc perforé, sous la voûte duquel nous passâmes, revêtait l'aspect d'un arc triomphal surmonté d'un clocher sans fin. Une autre roche, amincie à la base, rappelait un champignon pantagruélique. Ici dormait un lion informe, enroulé sur lui-même; là-bas, une vieille bonzesse décharnée se prosternait; plus

loin sortait des flots une main mutilée, qu'on eût prise pour celle d'un Titan en détresse ayant perdu pied. Je restai frappé de la ressemblance d'un récif avec le buste de Gambetta.

Ce bal immobile me laissait l'appréhension de voir toutes ces formes s'animer pour nous écraser. Quel effet devait produire la coquille de noix sur laquelle nous naviguions, aperçue du sommet de ces colosses !

Eh bien, cet archipel, si calme en apparence, est un nid inépuisable de pirates chinois. Ils y fourmillent, les bandits de mer, et jamais les jonques de commerce ne s'aventurent là qu'en grand nombre. Malheur à l'armateur retardataire ! C'est par milliers que surgissent de chacune de ces îles des barques de corsaires pour lui courir sus.

Débarqué à Akoy, je trouvai un pays d'un tout autre aspect que le Delta.

Les maisons, barricadées solidement derrière de puissantes palanques, indiquent qu'on se trouve sur la frontière de Chine, en pays ravagé par les « Célestes ». La population diffère essentiellement de celle de la plaine. Les habitants, qu'on appelle « Thos », loin de faire cause commune avec les pillards, comme les

riverains du fleuve Rouge, exècrent les pirates et compensent ainsi les difficultés que suscitent aux Français les obstacles du sol; car on est ici en pleine région montagneuse. Il y a néanmoins bon nombre de commerçants chinois dans les gros villages.

Dès le premier jour, je suis descendu dans le bourg d'Akoy, agglomération de cases tassées de l'autre côté de la rivière, et entourée d'une enceinte de piques effilées. L'indigène se rapproche du type annamite, mais porte la queue comme les Chinois, au lieu du chignon retroussé. On dirait une rue de Canton, avec ses écrivains publics installés sur le trottoir, sous un parasol, avec ses forgerons encombrant la chaussée de leurs fourneaux portatifs. Je croisai une procession, au milieu de laquelle quatre Thos portaient une jeune fille dans une petite caisse laquée en rouge : c'était un mariage.

C'est une sotte manie que nous avons, en France, de rire des coutumes chinoises; elles sont souvent plus logiques que les nôtres. Pour n'en citer qu'un exemple, les Célestes payent leurs médecins au moyen d'un abonnement annuel, et ce traitement est suspendu du jour où le client tombe malade; il ne recommence

qu'après que les soins du docteur ont complètement rétabli la santé de l'abonné. Cela n'est-il pas plus normal que notre usage d'enrichir à nos dépens les Diafoirus, ô Molière! Comme le dit M. de Vogüé, les gens des antipodes ne sont pas sous nos pieds, car la terre est ronde, et personne n'est dessous. Si nous voulons démontrer notre supériorité, il faut choisir d'autres arguments que notre deuil noir au lieu du deuil blanc des Célestes, ou que notre habitude de monter à cheval par la gauche au lieu de la leur par la droite. Je sais bon nombre de bizarreries dans nos mœurs qui feraient pouffer de rire les fils de Han.

En flânant un matin sur les rives du Long-Akoy, je hélai un batelier chinois pour qu'il me passât; mais celui-ci continua sa route en me bravant d'un sourire tranquille. Quelques heures après, je me trouvai nez à nez avec mon batelier sur le gravier du rivage. Je lui réitérai ma demande, qu'il ne pouvait éluder cette fois. Il remit son sampan à l'eau, et j'y entrai. Il faut que je lui joue un tour, pensai-je, et au beau milieu de la rivière je lui donnai un coup d'épaule qui le renversa tout habillé dans l'eau.

« Ça t'apprendra ! » fis-je en me retournant triomphalement vers lui.

J'espérais jouir de sa colère... Il nageait paisiblement, en souriant toujours du même sourire décevant, et je dus ramer moi-même. Dépité, j'ajoutai :

« Es-tu content ?

— Pas content, content quand même, » me répondit-il sans qu'une fibre changeât dans sa physionomie.

A quelque temps de là, le poste reçut une nouvelle qui affola tout le monde de joie. Pour des raisons politiques, il était interdit depuis quelque temps aux militaires de sortir des forts. Les pirates, admirablement informés, en profitaient pour venir jusqu'aux environs incendier les villages et enlever les habitants pour les vendre en Chine. Peu de nuits se passaient sans que nous n'entendissions des coups de fusil dans l'obscurité, car les brigands évitent soigneusement la lune. La hardiesse des pirates était devenue telle, que le gouvernement rendit toute liberté à l'armée.

Peu après mon arrivée je dus pousser, avec mon lieutenant et un détachement de tirailleurs, une pointe militaire contre les pirates

chinois qui infestaient les montagnes de la frontière.

Nous attendîmes la nuit pour gagner silencieusement la montagne. C'est en se tenant les uns les autres, comme des aveugles, que les Européens peuvent cheminer dans le Tartare des nuits d'Orient. Les indigènes, au contraire, y marchent, avec leur merveilleux instinct, comme en pleine lumière.

Le jour commençait à poindre lorsque nous pénétrâmes dans le massif forestier du Buy-Ngnoc. Les villages devinrent de plus en plus rares; quelques-uns, tout récemment bâtis, avaient dû être évacués par la population dépouillée. Vers 9 heures, les sentiers devinrent affreux; nous gravîmes des chemins naturels serpentant dans les ravins. L'atmosphère limpide de ces solitudes transmettait clairement les cris éloignés des fauves. Nous passions sous des tunnels de verdure et des voûtes de rochers. Mes yeux s'agrandissaient pour contempler la végétation géante des banians; souvent cet arbre colossal replongeait ses branches en terre, comme de gros câbles d'étai.

Nous déployâmes notre déjeuner sur la pelouse d'une clairière et nous le mangeâmes

de bon appétit, en compagnie de deux sergents d'infanterie de marine. Quand nous reprîmes l'ascension, il ne se trouva même plus de sentier naturel. Il fallait remonter le torrent avec de l'eau jusqu'au ventre. Les troupiers plaisantaient sur les difficultés d'escalader les roches glissantes et de traverser les touffes de bambous, où les sacs s'accrochaient. Nous avancions à l'aveuglette, sous la conduite d'un guide dont les prouesses contre les Chinois étaient connues loin à la ronde. Ce guide, nommé Paô, portait sur sa poitrine deux décorations françaises.

Puis la marche fut ralentie encore, à cause des tirailleurs indigènes, dont les pieds nus s'écorchaient. Afin de gêner les pirates, les habitants du hameau perdu où nous nous rendions plantent au ras du sol des éclats de bambous qu'ils empoisonnent en les trempant dans de l'urine de buffle. De telles piqûres occasionnent des plaies interminables. Ainsi les précautions de ceux que nous allions secourir se retournaient contre nous.

Nous rencontrâmes les vestiges récents d'un bivouac de l'ennemi : épluchures de patates et de carottes, os de porcs et de volailles, arêtes de poissons et traces de feux.

Enfin, au fond d'une grande cuvette qui couronne les hauteurs, apparaît Tink-Faïsan !... Nous descendons les flancs boisés du creux, et les notables, après avoir hissé le pavillon tricolore, accourent au-devant de nous. Bonne nouvelle ! L'ennemi a passé là pour descendre à Dam-Ha et y repassera bientôt, puisque rien ne peut lui faire soupçonner notre présence.

Nous pénétrons un à un dans la place, par un labyrinthe de palanques et un grand nombre de portes de bois dur. Mon cœur se serre au souvenir de la misère que nous vîmes dans ce petit hameau de cent habitants. Des ruelles fangeuses, nauséabondes ; des cabanes enfoncées dans des cloaques, où hommes et animaux grouillaient ensemble, nus et transis de froid ! Les rizières sont rares en montagne, et encore n'y peut-on cultiver que les plus rapprochées du refuge. Par bonheur, Tink-Faïsan est imprenable. Les Chinois ont jadis tenté de s'en emparer par ruse, mais l'espion fut découvert et paya de sa tête son hypocrisie. Seulement, comme les habitants n'ont pas d'armes et que le sentier passe sous le village, au bas des coteaux, les bandes pillardes défilent impunément à quelque cent mètres du hameau.

Tout à coup un Tho rentre tout essoufflé, un vieux fusil à pierre dans sa main.

« Les pirates ! les pirates ! » s'écrie-t-il.

Vite l'effectif est partagé en deux sections égales. Le premier groupe court barrer le sentier, du côté où nous étions arrivés ; le second se tient à l'écart, de façon à laisser l'ennemi s'engager sur le sentier et le prendre à revers. Bientôt les Chinois apparaissent sur la crête de la cuvette et descendent les coteaux sans nous apercevoir. Blottis dans les broussailles, nous les regardons défiler à trente pas. Une longue procession d'hommes armés, de femmes garrottées, de buffles volés, trottine sans bruit ; c'est un « monôme » de chapeaux coniques et de cornes. Les palanquins des chefs ferment le convoi.

Au moment opportun, nos fusils crépitent. Les Chinois tombent comme des mouches. Par bonheur, les femmes prisonnières sont à l'avant-garde, qui se heurte au même instant contre l'autre groupe ; celui-ci se garde de tirer, mais se jette à la baïonnette sur les gardiens des captifs.

En dix minutes tout est terminé. Le reste de la bande chinoise s'échappe dans les coteaux

des bois voisins, ayant perdu un tiers de son effectif et tout le produit de ses rapines. Comme la nuit tombe, il est impossible de les chercher au milieu d'un aussi inextricable fouillis. D'ailleurs, les instructions que nous avons reçues au départ nous l'interdisent. Mais il n'est pas facile d'arrêter le soldat français quand il est emporté par sa fougue, et le clairon sonne plusieurs fois le ralliement avant que tous se décident à rentrer.

A TRAVERS LA TRIPOLITAINE[1]

Le 23 avril 1901, à la pointe du jour, j'éprouvai une de ces émotions qui laissent un souvenir inaltérable dans la mémoire du voyageur : notre paquebot arrivait devant les côtes de Tripolitaine, dont tant de géographes, d'archéologues et de naturalistes ont inutilement rêvé l'exploration. J'allais enfin débarquer dans le nid séculaire de la piraterie barbaresque, j'allais fouler dans quelques instants le seul grand

[1] *A travers la Tripolitaine*, par H. M. DE MATHUISIEULX. (Hachette et Cie, éditeurs.)

port méditerranéen d'Afrique qui ait conservé toute son originalité médiévale, toute sa couleur arabe, grâce à l'esprit jaloux et inquiet de son maître, le gouvernement turc !

L'aurore se lève, radieuse et limpide. Le port de Tripoli nous apparaît comme une mosaïque blanche, enchâssée dans la verdure de son oasis, le long des flots scintillants.

Dans l'embarcation de l'hôtel *Minerva*, je me laisse emporter tout joyeux sur le clapotis de la houle, vers la ville grossissante. Au fond de l'anse sonore, entre la pointe orientale qui se dentelle de palmiers, et la pointe occidentale, qui s'égrène en un interminable chapelet de roches luisantes d'écume salée et rutilantes de soleil, je reconnais sans peine les principales constructions décrites par mes prédécesseurs : la trop fameuse citadelle, qu'occupe aujourd'hui le gouverneur ottoman ; le vieux fort espagnol, surmonté d'un phare récent qui le fait ressembler à un chandelier ; d'autres donjons croulants, hérissés de vieux canons rouillés. Au-dessus des remparts baignés par l'eau, mon regard fouille le détail de la gradation des terrasses et des coupoles qui trempent leur badigeon d'eau vive dans l'azur flamboyant du ciel.

Mais tout cela n'est qu'un mirage lointain. La désillusion commence dès le quai boueux et puant de la douane; quand je franchis les remparts sous une sombre voûte, mon enthousiasme achève de tomber. Des ruelles tortueuses et raboteuses m'attristent, avec leur population déguenillée et leurs monceaux d'immondices. Je me trouve dans un encombrement de légumes et de gamins vautrés, qui oblige à un véritable *steeple-chase*, tandis que la tête se cogne aux auvents trop bas et que les pieds roulent sur les pastèques. Le passage de chameaux largement chargés réduit le promeneur à un continuel jeu des quatre coins contre la muraille. Nulle part, dans ce dédale de maisons basses, la vue ne perce au delà de quelques pas. Le ciel lui-même n'apparaît que par bandes étroites, coupées par les arcades qui relient un bord à l'autre et consolident toutes les masures.

Cependant j'avance en examinant avec un intérêt croissant la foule la plus bigarrée qu'on puisse imaginer : Arabes, Berbères, Juifs, Maltais, Turcs, nègres, toutes les nuances de peau et toutes les formes de visage se mêlent en variétés infinies, dans cet unique débouché

des caravanes soudanaises. Une multitude de chevelures rases ou longues, blondes ou noires, lisses ou crépues, surgit inopinément après la porte de la Marine, sous les coiffures les plus diverses et les plus multicolores : turbans, chéchias, mouchoirs, calottes et disques de paille. Au quartier marchand, les artères sont protégées des rayons solaires par des panneaux de bois. Dans cette pénombre, la lumière s'infiltre par les disjonctions des planches et se livre à toutes sortes de jeux bizarres. Lorsque les fusées lumineuses tombent sur une étoffe aux couleurs vives ou sur un objet de métal poli, elles éclatent en incandescences de forge qui aveuglent le regard. Je m'attarde à m'apitoyer sur le sort des nègres, dont les torses nus ploient sous d'énormes charges et dont les visages en sueur ont des reflets de bronze. Pas un qui ressemble à l'autre. Les nez aquilins font suite aux nez camards, les lèvres minces à celles qui rappellent les *pneus* de bicyclettes ; les pommettes évasées contrastent avec les faces ovales, les statures solides avec les squelettes vivants. C'est que ces hommes viennent de régions plus éloignées les unes des autres que Paris n'est de Tripoli, et appartiennent à des races aussi

différentes entre elles que les Français des Arabes.

Les costumes amples ou serrés, volumineux ou sommaires, les physionomies guerrières ou timides, errent devant les boutiques emplies d'une quantité de petites industries locales, entre les maisons repliées sur leur cour centrale, et tout cela révèle une vie intense, spéciale à ce coin d'Afrique. Quand j'arrive à l'hôtel Minerva, où une bande de curieux en burnous et de marmots en chemise m'a suivi, la vision féerique du mouillage est irrévocablement dissipée, mais pour faire place à la certitude que je récolterai dans les remparts tripolitains une ample moisson d'impressions inconnues et d'un réalisme plus captivant que toutes les fantaisies de l'imagination.

GARIANA

Sur le massif des montagnes de Gariana, la citadelle turque se dresse fièrement et semble regarder avec amour la belle oasis qui s'étend à ses pieds, dans la vallée profonde.

Le kaïmakan a fait dresser le couvert du

déjeuner sous les arbres du ravin, et nous y descendons par des sentiers de chèvre. C'est une volupté de l'œil que de voir d'en haut un pareil amas de verdure. Que d'exquises fraîcheurs on devine sous ce providentiel ombrage! Les palmes des dattiers s'en élancent comme des poissons volants; les plus hautes branches des orangers brandissent triomphalement leurs fruits d'or, et les grenadiers agitent avec coquetterie leur floraison rutilante.

Malgré le soleil ardent de midi, nous trouvons une ombre douce au bord du ruisseau, dont les cascatelles invisibles bruissent sur la roche. Notre couvert est mis sous un vaste citronnier qui s'étale avec les airs protecteurs d'un parasol. A travers la cohue de branches, les serviteurs vont et viennent; les fourneaux improvisés fument dans l'herbe; la graisse chante dans les casseroles; les feuilles et les fleurs se détachent sous le chassé-croisé des oiseaux et tombent sur nos épaules.

On éprouve une sentation désagréable lorsqu'on voit, pour la première fois, les Turcs manger sans couteaux ni fourchettes. Les phalanges des mains disparaissent dans le plat commun, déchiquètent la viande et en res-

sortent ruisselantes de jus. Je prends cependant mon courage à dix doigts, et je fais comme mes commensaux. De notre table, les mets passent au tapis des convives subalternes et se vident rapidement, sous les nombreuses mains qui y pianotent avec agilité. Nous absorbons très vite un mouton entier gonflé de riz au raisin et des gâteaux à la graisse.

Après le repas, tout le monde se met en prière, pêle-mêle, à l'endroit où chacun se trouve. Un commandant a pour voisin le cuisinier de son bataillon. Le colonel s'incline avec ferveur entre deux soldats qui viennent de laver la vaisselle. Tous se prosternent individuellement, se relèvent, tendent les bras en croix et s'agenouillent. Séparés les uns des autres par des touffes de buissons ou des troncs d'arbres, ils sont éparpillés dans la pénombre, et cela produit une amusante oscillation de silhouettes, dont les plus éloignées paraissent toutes petites dans la perspective profonde du sous-bois.

FIN

TABLE

Préface 7
Élisée Reclus 11
Le colonel Baratier 21
Gaston Deschamps 43
René Millet 61
Le vicomte d'Ollone 73
Louis Bertrand 89
S. A. R. le duc d'Orléans 117
Le baron Hulot 127
Louis Gentil 141
Fernand Foureau 153
Le capitaine Lenfant 171
Harry Alis 187
Gaston de Ségur 195
C. de Varigny 205
Vicomte du Bourg de Bozas 219
Georges Claretie 245
Le vicomte de Mathuisieulx 275

39897. — Tours, impr. Mame.

Collection "POUR TOUS"

IL PARAIT CHAQUE MOIS UN VOLUME NOUVEAU

On peut souscrire d'avance

N° d'ordre	TITRES ET NOMS D'AUTEURS
144.	**Agathé la Belle**, par J. Imbert; illustrations de Maîtrejean.
148.	**Agonie de Marie-Antoinette** (L'), par Gustave Gautherot.
160.	**A la Dérive**, par M. A. d'Arvor; illustrations d'André Fournier.
1.	**Anneau fatal** (L'), par Charles Foley; illustr. de G. Dutriac.
146.	**Auberge du Spessart** (L'), par Hauff; nombreuses illustrations.
52.	**Audiences joyeuses** (LES), par J. Drault; illustr. de Guydo.
139.	**Au gré de la tourmente**, par Karl May; illustr. de Robida.
129.	**Aventures de Robinson Crusoé**, tome I, par Daniel de Foë.
130.	**Aventures de Robinson Crusoé**, tome II, par Daniel de Foë.
136.	**Belle Olonnaise** (LA), par Lucien Darville; illustr. de Pichot.
114.	**Berlingot et Radingois**, par J. Drault; illustr. de E. Bouard.
5.	**Cadette de Gascogne**, par Champol; illustr. de René Lelong.
56.	**Caravane de la Mort** (LA), par Karl May; illustr. de Meyer.
157.	**Chasseur de pirates** (LE), par Léon Berthaut; ill. de Robida.
80.	**Chasseurs d'Épaves** (LES), par G. Price; illustr. de Mucha.
158.	**Chemin de Roselande** (LE), par Henry Bordeaux, de l'*Académie française;* illustrations de Roger Broders.
65.	**Citoyenne Bonaparte** (LA), par Imbert de Saint-Amand; ill.
58.	**Compagnon du Dauphin** (LE), par Simon Boubée; ill. de Zier.
121.	**Conquêtes de Mona** (LES), par Mme Charles Péronnet.
68.	**Contes arabes**, tirés des MILLE ET UNE NUITS, illustré.
127.	**Contes de Bonne Perrette**, par René Bazin, de l'*Académie française;* illustrations de E. Vulliemin.
140.	**Contes de Fées**, par Ch. Perrault, Mme d'Aulnoy, etc.; illustrations de Lucien Métivet.
122.	**Contes français**, par Julie Lavergne.
134.	**Contes merveilleux**, par Hauff; nombreuses illustrations.
107.	**Coqs de France**, par Georges de Lys; illustrations de Dutriac.
76.	**Cour de Louis XIV** (LA), par Imbert de Saint-Amand; illustré.
81.	**Cour de Louis XV** (LA), par Imbert de Saint-Amand; illustré.
128.	**Cruelle victoire**, par Maurice Vallet; illustr. de P. Courcelles.
51.	**Damaris l'Athénienne**, par Henri Guerlin; ill. de Dutriac.
49.	**Défense de Paris (1870-1871)** (LA), par Jules Mazé; illustré.
11.	**Demoiselle blanche** (LA), par Charles Foley; ill. de G. Dutriac.

N° d'ordre	TITRES ET NOMS D'AUTEURS *(suite)*
147.	**Dernier des Mohicans** (LE), par Fenimore Cooper; illustré.
124.	**Derniers jours de Pompéi** (LES), imité de Bulwer.
84.	**Destinée d'Isabelle** (LA), par Marguerite Levray; ill. de Vulliemin.
12.	**Dette et l'Otage** (LA), par J. Edhor; illustr. de Paul Destez.
13.	**Deux Antoinette** (LES), par Ernest Daudet; illustr. de Dutriac.
123.	**Deux Chemins du Paradis** (LES), par Gérald Montméril.
57.	**Enclos des Cerisiers** (L'), par Georges de Lys; ill. de Dutriac.
14.	**Enseigne de vaisseau Paul Henry** (L'), par René Bazin, de l'*Académie française;* nombreuses illustrations.
118.	**Étrange histoire de Sylvie** (L'), épisode de la Révolution et de la Restauration, par Paul Lambert.
83.	**Explorateurs et Terres lointaines**, par Méhier de Mathuisieulx; nombreuses illustrations.
153.	**Fabiola**, par le cardinal Wiseman; illustr. d'Emile Bayard.
18.	**Fiancée de Brumaire** (LA), par Jean Drault; illustr. de Conrad.
21.	**Filleule de Du Guesclin** (LA), par Pierre Maël; ill. de Marcel Pille.
22.	**Foules de Jérusalem et Solitudes de Judée**, par H. Guerlin; illustrations d'après les photographies de l'auteur.
71.	**Français au Canada** (LES), par l'abbé Casgrain; illustré.
95.	**Frère Ange**, par Mme la Baronne de Boüard; illustr. de Zier.
141.	**Frères ennemis** (LES), par Dabaumont; illustrations de Robida.
23.	**Frivole**, par Jacques des Gachons; illustrations de Dutriac.
	Grande Guerre (LA), par A. Nicot; nombreuses photographies.
105.	I. Les Prétextes. — L'Invasion.
106.	II. De la Marne à la mer.
109.	III. Des Flandres à Verdun.
115.	IV. La Guerre hors de France.
116.	V. La Victoire.
126.	**Grotte mystérieuse** (LA), par G. Price; illustr. de Robida.
78.	**Héros de Québec** (LES), par l'abbé Casgrain; illustré.
24.	**Histoire de la Reine de Bohême**, par Charles Foley; illustrations de Dutriac.
100.	**Idylle dans la ville rouge** (L'), par Jean Drault; illustré.
152.	**Il était quatre petits enfants**, par René Bazin, de l'*Académie française;* illustrations de Roger Broders.
59.	**Jeunesse de Bonaparte** (LA), par Jules Mazé; illustré.
62.	**Jeunesse de l'impératrice Joséphine** (LA), par Imbert de Saint-Amand; illustré de reproductions de tableaux.
137.	**Jumeaux de la Maison forestière** (LES), par S. Ducamp.
154.	**Lac Ontario** (LE), par Fenimore Cooper; illustr. de Mouchot.
26.	**Lande aux loups** (LA), par P. Maël; illustrations de Carrier.
101.	**Légende de Moïna** (LA), par Pierre Maël; illustr. de Hérouard.
132.	**Mademoiselle Joujou**, par Ch. de Vitis; illustr. de J. Girard.
46.	**Mauvais gars** (LES), par Charles Foley; illustrations de Lhuer.
93.	**Ménétrier de la République** (LE), par A. Schirmer.
149.	**Mes Troupiers**, par André Pavie.
117.	**Mine d'or infernale** (LA), par G. Price; illustr. de Robida.
133.	**Mon Expédition au Sud Polaire**, par E. Shackleton; illustré.
113.	**Monsieur l'Espion et sa fille**, par J. Drault; illustré.
31.	**Où le Grain tombe,...** par Georges de Lys; illustré.
120.	**Page de la duchesse Anne** (LE), par Alain de La Roche.

N° d'ordre	TITRES ET NOMS D'AUTEURS *(suite)*
150.	Pages religieuses, par René Bazin, de l'*Académie française*.
74.	Perdus dans l'Arctique, tome I, par Ejnar Mikkelsen; nombreuses illustrations.
75.	Perdus dans l'Arctique, tome II, par Ejnar Mikkelsen; nombreuses illustrations.
32.	Petite Patricienne (LA), par H. Guerlin; illustr. de M. Pille.
42.	Pirates de la mer Rouge (LES), par Karl May; ill. de Fraipont.
111	Plus fort que la force, par H. de Brisay; illustr. de Robida.
155.	Quentin Durward, par Walter Scott; illustrations de F. Lux.
33.	Récits du Temps passé, par M. Maindron; ill. de Marcel Pille.
34.	Record du Tour du monde (LE), par Léon Berthaut; illustré.
36.	Roche-qui-tue (LA), par Pierre Maël; illustrations de Scott.
143.	Roi des Requins (LE), par Karl May; illustrations de Mouchot.
119.	Roman de Jacqueline (LE), par Robert Lebrun.
37.	Roman de l'ouvrière (LE), par Ch. de Vitis; illust. de Zier.
90.	Roman d'un gentilhomme (LE), par Ch. Géniaux; illustré.
41	Rose-des-Chemins, par Charles de Vitis; illustr. de Jordic.
87.	Secret de l'Indien (LE), par Léon Berthaut; ill. de Robida.
45.	Souveraines des Tuileries (LES), par Imbert de Saint-Amand; illustrations de documents de l'époque.
38.	Stéphanette, par René Bazin, de l'*Académie française;* illustrations de Vulliemin.
151.	Terre de France chez La Fontaine (LA), par Louis Arnould.
131.	Théâtre de la Primevère (LE), par Guy Chantepleure; illustrations de A. Métivet.
161.	Tour Morave (LA), par M. Emmanuel; illustr. de Y. Farcy.
138.	Trois loups de mer (LES), par L. Darville; illustré.
135.	Tueur de daims (LE), par Fenimore Cooper; illustré.
89.	Une Ame de jeune fille, par Michel Antar; illust. de R. de la Nézière.
54.	Une Idylle dans un drame, par E. Daudet; ill. de Dutriac.
70.	Une Maison mystérieuse à Stamboul, par Karl May; illust.
47.	Une Visite au pays du Diable, par Karl May; illustr. de Tofani.
53.	Un Trésor dans les ruines, par Ch. Foley; illust. de Dutriac.
125.	Vagabonde (LA), par M. de Mathuisieulx.
77.	Vaillante épée, par M. de Campfranc; illustr. de Thiriac.
82.	Vallee fumante (LA), par Léo Claretie; illustrations de Zier
50	Vendée, par Ch. Foley; nombreuses illustrations.
159.	Vengeance du Farmer (LA), par Karl May; illustré.
145.	Vers l'aube, par Firmin Coz; illustr. de Hérouard.
142.	Vestale (LA), par A. Klitsche de Lagrange; ill. de Maîtrejean.
55.	Wagon de 3e classe (LE), par Jean Drault; illustrations de Gerbault et Guydo.